This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

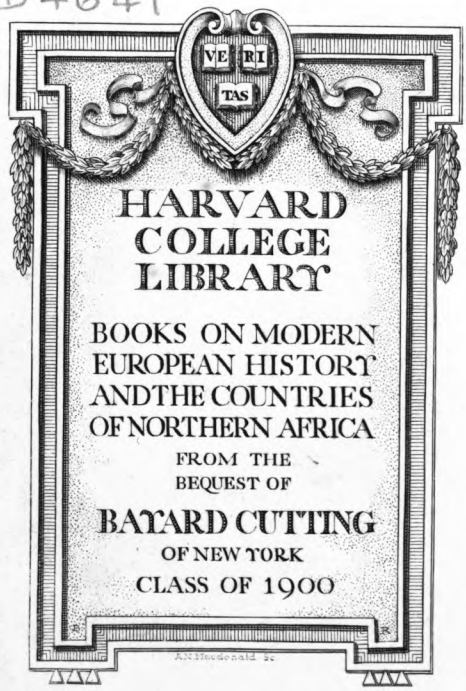
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN 6UNL Y

Digitized by Google

KD4641



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Au foyer romand.

Que d'idées antiques et touchantes s'attachent à notre seul mot de foyer !

CHATEAUBRIAND.

C'est là que nous aimons, là que nous sommes aimés.

* * *

Digitized by Google

Au Foyer romand.

Les huit années précédentes sont en vente à la même adresse. Prix de chaque année, soit 1 volume broché : 3 fr. 50 ; relié, avec plaque spéciale, 5 fr.

Le prix de la collection complète, — 8 volumes, — est fixé actuelleemnt à 24 fr. l'exemplaire broché, et à 35 fr. l'exemplaire relié.

Digitized by Google

Au

Foyer romand.

Etrennes littéraires pour 1895.

PHILIPPE GODET.
JAQUES-DALCROZE. — H. WARNERY.
ALFRED CERESOLE. — Dr CHATELAIN.
EDOUARD ROD. — O. HUGUENIN. — EUGÉNIE PRADEZ.
GASPARD VALLETTE. — EMILE YUNG.
A.-M. GLADÈS. — SAMUEL CORNUT. — BERTHE VADIER.
PAUL SEIPPEL. — T. COMBE. — JOSEPH AUTIER.
VIRGILE ROSSEL. — CH. BONIFAS. — J. COPPONEX.
M. DURAND. — GEORGE SYLVAIN.

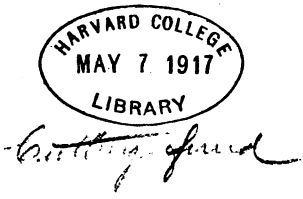
LAUSANNE
F. PAYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
—
1894

Digitized by Google

34545.36
PF 121.2

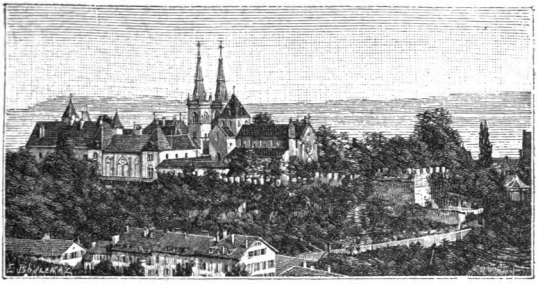
HARVARD COLLEGE
MAY 7 1917
LIBRARY

Cutting fund



Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel & Cie.

Digitized by Google



Au foyer romand.

Chronique romande.

Si l'on vous demandait à brûle-pourpoint quels ont été les événements saillants de notre vie suisse depuis une année, vous auriez peut-être quelque peine à répondre. C'est l'embarras où je me trouve. Il me semble que, depuis le dernier *Foyer romand*, le temps s'est écoulé bien paisible pour nous, plus paisible, en tout cas, que pour d'autres. La bombe ni le poignard n'en ont troublé le cours ; nous avons vécu en bonne intelligence avec nos voisins, — tarifs douaniers à part, — et entre nous aussi, malgré les inévitables luttes de la politique et les fantaisies un peu trop fréquentes du droit d'initiative.

D'ailleurs, les questions qui ont été soumises aux élec-

Digitized by Google

teurs fédéraux n'ont pas sérieusement divisé la Suisse française; les anciens partis se sont trouvés d'accord pour repousser les syndicats obligatoires et le droit au travail, comme ils sont résolus à cette heure à rejeter le *Beutezug*.

Dispensez-moi de m'étendre sur la signification de ce mot, qui est laid, parce qu'il évoque des idées de pillage et d'appétits déchaînés Aussi bien, cette chronique n'a jamais pris plaisir à parler politique, et n'est pas instituée pour cela. Mieux vaut causer de la pluie et du beau temps.

Cette année, c'est la pluie qui a les premiers droits. La saison d'été n'a pas répondu à l'attente générale; tout le monde espérait, sur la foi de 1893, un été sec et chaud : il a été humide et froid, et l'automne même, ordinairement si beau dans nos contrées, s'achève par un ciel brumeux et une température exceptionnellement basse. Les étrangers, nombreux en Suisse, n'ont que médiocrement joui des séjours de montagne, et nous en avons entendu quelques-uns qui s'en prenaient, un peu sottement, à notre pays, — comme si les hôtes des plages normandes ou bretonnes avaient eu la faveur d'un ciel plus clément !

Les campagnards ont eu, malgré tout, beaucoup moins à se plaindre que pendant la terrible sécheresse de 1893. Ils ont fait de belles récoltes; et la vendange, si elle n'a égalé ni en qualité, ni en quantité, celle de l'an-

Digitized by Google

née précédente, — qui fut une brillante exception, — a été cependant bien au-dessus du médiocre.

* * *

Les années, qui se suivent sans se ressembler, se ressemblent malheureusement trop en ce que chacune nous enlève quelques-uns de ceux auxquels nous tenions le plus. Toutes nos chroniques doivent faire une part à la nécrologie, et celle de cette année ne saurait se soustraire à ce pénible devoir.

Parmi les morts auxquels nous devons hommage et regrets, figurent trois théologiens de nos trois cantons romands. Genève a perdu Auguste Bouvier, un maître particulièrement aimé de la jeunesse, cœur chaud, esprit large et sincère, plein d'élan et de généreux optimisme, — une de ces natures rayonnantes, trop rares chez nous, qui éveillent la sympathie autour d'elles. Lausanne a vu disparaître à son tour le professeur Astié, qui a tenu une grande place dans le protestantisme de langue française, et à qui l'on doit une belle édition des *Pensées* de Pascal et un *Esprit de Vinet* devenu un ouvrage classique, — lutteur ardent, infatigable, toujours prêt à la bataille, polémiste redoutable et mordant, au demeurant le meilleur des hommes. A Neuchâtel, nous avons vu mourir Augustin Gretillat, un des piliers de la théologie évangélique, penseur puissant, auteur d'un ouvrage

Digitized by Google

de dogmatique d'une forte originalité, qui s'affirme aussi dans le recueil d'*Etudes et mélanges* recueillis par ses amis.

La Société d'histoire suisse a été à son tour éprouvée par la perte de deux de ses vétérans : le vénéré Georges de Wyss, de Zurich, qui comptait de nombreux amis et disciples dans nos cantons romands, et Alexandre Daguet, l'historien populaire de la Suisse, un de ces patriotes ardents qui font servir tous leurs travaux à la glorification de leur pays.

S'il était moins connu du grand public, Charles Berthoud n'était pas moins estimé des lettrés, qui lui doivent des recherches d'érudition curieuse et minutieuse, et quelques biographies nationales aussi solides qu'élégantes insérées dans la *Galerie suisse*, de M. Eugène Secretan.

C'est dans son pays aussi, dans les sites et les mœurs de cet admirable Valais, que le peintre Raphaël Ritz, mort le printemps dernier, a puisé constamment l'inspiration des œuvres qui feront vivre son souvenir dans le cœur de ses concitoyens.

La mort de Mme de Gasparin a été une perte très sensible non seulement pour notre littérature romande, mais pour les lettres françaises, où elle avait conquis depuis longtemps une place à part. Elle représentait la tradition strictement protestante, fécondée par le sentiment artistique le plus original et le plus vif. Les *Horizons prochains*,

Digitized by Google

Vesper, *Camille* sont des livres uniques en leur genre, par l'ardeur de la conviction chrétienne, la bravoure ingénue du prosélytisme qui s'affiche, en même temps que par l'énergique personnalité du style. Notre pays n'a peut-être jamais produit de paysagiste aussi hardiment pittoresque ; aucun de nos écrivains n'a chargé sa palette de couleurs aussi vives et n'a possédé au même degré la richesse du vocabulaire et la virtuosité descriptive. Cette grande artiste chrétienne a fourni une carrière littéraire de soixante années, conservant jusqu'au bout l'ardeur de ses sympathies et la verve incomparable de son style. Ses livres sains et réconfortants, pleins de saveur et de conviction, ont fait du bien à un grand nombre d'âmes ; car, à côté de ce rare talent, il y avait un cœur d'une générosité inépuisable, qui n'a cessé de battre pour toutes les nobles causes, de s'associer à toutes les souffrances, de consoler toutes les « tristesses humaines. »

* * *

N'est-ce pas aussi le mariage de l'art et de la foi qui constitue la haute originalité de l'œuvre de Paul Robert ? Si l'exposition de ses peintures décoratives au Musée de Neuchâtel a, j'ose le dire, fait événement, c'est que leur valeur artistique est intimement liée à la profondeur des convictions chrétiennes qui ont inspiré le jeune maître

Digitized by Google

du Ried. En cette fin d'un siècle qui se débat dans l'anarchie des croyances, nous avons vu paraître un peintre merveilleusement doué, rompu à tous les secrets de son art, dont toutes les facultés sont dominées par la foi simple et profonde au Christ des Evangiles ; d'où il suit que la peinture religieuse n'est point pour lui un thème de dilettante ou un labeur imposé, mais une véritable explosion de sa pensée la plus intime, l'effusion spontanée d'une âme candidement mystique.

Le public ne s'y est pas trompé : il a bien vite discerné dans ces peintures, en même temps qu'une œuvre d'art de haute portée, une œuvre de foi, qui, comme telle, a droit au respect de tout esprit sérieux. Nous avons vu des hommes dont les idées sont très loin de s'accorder avec celles du peintre, s'incliner devant cette manifestation saisissante et rare. Nous avons vu un phénomène peut-être plus significatif encore : celui d'un peuple tout entier pris en quelque sorte aux entrailles par cette œuvre symbolique. Des milliers de personnes ont visité depuis six mois le Musée de Neuchâtel; et non seulement des étrangers, non seulement le cortège des amateurs d'art que toute œuvre originale attire naturellement, mais la foule, la grosse foule qui court aux spectacles forains et aux divertissements du dimanche ; cette foule populaire, d'ordinaire bruyante et gaie, nous l'avons vue défiler recueillie, visiblement émue, devant les grandes pages où Robert a traduit sa pensée. L'affluence est devenue

Digitized by Google

telle, un dimanche, qu'il fallut que la police établît un service d'ordre pour éviter les accidents qui auraient pu se produire.

Ces foules avides de voir, sitôt qu'elles avaient vu, comprenaient, non point sans doute les détails de l'œuvre si riche, mais l'idée maîtresse qui s'en dégage avec puissance : le règne de Dieu sur la terre, l'avènement du Christ, l'ordre rétabli à la fois dans le monde de la pensée, dans le domaine économique et dans la nature.

Tel est, en effet, le sens de ces trois tableaux, qu'on peut discuter et critiquer, mais dont personne n'osera dire qu'ils soient une œuvre indifférente ou banale. Ce qui frappe le plus celui qui les étudie, c'est l'audace créatrice du jeune maître, c'est la nouveauté de ses conceptions sans analogues : l'Abondance, l'Ange du jugement, l'Industrie, l'Archange, le Christ, — surtout le Christ, qui est, pour qui sait voir, la plus originale et la plus émouvante de ses créations, — ce Christ au sujet duquel un des esprits les plus distingués de la Suisse française nous écrivait : « J'ai été frappé par-dessus tout de ce qu'est devenue la figure du Christ glorifié, — si mystérieuse, si surhumaine, dépassant tellement nos conceptions à nous et qui nous fait, — plus encore qu'admirer, — baisser les yeux. »

Nous sommes convaincu que l'œuvre de Paul Robert marquera dans l'histoire de l'art contemporain, parce qu'elle unit au degré le plus rare la science technique

Digitized by Google

sans laquelle les plus louables intentions ne sont rien, et la conviction sans laquelle l'habileté la plus consommée n'enfante que des œuvres froides et mortes.

Ne quittons pas le domaine de l'art sans dire quelques mots de l'Exposition fédérale des beaux-arts qui a eu lieu à Berne le printemps dernier. Le jury s'était montré sévère, et le public ne peut que lui savoir gré d'avoir fait un triage sérieux parmi les ouvrages présentés. Encore eût-il pu se montrer plus rigoureux sans nuire à la valeur de l'ensemble. Mais il n'est pas si commode qu'on le croit de faire une hécatombe de peinture, surtout si le jury chargé de l'exécution représente des tendances nationales contradictoires, comme c'est le cas chez nous. Comment demander à un esprit formé à l'école des paysagistes français contemporains, épris de plein air et de vérité, — comment attendre de lui qu'il comprenne et goûte certaines conceptions de l'imagination germanique ? Et comment, d'autre part, attendre de ceux pour qui Bœcklin est Dieu, une sympathie intelligente pour les œuvres de nos plus hardis artistes romands, imprégnés de modernité parisienne ?

Ces diverses tendances étaient représentées à Berne, et ce curieux mélange est peut-être ce que nos expositions fédérales offrent de plus intéressant et de plus instructif. Car, il faut en convenir, elles ne nous réservent pas beaucoup d'œuvres maîtresses, de ces pages capitales, qui annoncent une originalité créatrice et un renouvelle-

Digitized by Google

ment du génie national. Nous avons beaucoup de peintres très distingués, experts à mettre en page un coin de nature, une scène de genre, un portrait ou une tête d'étude; nous pourrions compter sur les doigts ceux qui s'élèvent au-dessus du niveau de la banalité courante, ceux dont les œuvres accusent une forte individualité, ceux surtout en qui l'on pourrait trouver la preuve que « l'école suisse » n'est pas un mythe, mais une réalité vivante et indiscutable.

Tout cela ne signifie point que nos expositions artistiques doivent nous laisser indifférents. Elles sont, au contraire, très agréables à visiter, et celle de Berne ne nous a laissé que d'aimables souvenirs.

* * *

Nous en dirons autant de celle d'Yverdon, qui donnait une vision rapide, mais assez nette, et en somme favorable, de l'état de la peinture vaudoise. On sait d'ailleurs que l'art proprement dit n'était à Yverdon que l'accessoire. L'exposition avait surtout pour but de montrer à la Suisse l'état actuel de l'industrie dans le canton de Vaud.

Pour qui n'est pas au courant des choses, il semble que ce canton, région surtout agricole, n'ait pas proprement d'industrie. Il suffisait de s'arrêter à Yverdon il y a deux mois pour revenir de cette erreur. Non seulement les

Digitized by Google

fabriques de Sainte-Croix et de la Vallée soutiennent leur réputation déjà ancienne, non seulement les manufactures de tabacs de Grandson et de Vevey continuent à nous enfumer avec un succès croissant; mais de toutes parts ont surgi dans le pays vaudois les industries nouvelles. Ici ce sont les produits alimentaires, ailleurs la serrurerie ou la carosserie, là les matériaux de construction, l'ameublement, etc.

Il est clair que l'exposition d'Yverdon ne pouvait offrir qu'une réduction en miniature des grandes exhibitions qui ont attiré en ces dernières années les regards de l'univers. Mais j'avoue prendre bien plus de plaisir à un étalage qui ne me décourage pas d'emblée par l'envergure de ses dimensions, qui se laisse mesurer du regard, embrasser aisément dans ses diverses parties; où je puis circuler sans crainte de m'y perdre; où l'impression d'unité subsiste à travers la diversité des parties et la variété amusante des détails. Combien cela est plus instructif, quoique moins grandiose, que d'autres expositions où l'on s'oriente à grand'peine !

Et puis, à Yverdon, le public avait affaire à des Vaudois, c'est-à-dire au peuple le plus aimable et le plus facile à vivre : c'est là un grand point pour l'agrément du visiteur. Aussi le succès de l'entreprise a-t-il été complet, du moins au point de vue de l'effet moral produit sur les visiteurs. Elle leur a révélé un développement industriel, un esprit d'initiative et de progrès, que beau-

Digitized by Google

coup d'entre eux étaient loin de soupçonner. En ce triste temps où des barrières s'élèvent entre nous et nos voisins de France, nous devons être satisfaits de constater que nos contrées peuvent, à bien des égards, se suffire à elles-mêmes.

* * *

Cet esprit d'initiative dont nous parlons, il ne s'est manifesté nulle part d'une façon aussi remarquable qu'à la Chaux-de-Fonds, qui a célébré, au mois de juillet dernier, le centième anniversaire de sa destruction.

Singulier anniversaire, n'est-ce pas ? — Rien de plus naturel pourtant que les fêtes dont il a été l'occasion. Le 5 mai 1794, le feu anéantissait le grand village montagnard, qui comptait alors 3000 habitants. Sans se laisser abattre un seul jour, ces braves horlogers réédifièrent leur temple, leurs demeures réduites en cendres, se remirent au travail de l'établi avec un renouveau d'énergie, et parvinrent à faire du village si durement éprouvé une vaste cité prospère, un des centres industriels les plus importants de la Suisse : la Chaux-de-Fonds compte aujourd'hui 30 000 âmes. On peut se demander si le désastre du siècle dernier ne fut pas un appel d'en haut, qui stimula l'esprit de lutte et d'entreprise des montagnards neuchâtelois. Et l'on comprend que cette population vaillante, en jetant un regard sur les cent années écoulées, ait

Digitized by Google

éprouvé un sentiment de légitime orgueil et aussi de reconnaissance envers le ciel, qui bénit ceux qui ne doutent ni de lui, ni d'eux-mêmes. « Aide-toi, le ciel t'aidera. » C'est la morale qui se dégage de l'histoire de la Chaux-de-Fonds, telle qu'elle nous a été retracée dans le beau volume illustré publié à l'occasion des fêtes du centenaire.

* * *

Cette chronique n'essayera pas d'énumérer toutes les fêtes, toutes les réunions savantes, qui ont eu lieu dans notre pays pendant les mois qu'on est convenu d'appeler « la belle saison. » Nous nous bornerons à rappeler que Genève a eu l'honneur de recevoir en septembre une des plus savantes confréries du monde : nous voulons parler du dixième congrès des orientalistes, où se sont rencontrés les maîtres d'une science qui compte des représentants dans les cinq parties du globe. Elle en compte chez nous d'assez illustres pour que l'un d'entre eux ait été tout naturellement désigné comme président du congrès.

M. Ed. Naville, l'égyptologue émule des Lepsius et des Maspero, a prononcé à cette occasion un discours où il a décrit l'état actuel de la science qui lui est chère ; il a montré que le plus clair résultat de l'orientalisme est de révéler, entre les peuples anciens, des liens beaucoup

Digitized by Google

plus étroits, un échange d'idées beaucoup plus actif qu'on ne le supposait jadis. Les relations internationales n'ont pas attendu les chemins de fer ni l'électricité pour devenir une réalité féconde. Les peuples n'ont jamais été parqués dans un isolement qui les ait empêchés de subir les influences extérieures, et les études orientales servent à ressaisir les traces de cette action réciproque.

Les érudits rassemblés à Genève au nombre de plus de cinq cents, y ont été accueillis et fêtés à la genevoise, c'est-à-dire avec cette hospitalité à la fois somptueuse et cordiale qui est de tradition dans la vieille cité. La pluie s'est obstinée à tomber, et cette circonstance a eu pour effet heureux de rendre plus intimes les rapports passagers des Genevois et de leurs hôtes. Ceux-ci ont trouvé dans nombre de maisons hospitalières des compensations très douces aux rigueurs de la température et à la mauvaise grâce des éléments conjurés contre l'orientalisme. Le prochain congrès, qui aura lieu à Paris, sera brillant sans doute ; il n'effacera pas le souvenir de celui de Genève.

* * *

Il n'est pas de chronique digne de ce nom sans une revue des ouvrages parus dans l'année. L'inconvénient de ce genre d'inventaire, c'est qu'il risque d'être incomplet, et que le chroniqueur semble mépriser tout ce qu'il

Digitized by Google

omet de mentionner. Loin de nous une telle pensée. Mais on comprendra que nous tenions à éviter la sécheresse d'une vaste nomenclature. D'ailleurs, notre incompétence nous défend de parler de plusieurs ouvrages scientifiques, qui s'adressent à un public spécial. Nos théologiens, nos philosophes ne sont pas accoutumés à être compris des chroniqueurs pressés et des journalistes au jour le jour. Ils se passent des éloges de l'ignorance. Il n'en est pas tout à fait de même des romanciers ou des poètes, que ni la critique ni la louange n'ont coutume de laisser insensibles, car ils admettent que tout lecteur est un juge compétent de leur œuvre.

Nous avons, comme les années précédentes, deux sortes de romans et deux catégories d'auteurs : les externes et les internes. M. Edouard Rod, par exemple, est de plus en plus externe : il a quitté définitivement Genève, et c'est de Paris qu'il nous envoie les fruits de sa prodigieuse fécondité. Nous avons vu paraître, depuis notre dernière chronique, la suite de la douloureuse histoire de *Michel Teissier*, qui a été fort commentée et, en général, fort goûtée, puis le *Silence*, recueil de deux études psychologiques dont une au moins offre un sérieux intérêt, puis un roman qui, à l'heure où nous écrivons, est en cours de publication dans la *Revue des Deux Mondes* et où l'auteur s'attache à peindre les mœurs d'une petite ville vaudoise. Nous lui souhaitons de s'en tirer sans éveiller des susceptibilités toujours chatouilleuses ; et

Digitized by Google

nous le croyons suffisamment adroit pour gouverner sa périssoire entre les récifs du rivage natal.

M. Adolphe Chenevière opère à moins grands risques en décrivant le monde élégant que le roman moderne ne se lasse pas de mettre en scène. Son dernier récit, *Perle fausse*, est le plus mouvementé, le plus dramatique, et, — psychologiquement, — le plus fort qu'il nous ait donné. On y retrouve cette jeune fille fin de siècle que d'autres ont déjà peinte avec une insistance qui semble attester sa réalité. Tant pis pour elle si elle existe. Du reste celle de M. Chenevière reçoit de la destinée une terrible leçon, — qui sûrement ne profitera qu'à elle.

Nous avons en M. Samuel Cornut un psychologue qui pourrait être cruel, si le réalisme de sa peinture n'était pas imprégné de tolstoïsme attendri. Son étrange et noble petit livre, *Mathilde Monastier*, n'a pas été compris de tout le monde, mais a rencontré des admirateurs et surtout des admiratrices enthousiastes. C'est une œuvre incomplète, inégale, parfois d'une exécution maladroite, mais où il y a des parties d'une rare beauté et de vraies promesses. M. Cornut est un esprit sérieux et un artiste de race : il a la richesse du fond et un style personnel. C'est dire que le nouveau roman qu'il prépare a toute chance d'être un livre remarquable.

Nos auteurs attitrés n'ont pas eu la cruauté de nous refuser nos étrennes. Toute la Suisse française a lu les *Cœurs lassés* de T. Combe, et nous ferions sourire le lec-

Digitized by Google

teur si nous nous mettions gravement à analyser cette histoire si connue, où l'émotion alterne avec l'humour. Les jeunes lecteurs, — et quelques vieux aussi, croyez m'en sur parole, — ont subi le charme poétique de *Stella Maris*, un récit d'une délicieuse invraisemblance signé Joseph Autier. On a remarqué les qualités de consciencieux réalisme déployées par M. Virgile Rossel dans ses *Cœurs simples*, peinture de mœurs rustiques et horlogères. Enfin, nous venons de recevoir les *Nouvelles silhouettes genevoises* de J. Desroches, un livre de choix, piquant et vrai, qu'il faut recommander sans réserve à tous les lecteurs.

Un homme de lettres du Jura bernois, M. Bessire nous a donné, non point un roman, mais la relation d'un séjour *En Bretagne*, écrite avec une intarissable belle humeur, tandis qu'à son tour M. Yung, un savant qui, durant ses loisirs d'été, se métamorphose en rêveur et en poète, nous promenait *Sous le ciel breton*.

Quel hymen fécond que celui de la science et de la poésie ! Et quel est le myope qui s'est fourvoyé au point d'opposer ces deux choses ! Voyez plutôt ces *Oiseaux* de Rambert, publiés l'an dernier ! Nous posons en axiome que c'est là un des livres les plus exquis, les plus achevés que la Suisse romande ait vus naître. Nous voudrions être sûr qu'il est dans les mains de tous nos enfants, et qu'il deviendra un de nos livres classiques. Que veut-on de mieux pour les instruire en les charmant et pour leur

Digitized by Google

former le goût et le style ? Et dire qu'il y a peut-être encore, — même chez nous, — des parents qui s'écrient d'un air désolé : « Nous ne savons pas quoi lire avec nos enfants ! »

Quelques recueils de vers, — mais peu, très peu, — sont venus grossir le trésor de la poésie romande. M. Duchosal continue à moduler sa plainte étrange et musicale : son *Rameau d'or*, édition enrichie de la *Forêt enchantée*, lui a valu des éloges d'autant moins suspects qu'ils venaient de confrères en poésie. Nous ne saurions omettre les *Fleurs étrangères* de Berthe Vadier, qui déploie dans des traductions de poésies allemandes, anglaises, italiennes, etc., un talent très souple et une élégance aisée. Si enfin nous citons une idylle en trois actes, intitulée *Janie*, c'est uniquement pour avoir l'occasion de rappeler qu'elle a été mise en musique très moderne et très charmante par notre ami Jaques-Dalcroze et que l'exécution de cette œuvre à Genève a été un des événements de la dernière saison théâtrale.

Nous ne nous séparons pas des poètes en disant deux mots des lettres de Roumanille à Victor Duret, publiées par M. Eugène Ritter au nom de l'institut genevois. Oui, ce félibre était un bon poète, mais c'était surtout un brave homme qui ne dédaignait point les vertus bourgeoises et avait su garder la foi du charbonnier.

Nous devons au même M. Ritter de nouveaux documents sur les piétistes et Béat de Muralt. Pourquoi M.

Digitized by Google

Ritter n'entreprend-il pas de rassembler tous les documents qu'il a réunis sur ce sujet et d'écrire l'histoire du piétisme dans la Suisse française ? Ce serait là une des pages les plus instructives, les plus émouvantes même à certains égards, de notre évolution religieuse.

Parmi les ouvrages historiques parus en ces derniers mois, un des plus intéressants est le beau volume des *Chroniques de Genève*, de Michel Roset, publiées par M. Henri Fazy. Le manuscrit du vieux magistrat du XVIe siècle était bien connu des érudits et avait été souvent mis à contribution ; mais le public n'en connaissait que des fragments : nous l'avons maintenant tout entier, avec une excellente introduction de M. Fazy.

C'est lui aussi qui a raconté la carrière si honorable et si utile de Michel Roset dans la *Petite bibliothèque helvétique*. Cette collection populaire s'est enrichie récemment de plusieurs brochures, qui, réunies en volumes, formeront une lecture très recommandable et trouveront leur place dans toutes les bibliothèques de nos écoles. Y a-t-il une plus saine façon d'instruire le peuple que de lui raconter la vie de ceux qui l'ont le mieux servi et le plus grandement honoré ?

La société d'histoire de la Suisse romande et la société académique vaudoise ont entrepris, avec l'appui du gouvernement cantonal, une publication somptueuse, un *Album d'antiquités lacustres*, où sont reproduits avec une remarquable perfection les objets les plus caractéristiques

Digitized by Google

conservés dans les collections de Lausanne. Le premier fascicule fait honneur aux successeurs des Troyon et des Morel-Fatio.

M. Edouard Secrétan nous a raconté une histoire plus récente, et d'un intérêt plus immédiat pour le grand public, celle de l'*Armée de l'Est*. Voici tantôt vingt-cinq ans que nous assistions aux scènes pathétiques que ces seuls mots suffisent à évoquer dans le souvenir de ceux qui en furent les témoins. M. Secrétan a su retracer les péripéties de la campagne de Bourbaki en militaire qu'il est, et en homme de cœur qu'il est aussi. Son livre doit être d'un intérêt très vif pour les spécialistes ; il n'est pas moins attachant pour ceux qui cherchent dans le récit d'une guerre les scènes émouvantes et les épisodes dramatiques. Mais nous avons aimé surtout la haute impartialité du narrateur : il a observé tout du long cette neutralité qui est pour nous un devoir, et a rendu à chacun ce qui lui est dû, éloge ou blâme.

Les questions économiques, plus actuelles encore que les questions militaires, ont tenté la plume d'un Suisse habitant Paris, qui a publié sous ce titre, l'*Existence du rentier*, un ouvrage très digne d'attention. Nous n'avons pas à rechercher le vrai nom de l'écrivain qui se cache sous le pseudonyme de A. de Rennex ; qu'importe le nom ? Il suffit que le livre soit bon, et il l'est, d'abord par l'élévation avec laquelle il traite les questions d'argent, puis par la sagesse des conseils et des avertisse-

Digitized by Google

ments qu'il donne à tous ceux qui ont un capital à gérer, puis par la rigueur avec laquelle il fait le procès du socialisme, puis par la clarté souvent incisive du style. Voilà bien des qualités. Peut-être ne les a-t-on pas suffisamment aperçues et louées, dans un temps où les bons livres ne sont pas ceux qui ont la meilleure presse.

Nous n'avons pas vu non plus que les journaux aient fait grand bruit du petit livre de philosophie morale de Roger Dombrea, intitulé *En nous et autour de nous*. Ce recueil de méditations et de pensées sur la religion, l'éducation, la politique, la psychologie, la littérature, est le fruit de cette expérience de la vie qui s'achète par la souffrance. Il porte un cachet d'élévation et de distinction morales qui se reflète dans le style. Nous sommes sûr qu'il aura trouvé le chemin de plus d'un cœur et suggéré d'utiles réflexions à quelques esprits sérieux. C'en est assez pour récompenser un écrivain qui ne vise pas aux succès bruyants.

* * *

Nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des ouvrages qui ont passé dans nos mains depuis une année. Ceux que nous venons de citer suffisent à montrer que l'activité de nos écrivains s'exerce avec succès dans divers domaines. Avouons pourtant qu'ici, comme en peinture, les œuvres maîtresses sont un peu bien rares.

Digitized by Google

Où sont-elles d'ailleurs si fréquentes au déclin de ce siècle fatigué ? Je songe souvent à cet homme d'esprit qui disait : « Je me méprise quand je me juge, mais quand je me compare, je m'estime. » Nous nous plaignons souvent du train dont vont les choses dans notre Suisse, et nous avons raison d'exercer sur nous-mêmes la clairvoyance de notre critique. Mais n'allons pas dénigrer sottement une bonne petite patrie comme la nôtre, où la vie est en somme plus heureuse et plus paisible qu'en aucun lieu du monde, où les solides vertus de nos pères ne sont pas toutes un souvenir, où les pots-de-vins ne sont pas encore entrés dans les mœurs publiques, ou du moins ne sont point reconnus par l'opinion comme un mal nécessaire; où l'égalité n'est pas une simple illusion, où les castes sont moins séparées qu'ailleurs et la solidarité plus réelle; où les livres et les revues qu'on publie peuvent traîner sur une table sans trop de danger pour l'innocence; où il arrive souvent encore que le mérite l'emporte sur l'intrigue et que, si une place réclame un calculateur, ce n'est pas fatalement un danseur qui l'obtient; où l'arbre de l'égoïsme n'est pas prêt à porter son fruit naturel, qui est la bombe; où patrons et ouvriers peuvent encore se regarder sans haine; où les enfants ne traitent pas dès l'âge tendre leur père de gâteux; où la famille a encore quelques racines solides, et l'Etat des serviteurs désintéressés....

Non! nous ne sommes pas si malheureux que d'autres,

Digitized by Google

et nous pouvons envisager l'avenir, qui est sombre pour tous, avec un sentiment qui ressemble à la confiance.

Allez-vous, lecteur, m'accuser d'optimisme ? Cela dépend de l'humeur où vous trouveront ces lignes. Notre conception du monde ne dépend pas du monde ; elle dépend de notre état d'âme. Je souhaite que le vôtre vous prédispose à une vue indulgente des hommes et des choses, — y compris cette chronique.

PHILIPPE GODET.

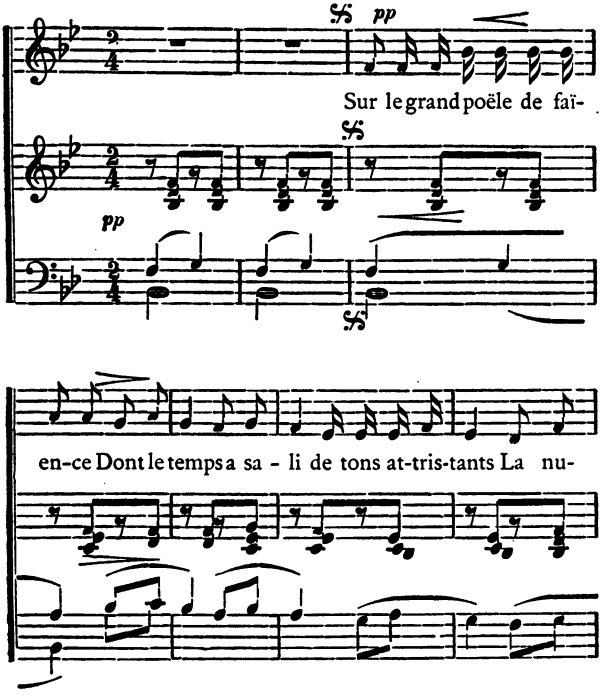
Neuchâtel, 18 octobre 1894.

Digitized by Google

Le bon coin[1].

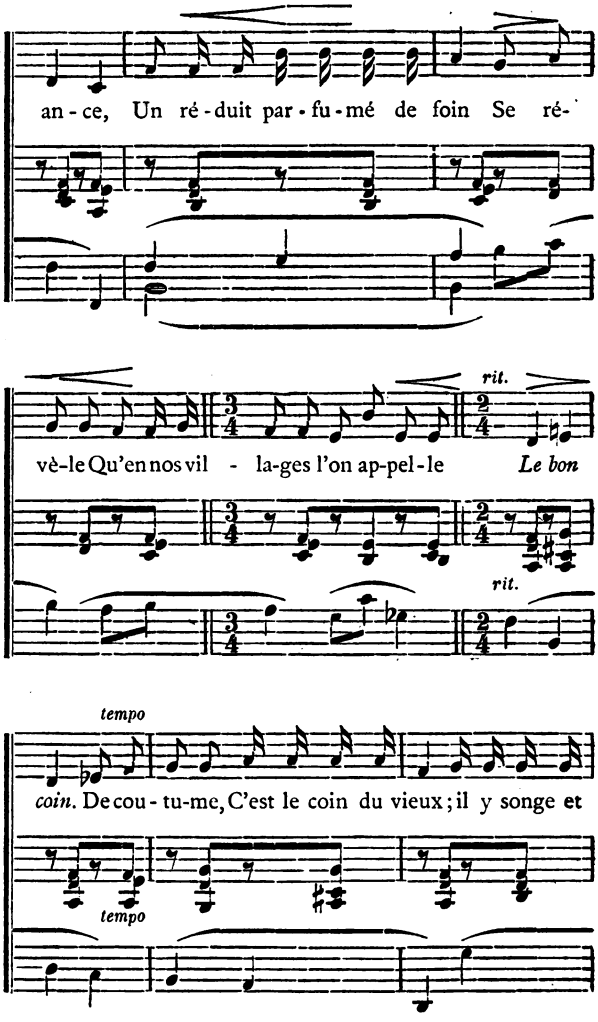
CHANSON ROMANDE

Paroles et musique de JAQUES.

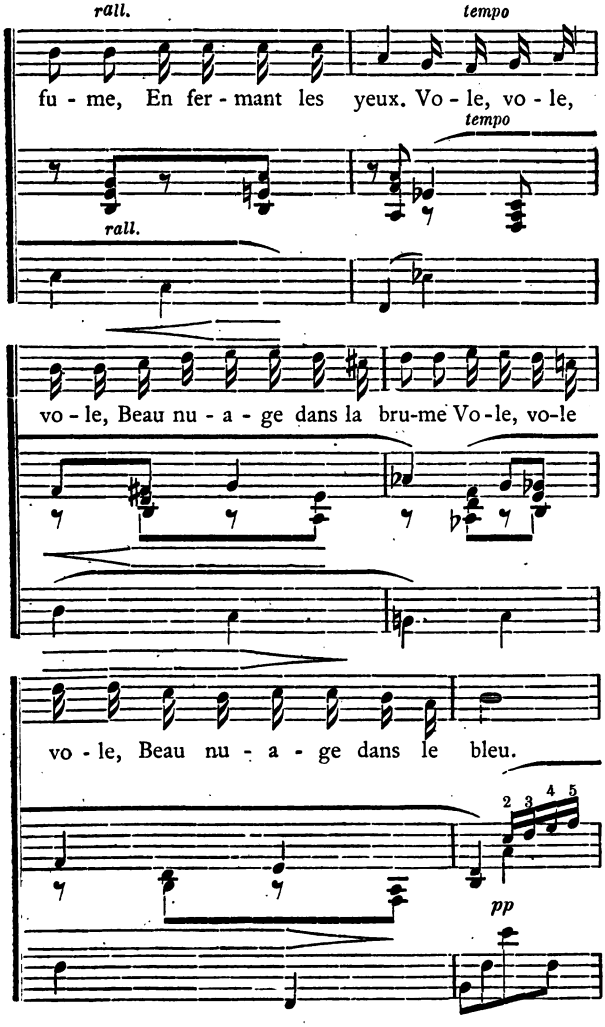


[1] Cette chanson est extraite d'un volume en préparation : « *Chez nous, nouvelles chansons romandes* » éditées par la direction du *Papillon*, Genève.

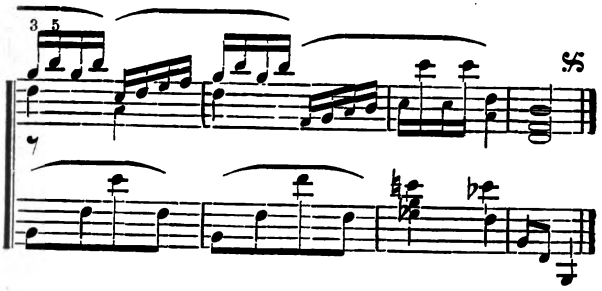
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



I

Sur le grand poële de faïence
Dont le temps
A sali de tons attristants
La nuance,
Un réduit parfumé de foin
Se révèle
Qu'en nos villages l'on appelle
Le *bon coin.*

Selon la coutume
C'est le coin du vieux ;
Il y songe et fume
En fermant les yeux.
Vole, vole, vole,
Beau nuage dans la brume...
Vole, vole. vole,
Beau nuage dans le bleu.

Digitized by Google

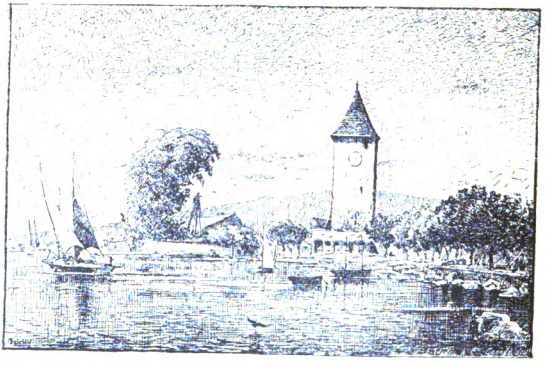
2. Il songe, et vers le sol s'incline
Son vieux front
Que le temps, le souci profond
Ratatine ;
Il songe, hélas ! au passé mort ;
Il envie
Ceux qui entrent dans cette vie
Dont il sort.

Vole, vole, vole,
Beau nuage dans la brume...
Vole, vole, vole,
Beau nuage dans le bleu.

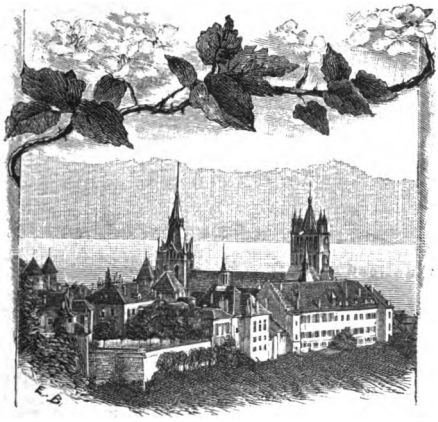
3. Il fume, un nuage s'envole
Au plafond :
Le doux parfum du tabac blond
Le console.
Le souci, dans ce réconfort,
Se dissipe
Et, sans pourtant lâcher sa pipe,
Il s'endort.

Vole, vole, vole
Beau nuage dans la brume...
Vole, vole, vole
Beau nuage dans le bleu.

Digitized by Google



Digitized by Google



Une représentation d'étudiants au XVIe siècle.

I

CHAQUE hiver, dans nos petites capitales romandes, nos étudiants, délaissant les austères travaux et les doctes entretiens qui font, comme on le sait, leur occupation habituelle, s'improvisent acteurs, montent sur les planches et, changeant pour quelques heures d'âge ou de sexe, ressuscitent Agnès, recréent Perrichon

Digitized by Google

et s'énivrent au doux bruit des applaudissements. Car, pour cette fois, par enchantement, nos théâtres s'emplissent, deviennent trop étroits, nos pauvres théâtres d'ordinaire si dépeuplés. C'est que, pour cette fois, nous y trouverons quelque chose de nous, sinon de notre vie ; car ce n'est pas nous que nous y voyons, n'est-ce pas ? quelles que soient les pièces qui s'y jouent, comédies, drames, vaudevilles ; ce n'est pas nos mœurs, notre calme existence, nos douleurs, nos préoccupations, nos rêves. Les y rencontrerons-nous jamais ? Je ne sais trop ; l'effort, si rare déjà dans ce domaine, se porte ailleurs. Là serait pourtant la vraie voie, originale et féconde. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir.

Le théâtre a été longtemps en mauvaise odeur sur les rives du Léman. L'austérité de la Réforme s'en alarmait. On sait quelle lutte engagea Voltaire avec le Consistoire de Genève qui ne voulait point souffrir de théâtre sur le territoire de la république. Le chapitre XIV de la *Discipline des Eglises réformées* interdisait sans réserves les représentations dramatiques. Il était même défendu de jouer la comédie, chez soi, dans son salon. Des enfants, du collège de Genève, en 1681, s'avisèrent de représenter le *Cid*, chez un M. Perdriau, « avec décorations de théâtre et changement d'habits. » Parmi eux le fils du premier syndic. Les pasteurs,

Digitized by Google

du haut de la chaire, tonnèrent contre cette abomination.

Ils se montraient en cela, et la *Discipline* également, plus catholiques que le pape; je veux dire plus rigoristes que Calvin et les premiers réformateurs. Ceux-ci n'avaient pas craint de se servir même du théâtre pour attaquer l'Eglise avec l'arme du ridicule. Pierrefleur, le chroniqueur d'Orbe, cite plusieurs farces ou moralités, jouées en divers lieux du pays de Vaud « à la faveur des Luthériens. » En 1549, à Baulmes, une moralité à treize personnages, intitulée *Chrétienté qui était malade*; en 1558, à Lignerolle, « une farce, autrement dite histoire, appelée *la prophétie de Jérémie et la destruction de Jérusalem*, en dérision des prêtres et de toutes gens ecclésiastiques. » Ce sont lieux du voisinage de Pierrefleur. Il est bien probable qu'un peu partout, dans nos campagnes, on vit se produire de semblables représentations. Neuchâtel, Genève, Lausanne ne restèrent pas en arrière. Nous possédons les titres de plusieurs des pièces qui y furent jouées; ils se ressemblent beaucoup; presque toujours y revient le mot malade ou maladie. On devine qui est le malade : c'est le Monde, c'est Chrétienté; c'est la Messe ou le Pape. La cause de la maladie, c'est le péché; c'est l'oubli de Dieu; la guérison, une conversion sincère et complète peut seule la donner. Telle est du

Digitized by Google

moins la conclusion du *Monde malade et mal pansé* qui fut donné à Genève le premier dimanche de mai 1568, jour de la confirmation de l'alliance avec Berne. Il est bien évident que les magistrats y assistaient. Pourtant alors déjà il y avait des protestations. Ainsi nous savons qu'en 1546 la Vénérable Compagnie des ministres s'était opposée à ce qu'on jouât une moralité intitulée *les Actes des apôtres*. La représentation n'en eut pas moins lieu en présence d'une grande affluence de peuple et de Pierre Viret lui-même, moins sévère que les ministres.

Quels étaient les acteurs? Sans doute ceux qui le voulaient bien, un peu tout le monde. Je suppose cependant que, du moins dans les villes, les étudiants, les « escholiers, » comme on disait, y prirent une grande part, quand ce ne furent pas eux qui se chargèrent des représentations. Ce fut le cas à Lausanne en 1565, où ils représentèrent, sur la place de la Palud, une pièce de *Suzanne* qui eut une vogue extraordinaire. Elle fut jouée, nous dit-on, en français, en allemand, en latin et en grec.

Ce n'était pas leur coup d'essai; une quinzaine d'années auparavant, la population de la petite capitale vaudoise avait été conviée à une solennité analogue. Mais alors il ne s'agissait pas d'une moralité quelconque, d'une de ces allégories dra-

Digitized by Google

matiques comme les avait aimées le moyen âge. C'était plutôt un mystère, puisque le sujet en était emprunté à la Bible. Et l'auteur n'était pas un homme obscur, quelque infime pédant de collège. C'était un lettré, un des chefs de la Réforme. Il s'appelait Théodore de Bèze, et la pièce que les escholiers avaient apprise sous sa direction était le seul chef-d'œuvre qu'eût produit en langue française le théâtre sacré : *Abraham sacrifiant.*

Donc, ce jour-là, une foule se pressait dans la vaste nef, devenue trop étroite, de la cathédrale. Car, comme aux jours lointains déjà où le théâtre naissait du culte, c'était dans l'Eglise elle-même que s'élevait la scène. Un prologue nous l'apprend, assez lestement troussé et qui n'est point sans malice. Tout en adressant un salut de bienvenue aux spectateurs, l'auteur s'étonne de les trouver si nombreux. Ils ne mettent pas tant de zèle à venir au sermon. Ecoutez-le plutôt :

Longtemps il y a, au moins comme il me semble,
Qu'ici n'y eut autant de peuple ensemble :
Que plût à Dieu que toutes les semaines
Nous pussions voir les Eglises si pleines[1].

Puis il les prie « d'ouïr en patience, » d'être bien sages, de tenir soigneusement leur langue,

[1] Est-il nécessaire de faire remarquer que je rajeunis l'orthographe, toutes les fois que la rime et la mesure le permettent, c'est-à-dire presque toujours.

Digitized by Google

tous, petits et grands, spectateurs et spectatrices; spectatrices surtout, car il paraît croire que cet effort sera particulièrement pénible à ces dernières :

Or ça, Messieurs, et vous, dames honnêtes,
Je vous supply d'entendre mes requêtes :
Je vous requiers vous taire seulement.
Comment, dira quelqu'une, voirement
Je ne saurais, ni ne voudrais avec.
Or si faut-il (il faut bien) pourtant clore le bec,
Ou vous ou moi aurons peine perdue,
Moi de parler, et vous d'être venue.

En retour, il promet merveilles :

Or doncques, peuple, écoute un bien grand cas;
Tu penses être au lieu que tu n'es pas :
Plus n'est ici Lausanne, elle est bien loin.

Toutefois, de peur que son monde ne soit ému de se voir ainsi tout à coup dépaysé, il s'efforce de le rassurer ; il lui promet que

Quand il sera besoin,
Chacun pourra, voire dedans une heure,
Sans nul danger retrouver sa demeure.

Puis il leur décrit la scène, multiple selon l'usage du temps, c'est-à-dire représentant, les uns à côté des autres, les divers lieux où doit se passer l'action.

Maintenant donc, ici est le pays
Des Philistins. Etes-vous ébahis ?

Digitized by Google

Ici, continue le personnage, est la maison d'un serviteur de Dieu, dit Abraham ; vous allez le voir tenté et tourmenté, puis justifié par la foi. Vous verrez

La chair, le monde et ses affections
Non seulement au vif représentées,
Mais, qui plus est, par la foi surmontées.

Enfin, il annonce qu'Abraham, Sarah, Isaac, vont paraître, que le spectacle va commencer.

Qui veut donc voir choses tout admirables,
Nous le prions seulement d'écouter,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prêter,
Etant tout sûr qu'il entendra merveilles :
Et puis après, lui rendrons ses oreilles.

II

Nous voilà duement avertis. Ce n'est point un pur divertissement que nous promet Théodore de Bèze ; c'est avant tout un enseignement. Par là encore sa pièce se rapproche des vieux mystères composés en l'honneur de Notre Dame ou de quelque saint populaire. C'est une pièce d'édification; mieux encore, c'est une profession de foi réformée, et où il n'est pas impossible de percevoir l'écho des luttes engagées, des martyres subis, l'accent personnel du fidèle que Dieu a secouru.

Digitized by Google

Comment ne pas se rappeler, en écoutant les strophes suivantes, que l'auteur, que plusieurs des acteurs et des spectateurs avaient fui devant la persécution ?

Las, Seigneur, qu'étions-nous,
Qui nous as entre tous
Choisis et retenus ?
Et contre les méchants
Par villes et par champs
Si longtemps maintenus ?

Tirés nous as des lieux
Tous remplis de faux dieux,
Usant de tes bontés ;
Et de mille dangers
Parmi les étrangers
Toujours nous a jetés.

Qu'on se figure l'effet que devaient produire de telles paroles sur le peuple du Refuge ! Et comme ils devaient vibrer aussi aux paroles d'espérance, de ferme confiance dans les promesses divines, comme ils devaient s'exalter aux cris de vengeance, aux menaces terribles, eux, les persécutés de la cause de Dieu, que Dieu revancherait un jour !

A nous et nos enfants,
En honneur triomphants,
Cette terre appartient :
Dieu nous l'a dit ainsi,
Et le croyons aussi,
Car sa promesse il tient.

Digitized by Google

Tremblez doncques, pervers,
Qui par tout l'univers
Etes si dru semés,
Et qui vous êtes faits
Mille dieux contrefaits
Qu'en vain vous réclamez.

Et toi, Seigneur, vrai Dieu,
Sors un jour de ton lieu,
Que nous soyons vengés
De tous tes ennemis,
Et qu'à néant soient mis
Les dieux qu'ils ont forgés.

Mais cet enseignement tout général, ce cantique anticipé de victoire n'est que l'ouverture, si je puis ainsi parler, du drame qui va se dérouler. J'ai dit que ce drame était une profession de foi; j'aurais pu dire tout aussi bien un sermon. L'histoire d'Abraham sacrifiant son fils est un texte. N'est-ce pas sur elle que saint Paul appuyait son grand principe de la justification par la foi, devenu depuis le nœud de la doctrine réformée. Th. de Bèze n'a donc pas pris son sujet au hasard.

De là découle une conséquence pour la conduite du drame. L'histoire profane présente une situation analogue; je veux parler de la légende d'Iphigénie, qui a inspiré Euripide et Racine. Dans leur œuvre c'est la jeune fille dont les dieux demandent la mort, qui nous attire surtout; c'est sur elle que

Digitized by Google

les poètes font converger l'intérêt. Dans la pièce de Th. de Bèze, au contraire, c'est le père qui est le centre du tableau. Et il en devait bien être ainsi. Ce sont ses sentiments surtout qu'il nous importe de connaître. Son sacrifice n'est pas comme celui d'Agamemnon une rançon à sa gloire, c'est un acte d'obéissance à son Dieu. Comment donc va-t-il prendre l'ordre incompréhensible, quels doutes, quelles révoltes vont surgir en lui, ou quelle force d'obéissance et de confiance le plier devant la volonté de Dieu? voilà ce que nous demandons au poète de nous apprendre. Et cela, nous le réclamons d'autant plus que nous n'y trouverons pas seulement une psychologie plus ou moins artistement combinée, mais l'idéal religieux d'une Eglise; d'autant plus encore que l'écrivain n'empruntera qu'à lui-même les couleurs qui lui serviront à brosser la fresque dont les livres saints n'ont fourni que la donnée. Dans le récit biblique, en effet, Abraham ne prononce pas un mot; il obéit: « Abraham se leva de bon matin, sella son âne et prit avec lui deux serviteurs et son fils Isaac. Il fendit du bois pour l'holocauste et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit. » Des sentiments qui s'agitaient en lui, du combat qui sans doute se livrait dans son cœur, le texte sacré ne parle pas: il ne veut nous montrer que la foi d'Abraham; et il y a dans ce silence même

Digitized by Google

une grandeur pleine de simplicité que présentent seuls les monuments des époques primitives.

Supposez maintenant un moderne traitant un pareil sujet : quelque ferme que fût sa foi, il nous montrerait d'abord le sens naturel révolté, le devoir de l'obéissance s'imposant peu à peu à travers des luttes cruelles. Ainsi ne fait pas le poète réformateur. Chez lui Abraham commence par l'obéissance. Il y a seulement un peu d'étonnement dans ses premières paroles après que l'ange lui a ordonné de brûler son fils. Il répète deux fois le mot avant de dire qu'il obéira :

Brûler ! brûler ! je le ferai.

Et cet étonnement, il en demande pardon à Dieu aussitôt, en même temps qu'il implore « la vertu d'accomplir » l'étrange commandement.

Ce que le poète a voulu nous faire admirer et nous proposer pour modèle dans ce personnage, c'est l'absolue confiance en Dieu. Voyez encore la scène du départ. Sarah tremble pour son fils :

Nous avons, *dit-elle*, cet enfant seulet,
Qui est encore tout faiblet ;
Auquel gît toute l'assurance
De notre si grande espérance.

Non, répond le père ; mais en Dieu. C'est la volonté de Dieu que nous partions ; il faut obéir.

Digitized by Google

Soyez assurée que Dieu le garde. Sarah n'est pas convaincue :

Mais Dieu veut-il qu'on le hasarde ?

ABRAHAM

Hasardé n'est point que Dieu garde.

Ce n'est point que le cœur du patriarche ne soit troublé et que la douleur paternelle ne crie en lui. Au moment de quitter les bergers qui l'ont accompagné jusqu'au pied du Morija, il leur demande leurs prières, et quelque chose comme un sanglot entrecoupe ses paroles :

Priez bien Dieu, et pour nous et pour vous.
Hélas, j'en ai.....
Autant besoin qu'eut onc pauvre personne.

Et lorsque, sur la montagne, Isaac l'appelle : « Mon père ! » son cœur à ce mot se brise,

Hélas, las, quel père je suis !

s'écrie-t-il. Il s'éloigne pour réfléchir, pour prier. C'est alors que les doutes envahissent son esprit. N'a-t-il pas pu penser jusqu'ici que c'était une épreuve, que Dieu l'arrêterait en chemin ? Et maintenant voici l'heure terrible venue. Il se demande si ce n'est pas un songe ou un faux ange qui lui « a planté ceci en la cervelle. » Comment Dieu, qui maudit « Caïn, n'ayant occis qu'Abel son

Digitized by Google

frère, » lui demanderait-il de tuer son fils? Dieu ne lui a-t-il pas promis que d'Isaac sortirait un grand peuple qui remplirait la terre? En faisant périr l'enfant de la promesse, il rendra Dieu menteur. Et voilà qu'il se souvient de cet autre fils, de cet Ismaël, qu'il a exilé de la maison paternelle. On dirait qu'un remords vient redoubler son angoisse :

De deux enfants, l'un j'ai chassé moi-même :
De l'autre il faut, ô douleur très extrême,
Que je sois dit le père et le bourreau !

Il crie grâce. Qu'un autre soit le meurtrier de son fils ! Que dira-t-il « à la mère dolente? » Que pensera-t-elle de lui? Qui voudra croire que c'est Dieu qui a exigé un pareil sacrifice? Et si on le croit, qui voudra encore le prier, se fier à lui? Dans cette extrémité de misère et de doute, il va jusqu'à appeler la mort. Mais bientôt sa foi se relève; il se rappelle les promesses de Dieu, non plus comme une raison de douter, mais comme une raison d'obéir. Dieu qui lui a donné Isaac ne peut-il pas le faire revivre? Et il s'écrie dans l'élan de sa foi victorieuse :

Arrière chair, arrière affections !
Retirez-vous, humaines passions !
Rien ne m'est bon, rien ne m'est raisonnable
Que ce qui est au Seigneur agréable !

Digitized by Google

Mais le martyre n'est pas fini. Au moment de frapper, une suprême défaillance fait tomber le couteau de ses mains. « Qu'est-ce que j'entends, mon père ? demande Isaac ; hélas, mon père ! » Abraham ne peut répondre que par un gémissement. Enfin, il faut bien obéir à Dieu : il avance de nouveau son arme. A ce moment l'ange intervient, l'épreuve est terminée.

III

Le sujet de l'*Abraham sacrifiant* ne comportait pas une peinture bien vive de l'amour maternel, puisque Sarah ignore le danger que court son fils. Le poète n'a pu lui prêter que de vagues inquiétudes et un rôle nécessairement effacé. Isaac, on le comprend, est plus en lumière. Le poète nous le montre sortant au milieu des bergers, désireux de les accompagner dans leur migration habituelle, mais soumis avant toute chose à la volonté de son père. Et c'est certainement une trouvaille d'avoir fait désirer et demander le voyage par l'enfant lui-même, de nous le montrer se réjouissant à l'avance de partir pour la colline du sacrifice. Son rôle nous offre aussi plus d'un trait touchant, de l'invention du poète. Ainsi, au départ, il s'efforce de consoler sa mère. Ma mère, lui dit-il,

Je vous veux faire une requête.

Digitized by Google

SARAH.

Dites, mon ami, je suis prête
A l'accorder.

ISAAC.

Je vous supplie
D'ôter cette mélancolie.
Mais, s'il vous plaît, ne pleurez point.

Et plus tard, arrivé à Morija, il s'étonne, comme dans la Bible, de ne voir ni mouton, ni agneau que son père puisse sacrifier. Dieu en aura souci, lui répond Abraham. Et tandis que dans le cœur de l'homme de Dieu se livre la lutte suprême et terrible, nous voyons l'enfant qui apprête de ses propres mains le bûcher, se faisant un jeu de ce qui va être le moyen de son supplice. Contraste saisissant et combien dramatique! Je ne sais s'il en est de plus tragique dans le théâtre d'aucun temps.

Enfin il faut bien que le sacrificateur instruise sa victime. Il revient tout tremblant. Il ne peut se résoudre à prononcer le cruel arrêt. « Dites-moi ce que vous avez, mon père, demande Isaac. » Et le père, lui montrant la corde, le bois, le feu, le couteau, s'écrie :

Isaac, Isaac, c'est pour vous tout ceci!

Tout à l'heure, je rappelais l'*Iphigénie* d'Euripide pour marquer la différence des deux con-

Digitized by Google

ceptions. Maintenant, ce sont les rapports qu'il faut indiquer. Quoique Th. de Bèze ne nomme pas le tragique grec dans sa préface, et malgré la similitude des situations, les sentiments qu'il prête à son Isaac se rapprochent trop de ceux qu'exprime la fille d'Agamemnon, pour qu'il n'y ait là qu'une simple rencontre. L'imitation est évidente. Tous deux, d'abord, demandent pitié pour leur jeunesse :

Hélas, père très doux,
Je vous supplie, mon père, à deux genoux
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

Et Iphigénie : « Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci (Clytemnestre) a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière[1]. »

L'enfant continue ses supplications :

Hélas ! hélas, je n'ai ni bras, ni langue
Pour me défendre et faire ma harangue ;
Mais vous voyez, ô mon père, mes larmes !
Certes ne puis ni ne veux autres armes....

Iphigénie avait dit : « Si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ô mon père, pour me faire suivre

[1] Traduction de M. Pessonneaux.

Digitized by Google

des rochers et adoucir qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon refuge. Mais pour toute science, je t'apporte mes larmes. Voilà tout ce que je peux. »

L'un et l'autre en appelle à l'amour paternel :

Je suis Isaac, mon père,
Je suis Isaac, le seul fils de ma mère.
Je suis Isaac qui tient de vous la vie.
Souffrirez-vous qu'elle me soit ravie ?

Mais Iphigénie, d'un accent bien plus touchant encore, essaie d'attendrir l'âme de son père en évoquant les souvenirs de son enfance. C'est ce mouvement dont la grâce a été si bien rendue par Racine :

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses,...
Hélas !... (*en songeant à votre triomphe*)
Je ne m'attendais pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Tous deux aussi finissent par consentir au sacrifice. C'est à ce moment surtout, me semble-t-il, qu'éclate la supériorité du poète grec. Il nous

Digitized by Google

émeut plus profondément, parce qu'il est plus humain, parce qu'il a plus d'élan aussi. Isaac meurt par obéissance, en se demandant ce qu'il a fait pour mourir. L'Iphigénie d'Euripide s'offre pour son pays. Elle a réfléchi que sa mort ouvrirait aux Grecs le chemin de Troie ; c'est pourquoi elle retient Achille, qui s'apprêtait à la défendre. Et voici qu'un enthousiasme s'empare d'elle, l'enthousiasme du sacrifice volontaire. Elle n'est plus résignée seulement, elle a dans les yeux la flamme des grandes actions : « Je me donne à la Grèce, immolez-moi, renversez Troie ! Voilà les monuments éternels de mon sacrifice ; voilà mes enfants, mon hymen, ma gloire ! »

Il va sans dire que je ne reproche pas à l'auteur de l'*Abraham* de n'avoir pas reproduit cet accent, qui ne pouvait convenir dans la bouche d'Isaac. Ce reproche, pour le dire en passant, s'adresserait plus justement à Racine. Ce que je crois permis de remarquer pourtant, c'est que le poète-réformateur n'a pas donné à son Isaac la grâce dont les Grecs savaient revêtir leurs créations. Il lui manque cette fleur de poésie qui s'épanouit sur les lèvres de la vierge d'Argos. Ce n'est pas à dire toutefois que ses plaintes ne sachent trouver le chemin du cœur. La représentation d'*Abraham sacrifiant* a dû faire verser bien des larmes. Elles coulaient surtout, je suppose, lorsque le jeune garçon pen-

Digitized by Google

sait à sa mère et au chagrin qu'elle aurait d'apprendre sa mort :

Hélas, ma pauvre mère,
Combien de morts ma mort vous donnera!

Elles coulaient plus fort encore quand, au moment de frapper son fils, le patriarche s'arrêtait pour l'embrasser :

Las, mon ami, avant la départie,
Et que ma main ce coup inhumain fasse,
Permis me soit de te baiser en face.

Ce baiser se trouve aussi dans Euripide. Son Iphigénie, ignorant le sort qui l'attend, arrive auprès de son père, et le voyant triste, soucieux, lui demande la raison de ses larmes. Lui ne peut la dire; il feint que c'est la douleur de la séparation prochaine, et avant de renvoyer sa fille dans sa tente : « Donne-moi encore un baiser, amer baiser; donne-moi ta main, car tu seras séparée longtemps de ton père. » Et ici, si l'on pouvait faire abstraction de la différence du style, je ne sais si le baiser d'Abraham n'est pas plus touchant que celui d'Agamemnon ?

Digitized by Google

IV

Style, poésie, non, il n'est pas permis d'en faire abstraction. Sans eux, il peut y avoir des œuvres intéressantes; il ne saurait être question de chefs-d'œuvre. Sans doute si Théodore de Bèze ne rencontre guère la seconde que par exceptions, on ne peut dire que le premier lui ait manqué. Mais combien sec, souvent! Un style de théologien plus que de poète, de théologien calviniste qui pense plus qu'il ne sent, et même lorsqu'il sent, paraît sentir plus avec sa tête qu'avec son cœur. Ne vous étonnez donc pas de le trouver généralement prosaïque, même dans les sujets qui auraient dû, semble-t-il, l'inspirer, même lorsqu'il fait chanter au chœur des bergers l'excellence de Dieu et la petitesse de l'homme:

Le soleil qui fait son tour
Du monde tout à l'entour
Ne vit pas pour dire en somme
Chose si faible que l'homme.

Parfois aussi, un trait de naïveté fait sourire, comme cette réponse des bergers à Isaac qui demande de s'en aller aux champs avec eux:

Isaac, demeurez ici;
Autrement monsieur votre père

Digitized by Google

Ou bien madame votre mère
En pourraient être mal contents.

La tragédie ne portait pas encore perruque. Souvent même, chez les contemporains de notre poète, elle parle un langage dont la familiarité grossière nous choque aujourd'hui. A lui, au moins, rien de pareil ne peut être reproché. Sous ce rapport il se distingue non seulement de l'école finissante des mystères, mais aussi des tragiques de la Pléiade et de leurs successeurs, de Jodelle, comme de Garnier. Il est également supérieur aux uns et aux autres par la progression dramatique. Pourtant c'est bien aux plus anciens, aux mystères, qu'il se rattache. Comme eux il préfère les rythmes courts. Comme eux encore, il ne craint pas de nous transporter brusquement d'un lieu à l'autre. Ainsi, pendant qu'Abraham et Isaac sont à Morija, leur dialogue s'interrompt tout d'un coup et nous voyons paraître Sarah, sans doute dans un coin de scène qui représentait la maison du patriarche. Elle se plaint du mal qu'elle endure ; elle nous fait part des soucis qui l'assaillent à l'égard de ses bien-aimés ; elle prie Dieu de les lui faire revoir bientôt en santé. Et c'est à ce moment même qu'Isaac, comme nous l'avons vu, s'amuse aux préparatifs de son bûcher. Le procédé est d'un art certes primitif. Il n'en est pas moins d'un heureux effet, qui sur la scène devait être grand.

Digitized by Google

Du vieux mystère encore le personnage de Satan. A vrai dire, il occupe ici une place à part, non pas effacée, mais extérieure, si je puis m'exprimer ainsi. Son rôle est tout passif, et ne contribue en rien au développement de l'action. C'est celui d'un spectateur, qui se borne à faire des vœux pour la désobéissance d'Abraham et, tout du long, reste invisible aux autres acteurs.

Il annonce pourtant qu'il est venu pour assaillir Abraham,

> lequel sur la terre
> Avec les siens m'ose faire la guerre.

Il nous prévient qu'il va employer toutes sortes de ruses pour rompre son assurance en Dieu. Mais on ne voit vraiment pas lesquelles, à moins que l'arrivée de l'ange, aussitôt après, et l'ordre du sacrifice, ne soient dans la pensée de l'auteur le résultat d'un pari, semblable à celui qui ouvre le livre de Job. On le croirait, à entendre l'exclamation du tentateur lorsqu'il voit le patriarche partir avec son fils, obéissant à la parole divine.

> Mais n'est-ce pas pour enrager?

s'écrie-t-il, moi qui pour attirer le monde à moi n'ai qu'à faire signe du doigt,

> Moi qui renverse et trouble tout,
> Ne puis pourtant venir à bout
> De ce faux vieillard obstiné.

Digitized by Google

Il se rassure en songeant que quoi qu'il arrive son dessein s'accomplira. Si Abraham sacrifie, Isaac mourra et la promesse de Dieu restera sans effet; « s'il change de cœur, » le voilà « banni de Dieu et de sa grâce. »

Et il suit Abraham. Il assiste à sa passion sur la montagne. Mais, chose curieuse, comme je l'indiquais tout à l'heure, il ne lui adresse jamais la parole. Ses réflexions semblent n'avoir d'autre but que de couper le long monologue du patriarche. Lorsque celui-ci paraît près de succomber, l'Adversaire se réjouit ; lorsque au contraire il se montre résolu à accomplir la volonté de Dieu, nous croyons le voir esquisser une grimace de désappointement :

> Mon cas va mal; mon froc, trouver nous faut
> Autre moyen de lui donner assaut.

Ici paraît l'élément comique. Il était dans la tradition du personnage. Et remarquez aussi le trait de satire: Satan s'est vêtu en moine. Dire qu'il représente l'Eglise catholique, ce serait aller peut-être un peu loin ; mais au moins veut-on nous faire sentir qu'un même esprit les anime. Un des principaux sujets de discussion entre les deux religions, c'était la question de la grâce. On sait avec quelle insistance la Réforme affirme la cor-

Digitized by Google

ruption originelle de l'homme et son incapacité à faire le moindre bien sans une grâce particulière et toujours renouvelée. C'est pourquoi Satan, entendant Abraham demander grâce à son Dieu, s'écrie :

Grâce, ce mot n'est point en mon papier.

Voilà un jeu de mots qui ne manque pas de sel et dut fort réjouir nos bons ancêtres. Je suppose que l'habit de moine et l'éloge qu'en fait celui qui le porte ne les ravissaient pas moins :

Habit encore en ce monde inconnu,
Mais qui sera un jour si bien connu,
Qu'il n'y aura ni ville ni village
Qui ne le voie à son très grand dommage.
O froc, ô froc, tant de maux tu feras,
Et tant d'abus en plein jour couvriras !
Ce froc, ce froc un jour connu sera,
Et tant de maux au monde apportera,
Que si n'était l'envie dont j'abonde,
J'aurais pitié moi-même de ce monde.
Car moi qui suis de tous méchants le pire,
En le portant moi-même je m'empire.

Pauvre diable ! c'est le cas de le dire. Il n'est peut-être pas si mauvais qu'il en a l'air. N'était le respect qu'il se doit, son cœur serait accessible à la pitié. Une fois même une émotion étrange le

Digitized by Google

saisit. C'est au moment où le sacrifice va commencer, lorsqu'il entend le père annoncer à son fils que c'est lui la victime :

Ennemi suis de Dieu et de nature,
Mais pour certain cette chose est si dure,
Qu'en regardant cette unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aye pitié.

Ce trait n'est-il pas touchant? Et encore une fois n'est-il pas permis de se demander si un art plus savant aurait trouvé mieux. Il y a d'ailleurs dans tout ce rôle un mélange curieux de grandeur et de comique. Voyez par exemple l'entrée en scène. Satan s'avance, sous l'habit de moine, s'annonçant lui-même, vantant son pouvoir égal à celui de Dieu :

Règne le Dieu en son haut firmament,
Mais pour le moins la terre est toute à moi.

Et il poursuit le parallèle, une trentaine de vers durant, laissant en même temps échapper des aveux d'une amusante naïveté, si bien qu'à les entendre il nous semble tout à fait un revenant du moyen âge. Comme Faux-semblant dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, il étale devant nous sa perversité avec une bonhomie, avec une humilité même qui n'ont rien de diabolique :

Digitized by Google

... Quant à moi, je crois et sais très bien
Qu'il est un Dieu et que je ne vaux rien.

L'habit de moine lui-même pourrait passer pour un héritage de l'ancienne allégorie. Faux-semblant, lui aussi, le portait

... Si comme tes habits nous content
Tu sembles être un saint hermite.

FAUX-SEMBLANT

C'est vrai, mais je suis hypocrite.

Tous ces éléments, sans être contradictoires, forment un personnage assez composite, et le dessein de l'auteur n'est pas toujours très clair. Dans tel passage l'intention morale ou satirique domine. Ailleurs on devine un procédé d'artiste, un peu gauche, mais qui a réussi en somme, une antithèse primitive, mais puissante, l'ombre à côté de la lumière. Ou bien, plus simplement encore, un élément de variété, un repos, une détente dans la continuité du sublime.

Mais qu'importe après tout? L'*Abraham sacrifiant* n'est pas une œuvre qui soit restée dans le patrimoine de l'humanité, un de ces livres où les générations vont puiser les sucs de vie. Ni *Athalie*, ni *Tartuffe*. Il n'en présente pas moins, tout particulièrement pour nous Suisses romands, un vif in-

Digitized by Google

térêt ; c'est pourquoi je me suis cru autorisé à vous en entretenir si longuement. A cette heure où l'art dramatique s'efforce à naître chez nous, il m'a paru qu'il ne serait pas hors de propos d'étudier avec quelque détail cette lointaine manifestation de notre vie littéraire.

HENRI WARNERY.

Digitized by Google

Le jardinet.

A Jeanne Thoiry.

FLÉTRI, le jardin s'abandonne
A la tristesse de l'automne ;
Les nids et les rosiers sont morts.
Novembre a tout crispé sur tige,
La dernière feuille voltige ;
Le vent pleure comme un remords.

Alors, l'hiver, avec ses agiles fuseaux,
L'hiver lent et pieux, l'hiver grave se penche,
Et file un merveilleux linceul de neige blanche
Aux squelettes de fleurs, aux squelettes d'oiseaux.

Jusqu'à ce qu'il ait bu le bienfaisant dictame,
Le jardinet s'endort, sans savoir quel ferment
Germe en son cher oubli, sous son apaisement,
Et ce jardin c'est comme une âme.

GEORGE SYLVAIN.

Digitized by Google

Souvenir d'Emile Javelle.

Dédié à ses amis.

C'ÉTAIT en 1881. Une charmante réunion de la « sous-section de Jaman » du Club alpin suisse groupait, à Vevey, pour son banquet annuel, de nombreux convives. L'assemblée était composée surtout de Veveysans, épris des beautés de la montagne, auxquels s'étaient joints des invités lausannois, genevois et plusieurs amis des environs.

On avait fort discuté, dans les séances précédentes des diverses sections, la question délicate de savoir si les dames seraient admises comme membres du Club alpin. Deux camps s'étaient formés, ayant, pour la discussion, pourvu leurs arsenaux d'armes fines ou massives, d'arguments sub-

Digitized by Google

tils et divers, soit pour, soit contre. Un avocat de Lausanne, M. de Meuron, avec beaucoup de malice et d'esprit, avait plaidé pour la négative, montrant, en des tableaux lestement brossés, quelles seraient les scènes de fougueuse jalousie qui pourraient éclater, entre « clubistes », si, dans les courses, il n'allait se trouver, par exemple, que deux ou trois représentants du sexe charmeur pour une vingtaine d'alpinistes : dialogues impayables, scènes de chalet, bouderies cocasses, épisodes de bivouacs en plein air ou dans les cabanes, etc.. tout cela était décrit d'une façon fort amusante, pour conclure, par mesure de prudence et d'harmonie, à ce que le Club alpin suisse, — tout en ayant pour les dames ses plus poétiques attentions et ses plus sincères hommages, — restât cependant uniquement masculin.

Emile Javelle, alors maître de français au collège de Vevey, répliqua.

Ayant quelques brèves notes sous les yeux, il plaida pour l'admission des dames ; il donna à son plaidoyer la forme imprévue d'une vision fantastique, que nous allons essayer de reconstituer à l'aide de nos souvenirs et des notes de Javelle lui-même.

Je dédie les pages qu'on va lire, et qu'on pourrait intituler *Une page d'histoire en l'an 3000* ou *Origine de l'humanité nouvelle*, aux amis et admi-

Digitized by Google

rateurs de Javelle. Je le fais à titre de respectueux souvenir pour la mémoire de l'écrivain-alpiniste si distingué que la mort nous a trop tôt enlevé et dont le nom va être gravé sur une des parois voisines de la cabane d'Orny.

Essayons de le faire parler et qu'il me soit pardonné d'avoir peut-être, ici ou là, complété ou développé sa pensée.

I

L'épouvantable catastrophe, qui, dans la dernière période géologique, est venue modifier d'une façon si soudaine la surface de notre globe, a rendu singulièrement difficiles les recherches sur nos origines.

Les deux principaux centres d'activité de l'Europe ancienne, centres qui s'appelaient Londres et Paris, gisent maintenant à une profondeur de plus de quatre cents mètres d'eau, et les sondes les mieux faites et les plus correctement dirigées n'ont pu ramener à la surface que des objets absolument insignifiants.

Réduits, hélas! comme nous le sommes, pour tous renseignements certains, aux uniques documents qu'ont pu nous laisser quelques rares survivants, heureusement intelligents et observateurs, voici ce qu'à cette heure une science sérieuse,

Digitized by Google

prudente et impartiale, nous permet d'affirmer.

Il paraît hors de doute que, durant les longs siècles qui ont précédé le cataclysme qui a transformé nos continents, les hommes se trouvaient plongés dans une barbarie dont nous avons peine à nous former une idée.

Attachés à la terre par des instincts aussi bas qu'aveugles, ces peuples routiniers n'avaient pas su inventer et utiliser, comme nous le faisons depuis si longtemps, les ailes légères et rapides qui donnent accès dans les immenses domaines de l'air et les étendues supra-terrestres.

Ils avaient la naïve et ignorante passion, — chose à peine croyable, — de se serrer les uns près des autres, de s'entasser par milliers, dans les bas-fonds des plaines, loin de l'air pur et des campagnes fleuries, comme en des ruches bruyantes et empestées. C'était là ce qu'ils appelaient des villes et des capitales, dont les hautes cheminées répandaient au loin des nuages de fumée et dont le tapage, la puanteur et les sifflets détraquaient chaque année des milliers de cerveaux.

Cependant, vers le XIXe siècle, — époque qui paraît avoir été l'aurore de la vraie raison et d'une émancipation hygiénique et régénératrice pour l'humanité, — un certain nombre d'hommes qui aimaient la nature, et qui, par un instinct vague, mais déjà fort, aspiraient vers les cimes, formèrent

Digitized by Google

des sociétés d'un genre nouveau. Leur but était de gravir les montagnes, de surprendre leurs secrets, d'en étudier la flore, de se rendre compte de leurs beautés si diverses: géologiques et artistiques.

Les contemporains de ces hommes parlaient d'eux en les traitant de *fous*, et lorsqu'un de ces amants enthousiastes de l'Alpe et de ses hauts glaciers tombait d'un rocher ou se dévalait dans une crevasse, les gens des cités fumeuses et puantes, au ventre lourd et à l'esprit mercantile et borné, disaient communément: « C'est bien fait! » Or, ces hommes aux jarrets robustes, passionnés d'air pur et de savoir, n'en continuèrent pas moins, malgré toutes les critiques, à gravir les sommets, s'accordant, comme seule revanche à l'égard de leurs détracteurs, de jeter, de là-haut, un regard de compassion sur les foules uniquement éprises du culte du veau d'or, et d'enrichir le trésor scientifique et patriotique de leur pays d'études nouvelles.

Si nous relatons ici ces circonstances, qui semblent au premier abord sans grande importance, c'est que par un singulier hasard et par la plus heureuse des coïncidences, ces faits, par leurs conséquences inattendues, jouèrent un rôle capital dans l'histoire et le salut de l'humanité.

Le cataclysme dont il s'agit, et qui vint effectuer une si terrifiante, mais si utile sélection pour la race humaine abatardie par le luxe ou par l'exci-

Digitized by Google

tation nerveuse, ce cataclysme eut lieu dans l'été de la dernière année du dix-neuvième siècle, soit le sept août 1900.

Des signes précurseurs caractéristiques précédèrent la catastrophe. Depuis plusieurs années, les saisons semblaient en désarroi, des maladies particulières, — l'influenza, des névroses de tous genres, des cas de mélancolie et d'hystérie par milliers, et surtout des nuées de microbes par milliards, plongeaient la pauvre humanité dans un état de marasme ou d'agitation qui désolait les plus forts. La végétation, elle aussi, était en souffrance ; arbres, feuillage et fruits se rabougrissaient. La vigne, atteinte dans ses racines ou frappée dans ses feuilles, ne survivait qu'aspergée par une eau verdâtre. Dans les plaines, les fleurs n'avaient plus leur éclatant sourire, ni leurs suaves parfums. Sur les coteaux, les récoltes ne se rentraient qu'avec peine, frappées par la gelée et la grêle ou sucées par de lourds impôts. Le sol semblait las et les hommes épuisés.

En outre, depuis quelques années, à intervalles réguliers, on avait ressenti en divers pays de violents tremblements de terre. Des îles lointaines s'étaient écroulées dans les flots, projetant dans le ciel une poussière qui, durant longtemps, avait rougi le firmament au coucher du soleil ; la Grèce avait eu ses ruines ; Constantinople ses malheurs ;

Digitized by Google

des peuples nombreux, leurs secousses et leurs révolutions ; malgré cela, fort peu avaient su tirer de ces avertissements réitérés les leçons voulues. Les savants d'alors ne nous ont du moins transmis aucun travail d'ensemble qui soit de quelque valeur. On remarquait bien, pour en sourire, les hommes de cette époque qui avaient la patience, — on disait la « manie », — d'observer et d'enregistrer les phénomènes, mais sur la conclusion générale à tirer des faits notés, aucun rapport n'a surnagé, aucun ouvrage sérieux ne nous est du moins parvenu.

Dès lors, par des études approfondies, nous avons pu reconnaître que ces commotions terrestres étaient dues au fait que, depuis longtemps, il s'accomplissait au sein de la terre de formidables réactions chimiques. Celles-ci produisirent tout d'un coup une explosion de gaz qui se fit jour dans toute la longueur du continent américain et bouleversa notre globe.

Lorsque la catastrophe eut lieu, le ciel était parfaitement serein et le soleil brillait dans son éclat.

Or, le temps étant si beau, les clubs alpins et les touristes en avaient profité pour faire sur divers points des Alpes des courses et ascensions, et cela par groupes nombreux, composés de dames et de messieurs, car le beau sexe venait, paraît-il, d'être admis à faire partie de ces nobles sociétés.

Digitized by Google

Pendant que ces amants de la haute montagne se livraient à leurs courses et à leurs contemplations favorites, — dans les plaines surchauffées par le soleil, dans les bas-fonds des vallées, au milieu d'une chaleur torride et dans des flots de poussière, les foules tenaient à grand bruit des congrès pour la paix, contre le tabac, des tirs fédéraux ou cantonaux, des concours de musique.

Soudain, avec un bruit, un craquement que nulle expression humaine ne saurait rendre, on vit arriver du sud-ouest, comme si le globe terrestre eût penché tout à coup, une formidable masse d'eau, sous la forme d'une colossale lame écumante, roulant, noyant, bousculant tout devant elle. Sous cette vague géante, plus haute que la chaîne du Jura, tout disparut. Après ce flot, et sur cette mer subitement déchaînée, une tempête indescriptible suivit. Elle dura toute la nuit avec les gémissements des vents en furie et l'éclat des coups de tonnerre sans cesse répétés. Après qu'elle eût cessé, on vit, durant deux jours encore, sur l'océan nouveau qui venait de s'étendre, une houle gigantesque balotter en longs plis et des épaves par milliers surnager sur ses eaux.

Enfin le ciel s'éclaircit ; c'était la délivrance. Les eaux se calmèrent et, au-dessus de la masse liquide et apaisée, apparurent dans une atmosphère radieuse et sereine, les sommets des plus hauts

Digitized by Google

groupes de nos Alpes, formant sur l'onde immense un long archipel d'îles aux formes sévères et abruptes. On en voyait de hérissées, en forme de pics et de pyramides sombres; il y en avait de blanches en forme de dômes arrondis ; il y en avait de tachetées, où, entre des rocs noirs, on voyait étinceler des glaciers.

C'était tout ce qui restait du continent nommé jadis *Europe* et qui paraît avoir joué un rôle important dans l'histoire de nos grossiers ancêtres.

Sur les rivages escarpés de plusieurs de ces îles, et même au sommet de quelques-unes d'entre elles, on voyait s'agiter des êtres humains éperdus, croyant que la fin du monde était venue.

Qui étaient ces personnages, armés de cordes et de piques ? Comment, pourquoi se trouvaient-ils en ces parages ?

Ces groupes humains étaient presque uniquement formés des membres des Clubs alpins, hommes et femmes, qui, grâce à leur noble et si naturel instinct, avaient choisi ce beau jour pour aller ensemble respirer l'air pur des hauteurs.

Durant la tempête de la première nuit, un certain nombre étaient morts de peur, ensorte qu'il ne restait que les âmes fortes; circonstance qui ne fut pas sans action sur les destinées de l'humanité nouvelle. Chose remarquable, il y eut plus

Digitized by Google

d'hommes que de femmes qui moururent de cet accès de frayeur.

Les clubistes qui s'étaient levés trop tard et par conséquent ne se trouvaient pas assez haut quand arrivèrent les vagues, furent impitoyablement noyés. On eut à regretter ainsi la perte de plusieurs braves, qui, en voulant venir au secours de leurs collègues attardés, périrent victimes de leur dévouement. Cependant les plus intrépides, les plus alertes et les mieux doués furent sauvés.

Ce sauvetage miraculeux de tant d'hommes robustes et de couples de choix ne se fit pas, cela va sans dire, sans d'intéressants épisodes. Nous n'en citerons qu'un, parce qu'il montre l'excellence de la solidarité comme l'utilité des cordes : un groupe d'une section dite des Diablerets faisait avec un autre groupe d'une sous-section dite de Jaman une cordée commune. Ceux-ci s'étaient imprudemment aventurés sur une pente dangereuse et allaient être saisis par le flot montant, lorsqu'une vigoureuse traction des hommes de la section des Diablerets les tira d'affaire, et ceux de Jaman furent sauvés. De là le sentiment de respectueuse affection que les descendants des hommes de Jaman ont conservé toujours pour leurs bienfaiteurs des Diablerets.

On peut sans peine se représenter l'affreuse situation des survivants, perchés sur ces îlots séparés

Digitized by Google

par les eaux et ne pouvant communiquer que par la voix et des appels au secours. Plusieurs se trouvaient sur des îlots rocheux, tout en précipices, n'ayant d'autre nourriture que des aliments conservés dans des boîtes de métal singulières, recueillies dès lors avec respect dans nos musées. Mais les estomacs les plus délicats, ceux surtout des grimpeurs montés en ces lieux uniquement poussés par la mode ou par la vanité, ne purent supporter trois jours de ce régime et périrent de fièvres gastriques et d'insolation. Les femmes, avec une élasticité et une philosophie admirables, non seulement se plièrent aux circonstances nouvelles, mais leur vaillance fut l'appui plein de charme sans lequel leurs compagnons seraient morts d'angoisse ou de frayeur.

Lorsque, le troisième jour, avec le calme magnifique des eaux, la sécurité fut un peu revenue, on vit d'ingénieux clubistes imaginer de construire un radeau avec des branches de genévriers entrelacés, attachés à des débris de perches et d'alpenstock, auxquels, comme flotteurs de soutien, étaient fixés sur les bords des gourdes vides, des boîtes de botanique, des bouteilles, des flacons de toutes dimensions vidés de leur contenu et soigneusement bouchés et ficelés.

Par le moyen de ce radeau fort original, on put communiquer d'une île à une autre et s'informer

Digitized by Google

des nouvelles des survivants. Il y a plus, on put embarquer ceux qui étaient les plus mal situés sur des roches absolument dénudées, pour les faire aborder ailleurs et les déposer sur des îles où se trouvaient des pentes douces et de vastes espaces de gazon.

Les refuges et cabanes construits par le Club alpin furent, on le comprendra, recherchés avec empressement, car ils constituaient des centres non seulement bien abrités, mais bien approvisionnés. C'était un spectacle curieux à voir que ces cabanes, jadis perchées comme des nids d'aigle près des cimes, devenues semblables à de pauvres huttes de pêcheurs que venaient battre les flots.

On cite entre autres un de ces gîtes, la cabane d'Orny, arche bénie qui renfermait sous son toit de si abondantes provisions de farine lactée, de lait condensé, de zéa, de riz, de sel, de sucre, de viande salée et de « conserves alimentaires » de tous genres, que les habitants privilégiés de cette île eurent des provisions pour plusieurs mois.

Sur d'autres points à proximité de chalets situés sur les plus hauts pâturages, des vaches et des chèvres au lait abondant, ainsi que des pâtres habiles à traire et à faire le fromage, rendirent, paraît-il, les plus inappréciables services.

Dans le Valais, un forestier émérite, aimé de tous, ancien président de la société de Monte-

Digitized by Google

Rosa, dut son salut à son zèle pour le Club alpin et pour la science forestière. De charmantes sédunoises échappèrent à l'immense noyade, grâce à sa présence d'esprit, à sa galanterie et à son enthousiasme pour les hauteurs.

Quant aux hôtels de montagne, les seuls qui émergèrent des flots et subsistèrent, sans fermer, furent ceux que construisit une ancienne et très puissante famille valaisanne : les Seiler, qui avaient fait bâtir au Ryffel, ainsi qu'à l'Eggischhorn, et dirigeaient aussi près du Schwarzsee, un excellent hôtel.

Cependant, comme les vivres menaçaient de s'épuiser, il fallut avoir recours à d'autres expédients : outre le lait, on se nourrit des produits de la pêche et de la chasse. Bientôt, par ces moyens divers, les survivants eurent une nourriture plus variée et assurée. Enfin, grâce aux produits des épaves on eut du bois en suffisance.

Bien du temps s'écoula de cette manière. Puis les eaux baissèrent quelques mois de suite pour s'arrêter à 1500 mètres environ et laisser à découvert des forêts. Celles-ci permirent aux hommes de se construire des habitations et de solides embarcations. Alors, quelques-uns des plus hardis entreprirent un voyage de découverte.

Ils allèrent hardiment et directement aux grandes chaînes. Aux Pyrénées, d'abord : ils n'y trouvèrent

Digitized by Google

personne ; aux Carpates, rien ; au Balkan, pas une âme ; au Caucase, un silence de mort. Arrivés à l'Hymalaya, enfin, il découvrirent un petit groupe de clubistes anglais, aux longues barbes blanches, aux mollets dérisoires, sans femmes, ni enfants, à l'aspect sauvage et dans un état indescriptible de misère et d'abattement.

Tandis que les clubistes des Alpes suisses qui, grâce à la présence de leurs épouses et de leurs filles, avaient prospéré, multiplié et s'apprêtaient à prendre leur essor à travers le monde, les malheureux clubs et clubistes qui, malgré tous les conseils, n'avaient pas admis les femmes dans leurs rangs, dépérissaient de jour en jour dans l'abattement le plus profond.

Que faire ? les laisser mourir dans les angoisses du spleen et d'un éternel isolement ? Nullement. Prenant leur grand courage, les descendants de ces Suisses qui avaient porté en d'autres temps secours et consolation aux peuples dans le malheur, frêtèrent un solide navire et, voguant vers les îles lointaines, y cherchèrent partout les pauvres isolés. Ils les embarquèrent avec un amour admirable, pour les ramener dans l'archipel des Alpes, où la vie de famille et la vie sociale avaient repris avec une nouvelle vigueur, grâce à celle qui, sans conteste, est l'ornement le plus doux et le lien le plus fort du foyer domestique.

Digitized by Google

Il y eut, on le comprend, beaucoup de mariages, suivis de beaucoup de baptêmes, et un nouveau monde, — lavé, oh! bien lavé des péchés de l'ancien, — se développa sans obstacles.

Pour nous, peuple nouveau, qui, au contraire de nos ancêtres, savons mettre à profit les leçons de l'expérience, cette tradition ou cette légende, placée à l'origine de notre histoire, nous donne les plus précieux enseignements.

C'est d'abord que l'instinct qui attire les hommes les uns vers les autres pour les grouper en associations diverses, est un instinct juste, utile et salutaire.

C'est ensuite et surtout que l'homme doit y regarder à deux fois avant de se résigner à vivre seul ou de se séparer de la femme. Si les secours de celle-ci sont inappréciables dans ses peines, combien ne doit-il pas avoir à cœur de l'associer à ses joies et à ses plaisirs!

Marcher ensemble, la main dans la main; partager en commun les peines et les bonheurs de la vie, n'est-ce pas là l'idéal, ce qui devrait être?

La femme, il est vrai, ne sera jamais l'égale de l'homme. Elle peut être sa gloire. Elle doit être toujours sa compagne.

A bon entendeur salut!

Digitized by Google

II

Tel fut, si je ne fais erreur, le plaidoyer de Javelle, dont la voix, hélas! ne fut pas écoutée. Il perdit ce beau procès.

Qu'on me pardonne d'avoir osé rebâtir ce discours sur un mauvais brouillon et sur des souvenirs déjà bien effacés.

Ce qui ne s'effacera pas de sitôt chez tous ceux qui l'ont connu, c'est la trace de ce noble caractère et de cette forte individualité.

Je dis : « cette forte individualité. » J'en voudrais faire la preuve brièvement en caractérisant ce que fut comme homme, comme maître et comme penseur, celui auquel notre littérature doit le beau livre intitulé : *Souvenirs d'un alpiniste.*

Comme homme, Emile Javelle fut doué d'une admirable intelligence, — nette, lucide, large, indépendante, avide de savoir et de beauté, artistique au premier chef, mise au service d'un cœur droit, sûr, aimant, et d'une volonté de fer.

Parti d'une condition des plus humbles et arrivé par son seul travail à la position intellectuelle qui fut la sienne, il aimait souvent à redire que, pour lui, *une belle âme avait plus de prix qu'une belle intelligence.* Ce mot de Sainte-Beuve était une de

Digitized by Google

ses devises favorites : « Aimer, c'est le tout de vivre. »

Un des traits dominants de cette belle nature, de ce caractère empreint d'une si douce fierté, fut, me semble-t-il, l'horreur de l'injustice et de l'hypocrisie, quelles qu'en soient les formes. Il n'était pas de ceux qui ne ressentent les blessures d'une iniquité que lorsqu'ils en sont personnellement les victimes; non! Javelle en souffrait, — et c'est là un des traits des nobles âmes, — lorsque d'autres en étaient meurtris. Il savait se mettre à la brèche pour d'autres. Tout ce qui était basses intrigues, procédés mesquins, étroitesses d'horizon, petitesses sociales, — et Dieu sait s'il en est en de certains milieux, et s'il en a souffert, — lui était odieux, et allumait son indignation. Il fallait à cet esprit d'élite ce qu'il fallait à sa poitrine de montagnard et à ses muscles d'acier : les hauts sommets. Mais, avec les sommets de nos Alpes bien aimées, il fallait à sa conscience d'homme libre, les sommets plus hauts et plus inébranlables encore de la justice, avec leurs larges horizons, tout illuminés de tolérance et de liberté.

Etre sincère, être soi en toutes choses, suivre son chemin, son devoir, coûte que coûte, s'éprendre de tout ce qui est beau, bien et vrai, avoir une âme ouverte à tous les sentiments élevés, depuis ceux qui peuvent s'éveiller au milieu des petits

Digitized by Google

devoirs journaliers et des découvertes morales qu'il lui arrivait de faire dans le cœur de ses élèves, jusqu'aux impressions sublimes que font naître les arts, la nature, la famille, la poésie, la religion, tout cela constituait pour Javelle l'*atmosphère* que respiraient sa vive intelligence et son cœur loyal et bon.

Rappellerai-je en second lieu ce qu'il a été comme maître, durant les trop courtes années où il a donné au Collège de Vevey, avec les richesses de son savoir et de ses talents pédagogiques, toutes les forces de son corps trop tôt brisé par le travail ?

Ah ! sur ce point, tous ses collègues, ceux qui ont bénéficié de ses conseils et de son ardeur consciencieuse à la tâche, savent de quel bienfaisant exemple il était pour eux. Demandez-le également à ceux qui ont été ses élèves. Je ne crains pas d'être démenti par un seul d'entre eux en affirmant que tous ses disciples sont devenus ses amis.

Il était si bon, si simple, si clair, si juste. Il avait je ne sais quel génie pour jeter dans l'intelligence d'un enfant un germe de pensées fécondes et de sentiments divers qu'il faisait ensuite éclore et grandir. Rien de sec, de froid, de pédantesquement autoritaire dans sa méthode.

Digitized by Google

Avec son lumineux bon sens, il n'était pas de ces magisters — toujours moins nombreux, je l'espère — qui ont la naïveté de s'imaginer que les élèves sont en classe pour eux ; il estimait au contraire que les maîtres sont en classe pour leurs élèves.

Pour ceux-ci, il voulait, avec le goût du travail individuel, avec une sage et douce discipline, avec l'indépendance des tyrannies abusives des manuels, tous les épanouissements légitimes qu'exige impérieusement le développement de la nature physique, intellectuelle et morale d'un jeune homme. Le pédantisme et l'esprit de routine, — ces deux champignons vénéneux, qui poussent, hélas, sous le toit des plus beaux collèges, malgré les plus beaux programmes et les plus retentissants congrès, — ces deux fléaux scolaires, qui dessèchent tout enseignement et peuvent empoisonner une jeunesse et dévoyer une existence, avaient en Javelle un adversaire implacable et convaincu.

Cet excellent pédagogue, qui lisait si bien et avait un si beau sourire, fut mieux qu'un « instituteur » ou un « professeur » pour notre jeunesse vaudoise, il fut un père et un ami. Aussi, avec quelle joie, après une captivante leçon de composition, de rhétorique ou de déclamation, ses élèves ne prenaient-ils pas part avec lui à quelque excursion, où le grammairien se faisait géologue, bota-

Digitized by Google

niste, observateur sagace des merveilles de la création, initiait ses élèves au sentiment de la beauté, aux voix de la nature et aux joies des alpestres triomphes. Vous pouvez croire si chacun revenait ravi de ces bienfaisantes sorties de l'atmosphère scolaire, l'intelligence enrichie et le cœur retrempé.

Avoir eu un tel maître — et il nous en faut de tels dans notre chère Suisse romande, — c'est avoir reçu un de ces beaux talents, dont parle l'Ecriture, qu'il faut faire valoir et dont il nous sera demandé compte. C'est, en tous cas, s'engager par là-même à garder d'un tel bienfaiteur le souvenir le plus reconnaissant.

Enfin, dirai-je encore ce que Javelle fut comme penseur, au milieu du conflit des croyances religieuses et philosophiques qui nous préoccupent à la fin de ce dix-neuvième siècle ?

Il fut un chercheur sincère, avide et infatigable.

Sorti d'un milieu français très modeste et de la confession religieuse catholique-romaine, Javelle, quand nous l'avons connu, n'était plus rattaché à aucun groupe ecclésiastique déterminé. C'était un déiste. Sans être mon paroissien, au sens exact de ce terme, il n'en fut pas moins mon ami.

Serait-ce à dire, comme quelques-uns l'ont cru, qu'il fût un libre-penseur sans respect pour l'Evan-

Digitized by Google

gile et sans croyances religieuses ? Le prétendre, serait lui faire injure et manquer à la vérité. Sur le terrain de la piété, les formules sont l'accessoire ; elles se transforment. Ce qui est l'essentiel, c'est la vie, c'est l'esprit.

Or, Javelle, s'il n'était pas chrétien, dans le sens dogmatique de cette expression, était profondément religieux. Je le vois encore, à Saas-Fée, lors du dernier séjour qu'il fit dans les Alpes. Quoique malade, il avait tenu à visiter une fois encore les glaciers d'alentour. Il venait aussi de faire les dernières retouches à son admirable récit de l'ascension du Tour Noir. Le soir était venu. Le soleil couchant dorait de ses derniers rayons les blanches coupoles de l'Alalin et les arêtes glacées du Dom. Javelle, qui ne pouvait souffrir les longs repas des tables d'hôte, était assis seul dans l'embrasure d'une fenêtre. A un moment, je le vis joindre les mains, et, de ses beaux yeux noirs, fixés vers les sommets dorés du soir, je vis couler de silencieuses larmes.... Que se passait-il à cette heure dans cette âme éprise d'amour, de paix et de beauté ? Etait-ce l'adieu final à ce monde des hautes cimes qu'il avait tant parcouru ? Etait-ce l'action de grâces pour avoir vu tant de belles choses ? Etait-ce la douleur du départ ? Etait-ce d'autres sommets qu'il entrevoyait dans l'au delà ? Dieu seul le sait. Ce que je sais et ce que je puis

Digitized by Google

affirmer, c'est que, devant le mystère immense qui plane sur toute vie, sur le monde et sur la mort, Javelle sentait plus que nul autre sa petitesse et son néant. Il fut un humble et un respectueux.

Il n'était pas de ceux, qui, voulant vivre au gré de leurs passions ou bouffis de leur vaniteuse ignorance, jettent sur les convictions d'autrui je ne sais quel dédain moqueur, si ce n'est un ricanement stupide. Il avait trop d'intelligence et de savoir pour en agir de la sorte. Au reste, partout, avec le mystère, il sentait Dieu. Il était comme entouré de sa pensée, de sa force et de ses perfections. Il avait de la grandeur divine un sentiment aussi vif que profond, et cela aussi bien lorsqu'il se trouvait à son humble travail de maître et de chercheur, que lorsqu'il avait pu poser ses talons et élever son front radieux sur quelque cime de nos Alpes.

Enfin, quant à la question de nos éternelles destinées, quant à cet « au delà, » ce lointain qui nous fait rêver et nous tourmente, Javelle sentait dans les profondeurs les plus secrètes de son cœur le besoin très intime d'une vie meilleure, plus vraie, plus grande, plus haute. Il entrevoyait avec transport une « survivance » et une transformation de notre humaine nature.

Digitized by Google

— Revivre, me disait-il souvent, serait-il plus merveilleux que vivre?

Quelques paroles de lui me reviennent à cette heure. Elles se rapportent au dernier moment de cette noble existence.

— Allez-vous à la destruction ou à la vie? lui demandai-je, penché sur son chevet, dans un de ces moments solennels où les regards mouillés de larmes en disent plus que toutes nos paroles.

— *A la vie!* me répondit-il avec fermeté.... A la vie!

— Vous sentez-vous dans la main de Dieu?

— *Seul*, *Il demeure*, fut sa réponse. Seul Il est le vrai, le bien, le juste...! J'ai eu soif de justice... et je vais à la justice.

Et comme j'ajoutais :

— Oh! si, pour vous guérir, il suffisait de vous entourer d'affection et de reconnaissance, soyez sûr que vous seriez sauvé et guéri à l'instant même.

— Merci, dit-il, il est si doux d'aimer et de se sentir aimé. Remerciez, je vous prie, tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection dans ce monde.

En consignant ces souvenirs, en rappelant ces paroles d'un cher mourant, je me dis : Regardons, avec Javelle, courageusement en haut, et chré-

Digitized by Google

tiennement au delà, vers le Dieu vivant qui est amour et miséricorde, nous souvenant de ces mots tombés d'une bouche divine :

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

Cure de Blonay, 1894.

ALFRED CERESOLE.

Digitized by Google

Propriétaire.

PROPRIÉTAIRE! Qui de nous n'a rêvé de l'être un jour? Ce rêve-là, tout le monde le fait, et j'ai fait comme tout le monde. C'est souvent très bête de faire comme les autres, mais à moins d'inventer l'encre blanche, les fuseaux astronomiques ou la gratuité du biberon scolaire, comment voulez-vous, je vous le demande, vous distinguer du tas de gens qui grouillent autour de vous?

Digitized by Google

Et d'ailleurs, veuillez bien le remarquer, la propriété est une distinction.... Tout le monde, sans doute, possède quelque chose : une clef, un vieux sou, un couteau de poche, un nez trop gros ou un esprit trop petit, mais tout le monde n'est pas le propriétaire d'une propriété.... Oui, un morceau de la croûte terrestre avec une maison sus assise, de fondations solides et un jardin tout autour, planté, comme le parc de Calypso, de plantes odoriférantes et d'arbustes toujours verts.

Eh bien ! moi qui vous parle, j'y ai rêvé pendant un demi-siècle à cette propriété-là. Oh ! pas pour l'habiter, le ciel m'en préserve ! Jamais je ne quitterai mon troisième étage de la rue du Midi de la capitale. L'habitude est un vieil habit, et les paletots neufs me gênent aux entournures.... Non ; si j'ai si ardemment désiré devenir un jour propriétaire, c'est en premier lieu — pourquoi m'en cacherais-je ? j'ai le courage de mes opinions — par vanité....

Horreur ! dites-vous ; doucement, chers amis. Vous n'avez donc pas, vous, ce petit bourgeon-là, si mignon, si gentil, que la flatterie épanouit comme pluie de juin fait gonfler les morilles ? Voyons, soyez justes. Vous avez une particule, un titre quelconque, un grade dans les pompiers, un rond de cuir dans un bureau, une place dans les conseils, que sais-je encore ? On vous dit — gros

Digitized by Google

comme le bas — M. de l'Esparcette, M. le docteur, M. le caporal, M. le premier copiste, M. le conseiller. Et moi qui, depuis soixante ans bientôt, m'appelle M. Lancelin !

Lancelin tout court, tout sec, tout nu, est-ce un nom cela ? Et passe encore si j'étais seul à le porter comme Guillaume Tell, comme Richelieu, Bismarck ou Garibaldi ; mais dans mon village natal tout le monde s'appelle Lancelin. Il y en a de grands et de petits, de gras et de maigres, de vieux, de jeunes et de plus jeunes, de pauvres, de plus pauvres et de tout pauvres. Du syndic au taupier, Lancelin toujours, Lancelin partout. Appelez : « Lancelin ! » à haute voix dans la rue, toutes les fenêtres s'ouvrent, tous les passants se retournent, et une lettre adressée simplement à *M. Lancelin à Saint-Marin* mît huit jours pleins pour parvenir à son destinataire. Il habite la dernière maison du village, à main gauche après la forge ; elle avait été ouverte et lue dans toutes les autres avant de venir jusqu'à lui.

Vous comprenez maintenant pourquoi le désir d'ajouter à Lancelin le mot sonore de *propriétaire* chatouillait si furieusement en mon intérieur propre le petit bourgeon sensible dont nous parlions tout à l'heure... Lancelin, propriétaire !... Ça flatte l'œil, cette petite phrase-là ; ça sonne bien à l'oreille, ça pose un homme, ça lui gonfle le moral,

Digitized by Google

et le journal qui porte cette adresse sur sa bande lui paraît trois fois plus intéressant. La colleuse pour sûr se dit : Il doit être très bien ce monsieur-là... Eh ! Eh ! Eh !... Lancelin, propriétaire !

J'en viens à mon second motif. L'humanité — cela crèverait les yeux d'un aveugle — va de travers. L'hydre socialiste lève la tête d'une façon inquiétante même pour l'honnête boutiquier qui, par quarante ans de labeur acharné, s'est acquis une rente de trois mille francs à la sueur de son front dans les bonnets de coton.... Pour le combattre avec fruit, ce monstre dévorateur, il faut que le capitaliste, renonçant à ses anciens errements, descende de son piédestal doré pour se mêler au peuple. Il faut qu'il paie de sa personne, qu'il s'intéresse directement à lui, qu'il prenne part à ses joies et compâtisse à ses souffrances. Or moi Lancelin, Hercule-Isidore, j'ai rêvé.... oui, j'ai rêvé... la régénération de la société par le locataire...

Ne riez pas, messieurs, suivez plutôt mon raisonnement. Le locataire est l'ennemi né du propriétaire ; pourquoi ? Je vous le demande. Pourquoi ? Parce que celui-ci, prenant les choses du haut de ses cinq étages, trop grand seigneur pour entrer en relations personnelles avec celui-là, remet à un homme d'affaires le soin de gérer son bien, de louer ses logements, d'en percevoir le prix deux fois par an, et n'y pense plus. Aussi qu'ar-

Digitized by Google

rive-t-il? L'homme d'affaires, qui n'a qu'un souci, celui de faire rendre de gros intérêts au capital confié à sa gestion, n'accorde aucune réparation, refuse toute amélioration de l'immeuble, puis, si le locataire ne s'acquitte pas le jour même du terme, le met poliment à la porte.... D'où rumeurs, malédictions, menaces à l'infâme capital, bombes, picrate, mêches allumées... d'où, en un mot, le péril social. Vous voyez ça, messieurs; inutile d'insister.

Et comprenez-vous maintenant mon rêve? Traiter soi-même avec le locataire, lui accorder de justes réparations, patienter au terme, être son ami, son conseiller, son bienfaiteur, l'apprivoiser pour tout dire, ne serait-ce pas tuer d'un seul coup dans leur germe tous les ferments d'aigreur, d'envie, de révolte sociale, que nous sentons petit à petit désagréger le sol sur lequel nous marchons?

Voilà ce que je rêvais, sans espérer pouvoir jamais mettre mes théories en pratique, lorsqu'un vieil oncle à moi mourut comblé d'années, me laissant en souvenir une maison sise à Saint-Marin. Ah! le brave homme! Le digne homme! Mes vœux les plus ardents étaient comblés; je mis à mon chapeau un crêpe, sur ma porte un écriteau portant en lettre majuscules: LANCELIN, PROPRIÉTAIRE, et pris le train pour aller reconnaître mon immeuble.

Drôle d'immeuble, en vérité: six logements en

Digitized by Google

trois étages, avec, de bise et de vent, deux tourelles pour les escaliers; au midi un jardin; au nord une cour ouverte sur la rue. Pas plus que Rome n'a été bâtie d'un jour, cet édifice ne fut couvert le jour où l'on posa la première pierre des fondations. Dans les tout vieux temps, m'ont dit les anciens du village, il ne comprenait que deux logements, auxquels vinrent, dans la suite et successivement, s'en ajouter quatre autres. Aussi que de coins et de recoins! Que de niveaux différents, de montées et de descentes, d'escaliers dans tous les sens, de cabinets borgnes, de chambres emboîtées les unes dans les autres! La première fois que j'y mis le pied, je crus ne jamais retrouver la sortie, et les locataires, à qui je dus humblement demander mon chemin, riaient, les brigands, mais riaient.

Mon respectable oncle, si tendre à son neveu, était — la vérité m'oblige à l'avouer — un capitaliste encroûté, grand ami du repos, insouciant des théories nouvelles sur le droit au travail et les revendications sociales; aussi, lors de sa mort, n'avait-il depuis plus de trente ans jamais visité son immeuble, que gérait un garde-notes de l'endroit. Des générations de locataires, dont il ignorait même le nom, s'y étaient succédé sans que jamais on y eût fait d'autres réparations que celles ordonnées par la police des incendies.

Digitized by Google

— Hercule-Isidore, me dis-je à moi-même, la tâche est belle; c'est le moment de te montrer; sus aux abus du capital! Et, d'ailleurs, j'en suis de ce peuple méconnu; ces travailleurs obscurs sont mes frères... Quarante ans de bonnets de coton...

Je vais donc trouver mon garde-notes; je me légitime; il me rend ses comptes, me donne la liste de mes locataires, les baux en cours; je lui règle ses honoraires, salue avec une dignité froide et sors. L'air de ce bureau sentait les sueurs du peuple et le cuir des sièges à vis.

« Mlle Barbizon, » porte en première ligne la liste de ces braves gens dont je vais changer l'existence en régénérant la société.

— ... Toc, toc.

— Entrez! crie une voix sèche.

Une vieille dame très raide, très pointue, immobile dans un fauteuil près de la fenêtre, me regarde du haut de son long col maigre.

— C'est bien à Mademoiselle Barbizon que j'ai l'honneur de parler?

— A elle-même; que voulez-vous?

— Je suis le nouveau propriétaire.

— Ah!... C'est pour augmenter le loyer, alors?

— Au contraire, mademoiselle.... Je veux dire.... Non, ce n'est pas pour cela.... Je voulais simplement avoir le plaisir de faire votre connaissance.

— C'est en effet le devoir du propriétaire. Il est

Digitized by Google

heureux que vous l'ayez compris. Nous n'avons jamais vu votre oncle.

Elle s'est levée sans m'inviter à m'asseoir et me regarde en face, attendant la suite. Vrai, je ne sais trop que dire ; je suis un homme débonnaire et cette vieille fille m'intimide.

— Vous êtes depuis longtemps dans la maison, mademoiselle ?

— Depuis vingt ans.... Sans la moindre réparation, veuillez le noter.

— Vous en désirez ?

— Certainement : des doubles fenêtres d'abord — on sent la bise ici — puis un carreau neuf à la cuisine — j'ai risqué hier de m'y faire une entorse — puis un nouveau papier dans cette chambre — voyez cette tache, suite de gouttière trop tard réparée — puis....

— Bien, bien ; j'en prends note.

— C'est ce que disait chaque semestre M. Mauvert, le gérant de votre oncle.

Sans prendre garde à l'insinuation, je tire mon calepin et mon crayon.

— Et vos voisins ? Vous vivez en bonne harmonie avec eux ?

— Est-ce que je connais ces gens-là ! J'ai fait en Silésie l'éducation de la comtesse de Zastrowitz, née baronne de Schreckenstein, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle. Je gérerai moi-

Digitized by Google

même l'immeuble et j'espère que nous aurons des relations agréables. Vous pouvez compter sur ma bienveillance de propriétaire.

« Les grands airs du Mecklembourg, » comme dit Bachelin dans *Jean-Louis*, pensai-je en frappant à la porte du logement voisin. Pauvre femme! les participes l'ont aigrie, mais quand elle connaîtra le cœur d'Hercule-Isidore Lancelin...

Le logement voisin est occupé par un menuisier qui a son atelier en-dessous, au rez-de-chaussée, avec le jardin. Braves gens, très propres, grands travailleurs... trop travailleurs. Le fourneau de l'atelier sur lequel se chauffe la colle allonge hors de la façade, à quatre mètres du sol, son noir tuyau de tôle, et la fumée, quand les soirs d'été souffle le joran, se rabat sur la maison, entre par toutes les fenêtres. Ce n'est qu'un cri à tous les étages : ou prolonger le malencontreux tuyau à la hauteur du toit, ou donner congé au menuisier. M. Mauvert n'a jamais voulu le croire ; il est myope et prise du macouba très fort qui lui affaiblit l'odorat ; mais puisque M. Lancelin veut bien faire ses affaires lui-même, il ne sera pas long à constater un état de choses vraiment intolérable.

La femme du menuisier surtout me plaît. Elle paraît intelligente et d'humeur moins revêche que l'institutrice de la comtesse de Zastrowitz, née

Digitized by Google

baronne de Schreckenstein. Je lui demande quelques indications sur les autres locataires : un jeune couple de vignerons, un ménage d'horlogers et deux veuves plus ou moins chargées d'enfants, tous, par bonheur, ajoute Mme Rabot, se servant de l'autre escalier, celui du côté de bise.

— Pourquoi, par bonheur ?

— Voilà... mauvaises langues, femmes toujours en querelles, enfants grossiers, polissons.... Que je n'aie rien dit, au moins ! monsieur verra bien.

Mme Rabot ne demande pas de réparations ; son mari fait lui-même, à temps perdu, celles qui rentrent dans son métier. Elle vient de mettre dans ses deux chambres des papiers neufs qu'elle a payés de sa poche. Seulement le canal des eaux d'éviers est à refaire entièrement. Il descend le long du mur extérieur de l'atelier pour ensuite traverser le jardin et s'embrancher sur l'égoût du village ; mais, d'un calibre trop petit, il s'obstrue à chaque instant et regorge d'en haut tout le long de la muraille. Cela sent mauvais et attire les mouches. M. Mauvert n'a jamais voulu s'en occuper, parce que, disait-il, ce sont les brosses et les linges qu'on y laisse tomber qui l'obstruent. Cela regarde les locataires ; à eux de s'entendre pour le faire nettoyer. Il était suffisant il y a trente ans ; il doit l'être encore aujourd'hui.

Je promets d'aviser, estimant devoir, en bonne

Digitized by Google

justice, quelque chose à ces braves gens pour leurs papiers neufs et pour l'intérêt qu'ils témoignent à ma propriété. C'est d'ailleurs une question de santé publique, et la régénération de la société ne peut réussir que sur la base d'une hygiène bien entendue : *Mens sana in corpore sano.*

Les vignerons sont à la vigne, pour l'effeuillage ; je reviendrai les voir au premier beau dimanche. Porte close également chez l'une des veuves, qui travaille à la fabrique de chapeaux. Des enfants morveux et mal peignés — les siens — encombrent les escaliers, se querellent dans la cour, tourmentent un petit chat maigre.

— Bande de vauriens, me dit l'autre veuve ; toujours à crier et à commettre des polissonneries sans nombre. L'aîné — un mauvais diable qui finirait au gibet si la peine de mort existait dans le canton — bat tellement les miens que j'ai dû porter plainte en justice. Pour se venger il m'a, le mois passé, cassé trois vitres, le gueux, pour lesquelles le juge de paix n'a pas voulu le condamner, faute de preuves, a-t-il dit.... Comme si je n'avais pas trouvé les pierres sur mon lit, au fond de la chambre.... Que voulez-vous ! La justice n'est pas pour les pauvres gens. M. Mauvert n'a jamais voulu les faire remettre, prétendant que ces réparations sont à la charge du locataire, locatresses, locatrisses... que sais-je moi, je n'ai pas étudié...

Digitized by Google

En attendant j'y ai collé des morceaux de papier.

— Bien, bien; j'arrangerai cela : à condition qu'on ne se querelle plus; je veux la paix.

— Ce sera facile si la Fanton veut être raisonnable; mais avec une langue comme la sienne.... Toujours en commérages et à exciter ses enfants contre les miens.... Son mari est mort à la peine... En a-t-il vu, le pauvre homme! Plus sec qu'un hareng, et sans oser *repiper*.

Abrégeons. Je sortis de mon immeuble enchanté de tout le bien que j'aurais le bonheur d'y faire : bien matériel, bien moral; maison chaude, propre, d'aspect riant; cœurs réjouis, bienveillance réciproque.... Vous connaissez ma théorie....

Et sans plus tarder je mets la main à la pâte, à la bourse veux-je dire. J'ordonnai, sans compter, toutes les réparations demandées, fis en outre badigeonner à neuf les façades, repeindre les volets en vert — un beau vert de printemps — et attendis l'effet.

Il ne tarda pas à se produire.

Trois mois après ma première visite était le prochain terme, de sorte que le lendemain je me présente, le sourire aux lèvres, chez mes locataires, jouissant par avance du changement qui, je n'en doute pas, s'est opéré dans leur intérieur.

— Ah! monsieur vient lui-même, dit Mlle Barbizon; je comprends, c'est plus économique...

Digitized by Google

Voici mon argent, monsieur; le compte y est : tout de bonnes pièces, au moins; vérifiez, si vous voulez.

— Vous êtes satisfaite de vos doubles fenêtres, mademoiselle ?

— Voilà.... Les fenêtres en elles-mêmes, je ne dis pas, quoique la couleur brune en soit vulgaire, mais c'est un bruit dans la maison! Ils en sont tous jaloux.... Cela m'est souverainement inférieur, du reste; des gens comme ça! « Rester haut » est la devise des Schreckenstein, je l'ai faite mienne.

— Portez-vous bien, mademoiselle.

— Et ma quittance?

— Ah ! c'est vrai; pardon, j'oubliais. Du reste soyez sans crainte, vous n'auriez pas payé deux fois.

— Rien ne le prouve. On ne sait ni qui vit ni qui meurt, monsieur.

— Je vous salue bien.

— Adieu, monsieur.

Chez les Rabot aussi l'argent est préparé; tandis que je le reconnais, le mari tousse plusieurs fois pour s'éclaircir la voix :

— Je regrette d'avoir une plainte à faire à monsieur.

— Dites.

— Par rapport aux chats de l'horloger, qui pas-

Digitized by Google

sent leur temps à tout dévaliser dans le jardin. Ils se roulent sur les jeunes laitues, font des sottises partout. Cela devient intolérable.

— L'en avez-vous prévenu avec douceur ?

— Il m'a ri au nez: « Croyez-vous donc, a-t-il eu le front de me répondre, que votre colle sente les roses, et ne supportons-nous pas toute l'année vos gémissements de rabot!... Plaisanter sur mon nom, monsieur, n'est-ce pas honteux? Ces horlogers, quelle race! Des buveurs d'absinthe qui ne croient à rien.... Je les y tremperai, dans ma colle, tes chats du diable.

— C'est bon, c'est bon, pas de tapage; il faut se supporter les uns les autres.

Je vais chez l'horloger, que ma vue paraît ennuyer fort.

— Monsieur voudra bien excuser : le terme n'est pas préparé, l'ouvrage va si mal! Ce n'est au moins pas mauvaise volonté, comme les autres, qui trouvent que monsieur peut bien attendre un peu puisqu'il est assez riche pour payer des doubles fenêtres à la Barbizon, une pie-grièche qui ne dit pas seulement bonjour au monde.

— Les Rabot se plaignent de vos chats.

— Ah! je pensais bien! Ça ne pouvait manquer. Mais c'est avoir un fier toupet, eux qui nous empestent toute l'année avec les odeurs de leur fourneau d'atelier dans lequel ils brûlent on ne

Digitized by Google

sait quelles saletés.... Si pourtant monsieur voulait faire allonger cette maudite cheminée.

— C'est entendu, mais le fumiste m'a manqué de parole.

— Fumiste... hi! hi! hi!... Fumisterie... hi! hi! hi!

— Tâchez de garder vos chats.

— Je leur couperai les oreilles. On dit qu'alors ils ne mettent plus les pattes dehors.

Les corbeaux, c'est connu, sentent la poudre. Le propriétaire serait-il au locataire ce que la poudre est au corbeaux ? Chez mes trois autres ménages, visages de bois. Je me borne donc à glisser sous chaque porte un billet au crayon les invitant à venir, à leur convenance, s'acquitter chez moi en ville.

« Leur convenance » était aimable, on en conviendra, aussi me prirent-ils au mot ; personne ne vint, et je dus emprunter à un ami pour payer comptant, comme convenu, les réparations déjà exécutées.

Si personne ne vint, j'eus néanmoins des nouvelles de ma propriété, une citation — par ministère d'huissier — parlant à ma personne — à comparaître devant le juge de paix de Saint-Marin aux fins d'être entendu comme témoin dans l'affaire Gentil contre Fanton.

— Il y a erreur, dis-je à l'huissier ; je ne connais nullement ces personnes-là.

Digitized by Google

— Je l'ignore, monsieur, me bornant à exécuter les ordres. Le mandat est pourtant positif: M. Lancelin, propriétaire.

Ce mot soudain fit luire la lumière dans mon esprit.... Mes veuves, évidemment. Que diantre peuvent-elles me vouloir ? Nous verrons ça.

Je ne vis que trop. Deux louves enragées se disant en pleine figure et en pleine audience des noms à faire rougir une compagnie de grenadiers de la vieille garde, et par-dessus le marché chacune accusant l'autre d'avoir traité mon immeuble de vilaine baraque, de mauvaise boîte, que sais-je encore!.. j'avais tant de sonnettes dans les oreilles que je n'entendais plus rien. Tout cela pour me faire déposer sur le prix des deux logements, qui avait été, paraît-il, le point de départ de la dispute entre les deux mégères.

Le juge est un malin. Sans rire il dicta à son greffier le jugement suivant:

... Le juge, ouï les plaignantes en leurs conclusions, considérant que chacune d'elles a traité publiquement l'autre de voleuse, menteuse et mauvaise femme, attendu qu'ainsi chaque partie s'est fait justice à elle-même en disant la vérité à l'autre, le juge, rendant à chacun l'honneur qui lui revient, renvoie les parties de la plainte et les condamne aux dépens.

— Il m'a rendu l'honneur! merci, M. le juge, s'écrie la Gentil.

Digitized by Google

— J'ai dit la vérité! vive la justice! exclame la Fanton.

L'auditoire, composé essentiellement de tous mes autres locataires, éclate de rire, et je me sauve, oubliant de toucher les soixante et quinze centimes d'indemnité que la loi accorde aux témoins.

Je rentrai en ville en faisant un grand détour pour ne pas passer devant mon immeuble. Oh! Oh! Mesdames, vieille baraque, mauvaise boîte.... Je vous en baillerai. Je veux des locataires polis, de mœurs aimables, propres dans leurs meubles et dans leurs propos, propres en un mot à mes plans humanitaires. Allez chercher ailleurs!... Et séance tenante j'écrivis aux deux veuves pour leur dénoncer le bail.

Le lendemain, comme je suais sang et eau à rédiger un article pour annoncer mes logements dans la *Feuille d'Avis* — rien n'est plus difficile à écrire qu'une annonce de Feuille d'Avis — arrivent mes deux veuves tout adoucies, pleurardes, parlant en trémolo, les deux à la fois. Elles ont fait la paix et me conjurent de leur pardonner. Ce sont les autres locataires qui les ont excitées l'une contre l'autre, la femme du vigneron en particulier, la pire langue de Saint-Marin, jalouse d'elles parce qu'elle n'a point encore d'enfants après cinq ans de mariage. D'ailleurs l'escalier est

Digitized by Google

mauvais, tout usé. Un jour une des petites Gentil a glissé avec un seau d'eau dont le contenu est entré, par-dessous la porte, dans la cuisine de la vigneronne, qui l'a pris de travers ; comme si on se jetait en bas les escaliers pour son plaisir ! Si monsieur voulait bien les remettre à neuf, de pareils faits ne se renouvelleraient pas ; les vieux escaliers, du reste, sont plus difficiles à tenir propres, et chacun accuse l'autre de les salir exprès.

— C'est très bien, répondis-je, quand enfin je pus placer un mot, mais vous n'avez pas encore payé vos termes.

— Nous les paierons dans la quinzaine, sans faute ; les temps sont si durs ! Mais monsieur ne doit pas être inquiet, et tout le monde, d'ailleurs, sait qu'il peut attendre. Puis ce n'est pas facile de venir payer en ville : une demi-journée de perdue.... C'était plus commode avec M. Mauvert.

Le ton larmoyant des deux veuves m'attendrit ; je leur fais grâce. Elles partent en me comblant de bénédictions. Je rallume ma pipe éteinte ; exquise, une bouffée de Portorico sur une bonne action.... Le cœur et l'odorat également satisfaits.

La satisfaction s'en alla en fumée.... Deux jours après, voici mon horloger qui vient au nom des trois autres locataires, comme au sien propre,

Digitized by Google

protester contre toute prolongation de bail à la Gentil et à la Fanton. Leur dispute a fait scandale à Saint-Marin; on n'ose plus dire qu'on habite la maison. Mlle Barbizon elle-même, une dame très comme il faut, qui ne se mêle jamais des affaires des autres, trouve la situation intolérable.... Si les veuves restent, tous les autres s'en iront; c'est à prendre ou à laisser....

Malheur aux minorités! Je ne puis pourtant pas laisser décrier mon immeuble; ce serait anéantir dès le début le succès de mes plans humanitaires. J'écris donc aux deux veuves qu'à mon grand regret je dois maintenir la résiliation de leurs baux, mais que — eu égard à leur position — je leur fais remise entière du terme arriéré. Enfin, la vétusté de mon escalier étant une occasion de chute, je le changerai entièrement, pour gain de paix.

Les veuves, contre toute attente, ne réagirent pas, et cette résignation muette entra comme une écharde dans mon cœur d'homme sensible aux maux des locataires. Onze enfants entre les deux, et sur la rue dans six mois!... Vrai, elles m'eussent écrit des impertinences que j'aurais été plus à mon aise.

Hélas! les impertinences — je ne l'appris que plus tard — ne firent pas défaut. Les deux mégères, retrouvant soudain leur vocabulaire de

Digitized by Google

Vert-Vert chez les visitandines, remplirent le village des moisissures de mes lambris et de la dureté de mes procédés. Mauvert était un ange du bon Dieu à côté de Lancelin et ne faisait, au surplus, que son devoir. Un régisseur peut être raide — il est payé pour ça — mais un propriétaire qui vient lui-même réclamer son argent le lendemain du terme et met à la porte, parce qu'elles ne peuvent le satisfaire immédiatement, deux veuves chargées de famille, cela crie vengeance au ciel et aux hommes....

Conclusions: Hercule-Isidore Lancelin, homme doux, citoyen bienveillant, patriote paisible, traîné dans la boue, mis plus bas que terre et... personne pour louer mes logements. Qui voudrait habiter une maison pourrie, malsaine, hantée par un propriétaire inique dont la partialité et les intempestives apparitions sèment la guerre parmi des gens qui, avant lui, vivaient dans une fraternelle concorde?

Erreur ne fait pas compte, me dis-je; je m'y suis mal pris, mais on a la foi ou on ne l'a pas, et je l'ai, moi. Mon collègue Hercule, l'ancien, n'a pas accompli ses grands travaux en un seul jour. Non moins persévérant que lui, puisque ma première méthode n'a pas réussi, j'en essayerai une seconde que je vois d'ici, luisante et infaillible comme le

Digitized by Google

crâne chauve de mon ami l'ex-premier secrétaire de la chancellerie d'Etat.

La fraternité ne doit pas être un vain mot, et j'ai manqué de fraternité. Jusqu'au triomphe définitif du nouvel ordre social que me devra l'humanité, le propriétaire — pour ces pauvres esprits routiniers que n'a pas encore éclairés le nouveau cours — reste malgré tout l'ennemi ; d'où : méfiances, jalousies, levains d'aigreur, ferments de disputes.

Je vais donc charger un de mes locataires de me remplacer auprès des autres. L'égalité est un besoin inné au cœur de l'homme, comme la soif au gosier, la faim à l'estomac. Ce fondé de pouvoirs, *primus inter pares* — j'ai fait mon latin — sachant mieux que moi se mettre au niveau de ses colocataires, comprendre leurs aspirations, tenir compte de leurs besoins individuels ou collectifs, versera sur ces rouages grinçants l'huile de la concorde, le baume de la tolérance réciproque. Il percevra les termes, soignera les réparations courantes, me proposera les améliorations désirables. Alors tous, sans gène à l'endroit d'un égal, promus, en dignité, heureux de ma confiance, reconnaîtront bientôt la sagesse de mes vues et la pureté de mes intentions.

L'horloger me semble être l'homme de la situation ; il écrit bien et s'exprime avec élégance.

Digitized by Google

Quand on pivote des engrenages, on doit pouvoir faire marcher sans grincements les rouages ci-dessus mentionnés. Je vais le trouver, lui explique la situation, mes vues et mes espérances.

— Parfait, monsieur Lancelin, répond-il visiblement flatté, je suis à vous ; cela marchera tout seul. Ah ! si tous les propriétaires vous ressemblaient, il n'y aurait plus de mécontents. Et quant à l'entretien de la maison, monsieur peut dormir sur ses deux oreilles, j'y aurai bon œil. Dois-je prévenir les autres locataires ?

— Je le ferai moi-même ; ce sera beaucoup plus correct.

— Comme monsieur voudra ; je lui suis tout dévoué.

Je remets à Letourneur, ainsi se nomme le brave horloger, un carnet contenant le prix des loyers, avec la date des échéances, et m'en retourne enchanté de ma petite combinaison. Un instant j'avais eu l'idée d'aller en personne l'annoncer aux locataires, mais j'y renonçai vite. J'aurais pu paraître leur faire une grâce pour forcer moi-même l'expression de leur reconnaissance. On ne doit humilier personne ; que la main gauche ne sache pas ce que fait la main droite.... Je leur écrivis en leur marquant en post-scriptum que je n'attendais aucune réponse.

Digitized by Google

Naïveté sublime! Par retour du courrier m'arrive le poulet suivant :

« Monsieur,

» Je ne puis laisser passer sans réponse votre communication de hier. Les Letourneur m'étant socialement, et de toutes façons, très inférieurs, jamais je ne leur reconnaîtrai aucun droit de préséance sur moi. C'est vous dire que je ne m'adresserai à eux en aucune circonstance, et quant aux termes je vous les enverrai par mandats, port à votre charge.

» Votre locataire,

» OLYMPE BARBIZON. »

Au fond je m'y attendais bien un peu, mais une hirondelle — et quelle hirondelle! — ne fait pas le printemps.... Elevez des comtesses, il vous en reste toujours quelque chose. Les autres comprendront mieux.

Deux mois se passent, en effet, pendant lesquels je n'entends plus parler de mon immeuble, et d'aise je me frotte les mains.

Je ne me les frottai pas longtemps. Voici venir mesdames Rabot et Feuillu — la vigneronne — en députation solennelle pour, au nom de tous. protester contre les agissements des Letourneur, Lui seul, il est vrai, serait encore supportable,

Digitized by Google

mais la femme est tout à fait, et de plus en plus, impossible. Depuis que son mari a les pleins pouvoirs du propriétaire, madame se donne des airs, se mêle de faire des observations à chacun, gourmande les enfants tout en tolérant des siens toutes les polissonneries que leur suggère le malin esprit. Eux-mêmes — les pires vauriens de Saint-Marin — le prennent de haut, tranchent du grand seigneur, et l'aîné, hier encore, a donné un grand soufflet au petit Rabot, qui lui soutenait qu'un horloger n'est pas plus qu'un menuisier.... Monsieur, qui a eu bien tort de remettre ses affaires à Letourneur, est humblement engagé à les lui reprendre; on ne peut accepter une semblable tutelle de gens qui ne valent pas mieux que vous et qui, au surplus, ne mettent jamais les pieds à l'église....

. . . . . .

Qu'il me soit permis d'abréger; ces souvenirs m'attristent. Au bout d'un an, j'avais mécontenté tout le monde, déchaîné la guerre — la guerre de Trente ans continuant après le traité de Westphalie. — Je m'étais donné l'air d'un imbécile; j'avais accumulé sur ma tête chauve les malédictions de la veuve et de l'orphelin; j'avais dépensé en réparations plus que mon immeuble ne rapporte....

Je retournai trouver M. Mauvert, le priant humblement de reprendre la gérance de ma propriété.

Digitized by Google

Il m'accueillit sans rire, ce dont je lui sus un gré infini, et je sortis de Saint-Marin en secouant contre la borne frontière de la commune la poussière de mes souliers. Je dors maintenant sans rêver de la Gentil ni de la Fanton; je fume ma pipe en repos. La question sociale se résoudra sans moi, et sur ma porte on lit, en très petites lettres : LANCELIN, — tout court.

Dr CHATELAIN.

Digitized by Google

Invocation.

Une intense rumeur s'élève de la foule,
Un lointain roulement, le grondement de houle
Que l'on entend quand on s'approche de la mer.
Cet immense murmure, encore faible hier,
S'exhale maintenant de tous les points du monde.
Les bruits sont étouffés par cette voix profonde
Qui va de sa clameur trouer le firmament,
Et qui répand l'angoisse et l'épouvantement.
Plus d'un regard s'effare et plus d'un cœur se serre,
Car c'est l'irrésistible océan de misère
Dont le flot, par un vent de colère emporté,
Bat les rivages sourds de notre humanité.
Ce flot s'enfle, grandit, ses efforts sacrilèges
Vont atteindre bientôt les tours des privilèges,
Et saisi de terreur, on entend par endroits
Vaciller sous l'effort le vieux granit des lois !
Ce qu'une caste a pris, une autre le désire ;
On s'arme, on guette ; alors, lentement se déchire
Le pacte fraternel que Jésus a dicté.
Sur le jour tombe en sable épais l'obscurité ;

Digitized by Google

L'espace est ébranlé par l'orage de haine
Qui souffle éperdument, jailli de l'âme humaine,
Dans un fracas d'appels, de heurts sanglants, de cris,
Et le dégoût de vivre entre dans les esprits.

* * *

O Jésus oublié ! l'entends-tu, ce tumulte ?
Entends-tu la tristesse arriver d'un pas lourd ?
Perçois-tu ce mortel mépris, cette âpre insulte
Qui monte à ta parole, à ton rêve, à ton culte,
Pour salir ou raser le monument d'amour ?

Maître ! si tu l'entends, descends du lieu prospère
Où le croyant t'a fait juge et roi pour jamais ;
Quitte un instant ta place à la droite du Père,
Et comme un médecin qu'on prie et qu'on espère,
Viens, ton doigt sur nos fronts, nous redonner la paix !

Mais si tu ne peux pas venir à nous, ô Maître,
Si la Loi te défend de déserter les cieux,
Choisis d'en haut parmi la multitude, un être,
Un homme comme nous, le plus humble peut-être,
Un juste à qui le mal n'a pas bouché les yeux.

Et comme tu le fis jadis pour tes apôtres,
Allume dans ce corps d'un jour la vérité !
Fais-lui don de ce mot plus beau que tous les nôtres :
« Aimez-vous, aimez-vous, frères, les uns les autres, »
Et remets-lui ta force avec ta majesté !

Digitized by Google

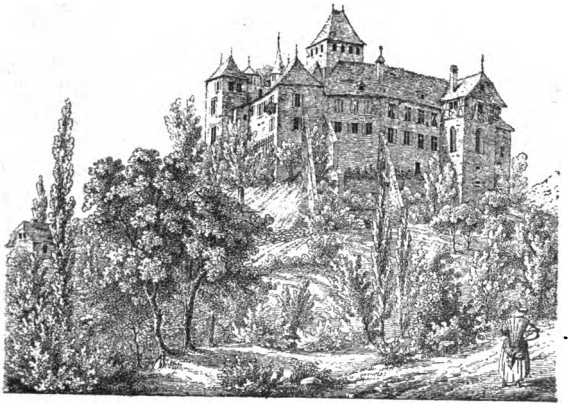
Alors il sèmera ce mot comme une graine,
Que tu protègeras dans toutes les saisons,
Dont tu feras gonfler le germe à ton haleine
Et que tu fixeras, plante féconde et saine,
Comme un sarment de vigne aux flancs de nos maisons !

Et cet élu fervent, par ton ordre, à ton signe,
Dans le calice d'or par toi-même apporté,
Nous fera boire à tous le vin de cette vigne,
Et chacun, le plus grand comme le plus indigne,
Ira sur les chemins ivre de charité !

La tâche du petit deviendra moins amère,
Le fort sera moins lâche et lui tendra la main,
Et le riche épandra sa richesse éphémère....
O Christ ! exauce-nous, bénis cette chimère,
Pour les rêveurs sans joie et les enfants sans pain !

CHARLES BONIFAS.

Digitized by Google



Château de Blonay.

Pourquoi je ne suis pas chasseur.

Mon ami Adolphe Chenevière, qui est un grand chasseur, et tient un si joli carnet de chasse, revenait de la Gruyère, où il avait tué des « coqs » en abondance. Très excité par les souvenirs tout frais qu'il évoquait, il me racontait les péripéties et les émotions de ses journées, encore vibrant de plaisir. Je l'écoutais assez froidement. Entraîné par son ardeur, peut-être aussi un peu gêné par la mine de rabat-joie que je faisais, il s'écria :

Digitized by Google

— Il faudra que nous allions chasser ensemble, un de ces jours !

Je secouai la tête :

— C'est que je ne chasse pas, lui dis-je.

Il s'étonna :

— Comment ! vous ne chassez pas ?... D'abord, tout le monde chasse.... Et puis, vous avez raconté une fois une certaine chasse au chamois...

— ...Fantaisie d'écrivain !... Vous savez mieux que personne que, la plume à la main, on fait un tas de choses....

Il m'interrompit.

— Eh bien, je ferai votre éducation de chasseur... Vous verrez, vous verrez ce que c'est !... Car vous ne soupçonnez pas les plaisirs qu'on a : plaisirs de nature, de sport, d'adresse, de victoire....

Je le remerciai, sans me laisser convaincre.

— Vous ne voulez donc pas devenir chasseur, décidément ? reprit-il.

— Non, décidément.

— Pourquoi ?

— Vous voulez le savoir ?

— Sans doute !

— A cause d'un souvenir d'enfant, qui vous paraîtra bien puéril, si je vous le raconte.

— Racontez-le !...

Je lui fis le petit récit qu'on va lire.

Digitized by Google

* * *

... Tout cela, il faut le dire d'abord, s'estompe dans des brumes très lointaines ; car enfin, que reste-t-il, dans l'homme, de l'enfant ? Est-ce que la vie ne nous transforme pas entièrement, d'année en année, en sorte qu'à la fin de nos jours nous avons été plusieurs êtres, issus l'un de l'autre, c'est vrai, mais ayant eu chacun son âme indépendante ? Je me pose souvent cette question, quand je me rappelle les choses anciennes sans en retrouver le frémissement. Pourtant, cette futile historiette m'a laissé une impression si vive, que je dois bien avoir conservé quelques traits du gamin que j'étais, le jour où j'en fus le triste héros.

C'était un jour d'examen. Je pouvais avoir douze ans. Je venais de répondre brillamment pour l'histoire, et j'étais content, bien qu'inquiet en songeant à l'arithmétique, qui allait suivre à deux heures de distance, où j'étais sûr de briller beaucoup moins. Il faisait un temps magnifique, en sorte que la petite cour du collège, avec ses hauts murs lézardés qui fermaient la vue, me semblait insuffisante à loger tout le beau soleil du printemps. Mes camarades, à mesure qu'ils avaient répondu, venaient y jouer aux billes, aux toupies ou à saute-mouton.

Digitized by Google

J'aimais ces jeux-là, surtout les billes, où j'étais d'une maladresse insigne; mais le temps était trop beau! Je résolus donc d'employer mes deux heures de liberté à une promenade solitaire, dans la campagne; et je me mis en chemin.

La Dôle, encore blanche de neige, se détachait, comme un dôme d'argent, de la ligne sombre du Jura. Sous les haies qui bourgeonnaient, fleurissaient des primevères et les premières violettes. Je humais avec délices l'air parfumé, dont les souffles me caressaient les cheveux. Je sifflais, je courais, je m'arrêtais pour cueillir des fleurs, en pensant à mon examen, très fier d'avoir bien répondu, me sentant un homme. Et voici que tout à coup, le long d'un vieux mur, j'aperçus un petit lézard gris — une *gremillette*, comme nous disions, — qui faisait, lui aussi, sa promenade matinale. Il se réjouissait, comme moi, de la tiédeur du soleil; il était content; ses petits yeux m'aperçurent, mais, confiant comme le sont volontiers les gens heureux, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il eût rien à redouter de moi. Dans le fait, je me mis à siffler, et il m'écouta, comme si j'eusse été un rossignol, ravi, avec de gentils mouvements de sa tête attentive et de sa queue toujours mobile.

Or, je tenais à la main une gaule que je venais de cueillir dans une haie; j'étais exubérant; l'or-

Digitized by Google

gueil d'avoir bien répondu m'inspirait l'envie de commettre quelque acte fort, d'affirmer n'importe comment ma supériorité d'homme. Traîtreusement, je m'approchai de la *gremillette*, qui ne bougea pas. Je ne me dis point qu'elle se confiait en moi, que mon sifflet l'avait séduite, qu'elle ne m'avait jamais fait de mal et ne m'en ferait jamais, qu'elle était heureuse de vivre, en ce beau jour où le soleil lui réchauffait le cœur. Et je la frappai de ma gaule.

Elle fut coupée en deux, la *gremillette*; je vis ses deux tronçons séparés s'agiter désespérément, comme en de vains efforts pour s'enfuir.

Je ne fus pas fier de mon coup, je vous assure !

Puis, il me vint à l'esprit que la bête souffrait, et que mon devoir de bourreau était au moins d'abréger son agonie, de l'achever. Je la frappai de nouveau avec ma gaule, je la hachai en petits morceaux qui remuaient toujours, jusqu'au moment où les derniers tressautements s'étant arrêtés, je me sentis un peu soulagé, — avec un gros remords, pourtant. Tout ce que j'aurais dû me dire avant ma mauvaise action, je me le dis après. Je ne sifflais plus, je ne sentais plus la bonne tiédeur du soleil, je ne respirais plus les chers parfums des sèves et des plantes, je ne m'enorgueillissais plus

Digitized by Google

de bien savoir l'histoire; et les tronçons de la *gremillette* me poursuivaient obstinément, comme s'ils se fussent encore agités devant moi.

Je jetai ma maudite gaule et repris, la tête basse, le chemin du collège.

Et je ratai mon examen d'arithmétique.

* * *

— Hé quoi! s'écria mon ami Chenevière, une aussi futile aventure a suffi pour vous décider à vous priver d'un grand plaisir, qui de plus est un excellent exercice! Vous l'avez pourtant oubliée, votre *gremillette*, j'espère?

— J'y pense encore quelquefois. Je ne vous dirai pas qu'elle pèse sur ma conscience comme un remords très lourd, non; cela serait exagéré. Mais c'était une brave petite bête; j'ai abusé de sa confiance et de ma force pour la détruire; aussitôt ma mauvaise action commise, j'en ai eu honte et douleur; et il m'en est resté l'horreur de la destruction. L'idée de supprimer une existence, quelque humble qu'elle soit, m'est tout à fait insupportable.

— Et vous n'avez jamais chassé de gibier plus sérieux que votre lézard!

— Une fois, il m'est arrivé d'accompagner, sans

Digitized by Google

armes, un ami. C'était en Alsace, dans la belle plaine fertile qui s'étend au pied des Vosges arrondies et bleues. Nous avons rencontré une compagnie de perdreaux, qui a disparu, et une caille. Mon ami a tiré sur la caille. Il l'a manquée. J'avais eu une grosse émotion : j'avoue que je fus déçu de sa maladresse. Et je me demandai pourquoi j'avais souhaité la perte de ce pauvre oiseau, quelle inconsciente solidarité d'intérêt m'avait fait prendre parti pour le chasseur contre le gibier. L'expérience, d'ailleurs, me suffit : je suis bien décidé à ne pas la renouveler.

Mon ami rêva un instant :

— Les hommes sont inconséquents, me dit-il, dans les petites choses comme dans les grandes : vous ne voulez pas tuer une caille, mais vous mangez de la viande pourtant ?

— Ce n'est pas ce que je fais de mieux, et j'espère bien avoir l'héroïsme, une fois ou l'autre, de devenir végétarien. Du reste, les bœufs, les veaux, les moutons sont des animaux si peu intéressants ! Ne dirait-on pas qu'ils n'ont d'autre raison d'exister que d'être mangés ? Tandis que les jolies bêtes des champs, des forêts, des montagnes, qui complètent si bien les paysages, qui sont heureuses, qui sont libres...

— Bah ! s'écria mon ami, si l'on pensait à ces choses, on ne vivrait pas !...

Digitized by Google

Et comme il arrive toujours après une discussion, chacun de nous se trouva au même point qu'avant: Chenevière ne renoncera pas à la chasse, — heureusement pour les lecteurs de son *Carnet* — et je ne deviendrai pas chasseur.

EDOUARD ROD.

Digitized by Google

Un coup de tête.

ENCORE qu'habitant sous le même toit, mangeant à la même table, vivant de la même vie, l'oncle et le neveu ne mettaient pas toutes leurs idées sous le même bonnet. Chacun avait sa tête et tenait l'autre pour un têtu.

— Ce n'est pas pour dire que Constant n'ait pas ses bons côtés, déclarait souvent l'oncle à sa femme; pour un fameux travailleur, c'en est un, et adroit comme un singe et qui voit courir le vent; mais, quelle tête! Vois-tu, Célestine, c'est

Digitized by Google

fini : quand une fois il a chaussé une idée, on le pilerait qu'il n'en voudrait pas démordre!

De son côté, le neveu confiait à la tante Célestine que c'était pourtant bien dommage qu'un brave homme comme l'oncle, qui avait le cœur sur la main et du sens à revendre, ne voulût pas entendre raison sur tel ou tel sujet, c'est-à-dire se ranger à l'opinion que le neveu tenait pour la seule raisonnable, attendu que c'était la sienne.

La bonne dame à qui la destinée avait dévolu ce rôle de confidente et de trait d'union, s'acquittait en conscience de sa tâche de conciliatrice, conjurant, apaisant les orages, calmant son mari, tançant doucement son neveu et finalement réussissant à ramener la paix au foyer, en faisant appel au cœur plus qu'à la raison des deux hommes qui la prenaient pour confidente.

Car c'était un homme déjà, que le neveu Constant, et, à proprement parler, moins neveu que fils de la maison, car Guillaume Vuille et sa femme Célestine n'en avaient jamais eu d'autre que cet orphelin, recueilli et élevé par eux dès son bas âge.

Les deux époux avaient concentré sur Constant toute leur affection, et celle-ci se manifestait à son égard suivant le tempérament du mari et de la femme : quelque peu tyrannique de la part de celui-là, tendre et judicieuse du côté de celle-ci.

Digitized by Google

Le jeune homme se sentait aimé et le rendait à ses parents d'adoption. Seulement Guillaume Vuille n'avait pas tort quand il le déclarait obstiné et inflexible dans ses opinions. Aussi dame Célestine, quoiqu'elle eût réussi depuis bien des années à accomplir sa tâche de pacificatrice, avait-elle constamment l'esprit en souci à l'endroit de son mari et de son neveu, redoutant qu'un abus d'autorité de l'un, un accès de révolte de l'autre ne vinssent irrémédiablement détruire la bonne harmonie qu'elle s'efforçait de maintenir entre eux.

Un modeste village jurassien était le théâtre de ce drame intime, dont les acteurs étaient de simples paysans. Cependant il convient de rendre à chacun ce qui lui est dû : Guillaume Vuille n'était pas le premier venu. D'abord il avait du bien au soleil : un gros domaine avec tourbière dans le fond de la vallée et forêt en pleine valeur sur l'un des versants; plus de l'argent placé, et sur de solides garanties, cela allait bien sans dire; seulement nul n'eût pu parler pertinemment de ce sujet que lui, ce que Guillaume Vuille, en homme avisé, se gardait bien de faire; et ses débiteurs, non moins avisés, imitaient sa discrétion avec un ensemble parfait.

Voilà pour la fortune, voici pour les honneurs : Guillaume Vuille était membre de la cour de justice et gouverneur de commune, et je vous prie

Digitized by Google

de croire qu'au temps jadis on ne revêtait de ces charges que ceux qui en étaient jugés dignes.

Justicier impartial et gouverneur de commune intègre, Guillaume Vuille l'était, à coup sûr, encore que ses dehors ne fussent guère imposants : un petit homme tout rond, sans cesse en mouvement, aux yeux vifs et perçants sous deux touffes de sourcils rudes et gris, le front haut, ridé et basané par en bas, poli et blanc comme de l'ivoire par en haut, là où s'éparpillaient quelques mèches rares et grises comme les sourcils ; le teint vermillonné, la bouche grande et les lèvres minces, le nez dominateur et le menton volontaire.

Quant à sa digne compagne, Mme Célestine, sa bonne âme se reflétait sur ses traits pleins et arrondis, et je vous assure que les boucles argentées, en forme de tire-bouchons encadrant ses joues couperosées, respiraient positivement la bienveillance. Il n'était pas jusqu'à son bonnet antique à ruche empesée, qui n'eût un air d'aimable débonnaireté.

Le neveu Constant n'était l'image ni de l'un ni de l'autre des deux époux, bien qu'il eût le bon cœur de la tante et l'esprit volontaire de l'oncle. C'était un beau grand gaillard de vingt ans, bien découplé, agile dans ses mouvements, prompt dans ses reparties, aussi alerte à expédier une besogne qu'à lâcher une drôlerie; faucheur infatigable,

Digitized by Google

sachant manier à l'occasion les outils du charron et du forgeron, pour remettre en état les outils aratoires et les chars de campagne détraqués.

Ce beau garçon, toujours jovial, à moins qu'il ne fût en conflit avec l'oncle, ce qui ne durait pas, grâce à la tante, était bien vu de tous au village, des vieux et des jeunes, des garçons et surtout des filles, car enfin Constant Tissot, vu ses « espérances, » était un parti doré.

Quand je dis « de tous, » c'est par manière de parler; toute règle ayant ses exceptions, il est bien certain qu'il y avait par-ci par-là quelques envieux qui jalousaient la bonne mine et surtout les avantages et les perspectives d'avenir de Constant Tissot, cet héritier tout indiqué du justicier Guillaume Vuille. Seulement ils se gardaient de laisser voir à Constant leurs pensées envieuses, le sachant peu endurant de nature et prompt à la riposte.

Chose étonnante, le dit héritier en espérance paraissait invulnérable aux œillades assassines que lui décochaient les jeunes filles à marier de son entourage. Egalement aimable avec toutes, dans les petites fêtes et les sauteries de village, il répondait gaiement, mais sans se compromettre, aux avances plus ou moins déguisées des plus entreprenantes, quitte à en faire des gorges chaudes au logis et à mimer leurs minauderies pour l'amuse-

Digitized by Google

ment de son oncle et de sa tante. L'oncle riait de bon cœur, mais la tante le reprenait doucement :

— Ecoute, Constant, se moquer est d'un méchant; celui qui fait des grimaces ne se défigure que le visage; mais en se moquant d'autrui, c'est le cœur qu'on se gâte.

Dans ces occasions-là, Guillaume Vuille prenait ordinairement la défense de Constant.

— Bah! faisait-il en haussant les épaules, les mijaurées n'ont qu'à le laisser tranquille; est-ce que des filles qui se respectent courent pareillement après les garçons ?

Aussi Constant fut-il bien étonné quand une belle fois ce fut l'oncle qui l'arrêta net dans une de ces malicieuses représentations.

C'était au lendemain de la foire; il y avait eu bal à l'hôtel-de-ville, assez tard dans la nuit. Constant racontait avec sa verve accoutumée, pendant le déjeuner, les incidents de la fête, en y ajoutant ses commentaires.

Cependant, par égard pour sa tante, il s'était d'abord abstenu de tourner en ridicule ses danseuses ; mais chassez le naturel, il revient au galop. Entraîné par son récit, Constant retomba bientôt dans la vieille ornière, et sur un regard d'avertissement de dame Célestine il s'écria :

— Ma fi ! tante, vous direz ce que vous voudrez, mais voyez-vous, c'était à mourir de rire.

Digitized by Google

Si vous aviez vu les yeux tout blancs et la drôle de bouche que la Cécile Perret, de la Couronne, me faisait en dansant....

— C'est bon, Constant, prononça sévèrement l'oncle, dont la figure s'était subitement assombrie. Finalement tu as trop mauvaise langue. Tu n'as que du mal à dire de toutes les filles !

— De toutes ? c'est beaucoup dire, protesta le neveu aussi vexé que surpris. Il me semble que je n'en ai jamais dit de l'Eugénie chez le sautier, de la Cécile Jaquet, des sœurs Péter....

— C'est bon, c'est bon, rappelle-toi seulement ce que la tante t'a dit assez souvent des grimaces et des moqueurs.

Sur cet avertissement donné d'un ton acerbe, il se leva de table et sortit en fermant la porte plus bruyamment qu'à l'ordinaire.

Le neveu regarda sa tante d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce qui lui prend, à l'oncle Guillaume ? fit-il, les sourcils froncés ; il n'a pas toujours.....

Mais voyant que dame Célestine paraissait consternée, il eut un bon mouvement et fit effort pour reprendre sa bonne humeur.

— Enfin, voilà, reprit-il plaisamment, si l'oncle se met de votre côté, il faudra bien que je m'amende, à la fin du compte, et que j'apprenne à tenir ma langue.

Digitized by Google

— Ce serait bienheureux! dit la tante en hochant la tête; mais elle parlait d'un air distrait et préoccupé, comme si quelque arrière-pensée la tourmentait.

Constant s'en aperçut et voulant la rassurer sur les suites de cette petite escarmouche, dit gaiement en prenant la main potelée de sa tante :

— Bah! maman Célestine, ça ne vaut pas la peine de vous tracasser; je ne sais pas mauvais gré à l'oncle de m'avoir coupé le sifflet, après tout. Il a eu raison; seulement j'ai été pris par surprise : il avait toujours ri de mes singeries jusqu'à.... Tiens, c'est quand j'ai entamé le chapitre de la Cécile Perret, qu'il a pris la mouche! J'aurais dû me rappeler que l'ancien Perret et l'oncle Guillaume sont vieux camarades.

— Je crois bien qu'ils le sont, fit la tante avec chaleur; ils ont fait leurs « six semaines » ensemble, et aussi leurs casernements. C'est un bien bon homme, l'ancien Perret de la Couronne, quand même il est un peu « à sa façon; » et l'ancienne, qu'est-ce qu'on peut trouver de mieux? Pour ce qui est de la Cécile, ajouta-t-elle sans regarder son neveu et avec un léger accent de reproche, je n'en avais jamais entendu dire que du bien, et nous la tenons, ton oncle et moi, pour une brave fille.

— Oh! moi aussi! fit Constant en haussant les épaules.

Digitized by Google

Il avait écouté d'un air un peu intrigué cette apologie de la famille de l'ancien Perret en général et de la fille en partic.

— Oh! je n'ai rien contre la Cécile Perret, ajouta-t-il d'un ton détaché; seulement voilà ce qui en est : je n'aime pas ses manières avec moi!

Là-dessus il sortit aussi brusquement que son oncle.

En allant rejoindre celui-ci pour le battage en grange, — on était à l'entrée de l'hiver, — le jeune homme, les sourcils froncés, murmurait entre ses dents :

— Ma parole! on dirait qu'ils ont envie de me la colloquer, leur Cécile. Halte-là! est-ce que je ne suis pas assez grand pour choisir moi-même?

* * *

Constant avait touché juste : Guillaume Vuille et sa femme songeaient en effet à marier leur fils adoptif à cette Cécile Perret, qu'il venait de traiter avec tant d'irrévérence. Déjà même il y avait eu entre les parents échange de vues à cet égard. Ceux de la jeune fille, sans y mettre un empressement de mauvais goût, avaient donné les mains à un arrangement aussi convenable sous tous les rapports que l'alliance de deux familles amies et de deux fortunes égales.

Digitized by Google

Quant à l'opinion des deux principaux intéressés, on ne l'avait pas réservée, tant on était sûr qu'elle ne pouvait qu'être conforme aux vœux et décisions des parents.

Même l'ancienne Perret avait glissé à l'oreille de la justicière Vuille que pour sa Cécile, c'était comme si elle avait déjà dit oui. Dame Célestine n'avait pu, en conscience, être aussi affirmative pour le compte de son neveu, mais comme elle ne connaissait pas à celui-ci d'autre inclination, elle espérait qu'il ne se ferait pas tirer l'oreille pour accepter le cadeau d'une jeune femme, bien faite de sa personne, fille unique et convenablement pourvue de biens de ce monde.

Hélas! cette certitude venait de recevoir un rude coup! Comment Constant allait-il accueillir l'annonce du mariage projeté, lui qui tournait en ridicule la jeune fille qu'on lui destinait?

C'était la question que se posait avec une vraie angoisse la pauvre tante Célestine, qui, penchée sur son coussin à dentelles, oubliait d'en faire mouvoir les fuseaux.

C'était celle que roulait dans sa tête le justicier Vuille, en jouant du fléau d'un bras robuste, et jetant des regards peu tendres au neveu qui d'un coup de langue venait de mettre en désarroi la combinaison si bien agencée, et qui devait assurer son avenir.

Digitized by Google

Et ce neveu, il gardait un front d'airain, et paraissait parfaitement inconscient du mal qu'il avait fait!

Sans doute il n'essayait pas d'adresser la parole à son oncle, attendu que la manœuvre du fléau ne se prête guère à la conversation; mais il battait en cadence et avec autant de sérénité que de vigueur, sans avoir l'air de remarquer les coups d'œil rancuneux que lui adressait le justicier vexé.

Cependant il réfléchissait:

— La Cécile Perret! mais c'est clair; où est-ce que j'avais les yeux? Une fois ou l'autre, ça devait arriver; on m'a assez chanté ses perfections, fait le compte du bien de ses père et mère, sans compter celui de son oncle de Plamboz. Ma parole! Il faut que j'aie eu l'esprit rudement bouché pour ne pas comprendre du premier coup!

Bien obligé du cadeau! mais je n'en veux rien. La tante a l'air d'y tenir; c'est dommage! mais tout de même, m'hypothéquer pour toute la vie d'une femme que je n'aime pas autrement, rien que pour faire plaisir à la tante, et parce que l'oncle a mis l'affaire sous son bonnet, pour ça, non! Quels yeux il me plante l'oncle Guillaume! Ma parole! ne dirait-on pas que j'ai mérité d'être pendu, parce que j'ai touché à sa Cécile? On va m'entreprendre, gare! mais si on s'imagine, par exemple, que Constant Tissot est un garçon à se laisser

Digitized by Google

mener comme un mouton à la boucherie, on a mal fait ses comptes.

Il va de soi que les réflexions de l'oncle n'étaient pas d'une nature plus conciliante que celles du neveu :

— Què cette mauvaise tête de Constant ne vienne pas se regimber, ou nous verrons ! Pas plus tard qu'aujourd'hui il saura ce que nous avons décidé avec *chez* l'ancien Perret, et qu'il ne fasse pas le fier, sans quoi, tête de mailloche ! il entendra une bonne fois ses vérités, et il apprendra qui est le maître, ici !

Quand la fermentation a provoqué la combustion dans un tas de fourrage, le feu couve longtemps dans l'ombre sans trahir sa présence, mais finit par éclater subitement.

Lorsque les fléaux furent mis de côté pour les fourches, le travail étant moins bruyant et partant plus propice à la conversation, le justicier en profita pour dire d'un ton net et tranchant, bien qu'avec un calme apparent :

— A propos, tu sauras que l'ancien Perret, de la Couronne, et moi, et les femmes aussi, nous sommes d'accord pour ton mariage avec la Cécile.

— Ah ! oui ?

— Et tu peux dire que tu as de la chance : il y a bien des garçons qui l'auraient voulu avoir, la

Digitized by Google

Cécile Perret, une fille pareille, et fortunée comme elle sera !

— Eh bien ! je la laisse à qui la voudra : moi je n'y tiens pas !

Le justicier s'était bien attendu à quelques objections, à une vague résistance, mais cette réplique audacieuse le suffoqua aussi complètement que s'il eût reçu un seau d'eau en plein visage.

Il passa subitement du rouge au cramoisi, puis le sang disparut de ses joues, qui pâlirent autant que la chose était possible à leur peau hâlée. Ses yeux dilatés, furibonds, foudroyèrent le révolté, et quand sa gorge contractée lui permit de formuler un son, ce fut pour accabler son neveu d'un déluge de reproches, de récriminations passionnées, pour lui rappeler avec amertume les bienfaits qu'il avait reçus et qu'il payait ainsi par l'ingratitude et la révolte, et finalement le sommer d'obéir sans réplique.

Constant, appuyé sur sa fourche, avait laissé passer le torrent ; quand il vit l'oncle à bout de souffle, il dit, très pâle, et d'une voix contenue :

— Je sais tout ce que je vous dois, à la tante principalement. Ce qu'on a dépensé pour moi, je le rembourserai, mais pas avec l'argent de la Cécile Perret, je vous en réponds. Je ne suis pas à vendre, tout de même ! Les bêtes, on peut le faire sans s'informer si ça leur convient : les gens, c'est une autre affaire.

Digitized by Google

Il déposa sa fourche dans un coin, avec un calme affecté, bien que la colère fît trembler sa main, et sortit de la grange.

Dans son cerveau bouillonnant, il n'y avait plus place en ce moment que pour cette idée : on avait cru pouvoir disposer de lui et de son avenir sans le consulter, parce qu'il n'était rien par lui-même, rien qu'un misérable orphelin recueilli et élevé par charité. Le justicier ne s'était pas gêné pour le lui rappeler ! Il en frémissait de colère : les bienfaits reprochés ne deviennent-ils pas des injures ?

— C'est bon ! grondait Constant entre ses mâchoires serrées ; j'irai gagner ma vie par le monde, et on lui remboursera mon entretien avec les intérêts, au justicier, pour qu'il n'ait plus rien à me reprocher.

Fébrilement le jeune homme rassemblait quelques hardes dans sa chambre et se disposait à les envelopper dans un mouchoir, quand une réflexion subite les lui fit rejeter :

— On pourrait me dire que c'est du bien volé, fit-il avec amertume. Non, il faut m'en aller avec ce que j'ai sur le corps ; c'est déjà trop, mais voilà, je payerai ça avec le reste !

La pensée de sa tante, du chagrin qu'elle ressentirait de son départ, lui traversa bien l'esprit, mais il l'éloigna avec impatience. Le démon de l'orgueil le possédait en ce moment tout entier et lui

Digitized by Google

insinuait perfidement que si sa tante avait trempé dans le complot, c'est qu'elle aussi se croyait le droit de disposer sans façon de la personne de son neveu. Aussi, cuirassant son cœur contre toute émotion bienfaisante, il sortit fier et hautain de cette maison qui avait été pour lui le foyer paternel, et de crainte de se laisser ébranler dans sa résolution, il en sortit sans prendre congé de la digne femme qui lui avait servi de mère.

Pauvre tante Célestine! si elle avait su à temps ce qui s'était passé à la grange, si elle avait pu deviner pourquoi le pas de Constant avait fait gémir le plancher au-dessus d'elle, comme elle serait accourue pour le calmer, le retenir, lui expliquer qu'on n'avait eu en vue que son bien, pour en appeler une fois de plus à son cœur! Eût-elle réussi? Dans aucune des occasions précédentes où le justicier et son neveu avaient été en conflit, le premier n'avait été aussi loin dans ses récriminations; jamais la fierté du jeune homme n'avait été blessée à ce point.

Quand, du bas de l'escalier conduisant à la grange, dame Célestine appela ses hommes pour le dîner, le justicier vint seul, taciturne, le front chargé d'orages, prendre sa place à table.

— Et Constant? demanda la bonne dame en observant avec inquiétude les allures brusques et la mine sombre de son mari.

Digitized by Google

Celui-ci haussa les épaules et dit froidement :

— Il y a une heure qu'il n'est plus à la grange.

— Mon Dieu ! Guillaume, vous avez eu une castille ensemble, quoi ?

— C'est-à-dire que cette mauvaise tête ne veut pas entendre parler de la Cécile Perret et qu'il l'envoie promener, et nous avec !

Dame Célestine joignit les mains avec angoisse :

— Miséricorde ! Oh ! Guillaume, si tu m'avais seulement laissé lui parler tout doucement..... ! Est-ce qu'il est dans sa chambre ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? T'imagines-tu, par exemple, que je voulais lui courir après ? Oh ! pardi ! il pourrait attendre longtemps, sacrée tête de mailloche, va ! Il fait la mine dans un coin, qu'il y reste !

Sans en écouter davantage, elle courut à la chambre de Constant, et en revint aussitôt, complètement bouleversée.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il peut être devenu ? Il n'est pas là-haut, et il a sorti toutes ses affaires de la commode.

— Pour nous donner la venette, expliqua Guillaume Vuille, affectant de manger sa soupe avec une parfaite indifférence ; pour nous faire croire qu'il va s'en aller ! Mais, bah ! il en a plus peur qu'envie. Je te dis, Célestine, qu'il se cache à un coin, comme quand il était petit, et que je ne vou-

Digitized by Google

lais pas qu'on fasse ses quatre volontés. Quand il en aura assez, il reviendra bien tout seul, sans qu'on aille le chercher. Fais comme moi, et ne t'inquiète pas de cette mauvaise tête. Fiéron, va ! refuser tout net un parti comme la Cécile, et sur un ton !

— Mais aussi, Guillaume, tu y es peut-être allé un peu trop « rude ; » avec les jeunes, tu sais.....

— C'est ça, il faudrait mettre des gants pour parler aux muscadins du jour d'aujourd'hui ! Trop rude ! Je lui ai dit, tout uniment, ce que nous avions décidé avec ceux de la Couronne, et qu'il avait fameusement de chance qu'on lui donne une femme pareille. Et le voilà tout de suite qui se monte comme une soupe au lait : « Je n'en veux rien ! qu'ils la gardent ! que celui qui la voudra la prenne !.... » Et des yeux et un air !

Dame Célestine se tordait les mains :

— Dieu nous soit en aide ! gémit-elle avec angoisse. Si seulement j'avais été là ! Dieu sait ce que tu lui as dit sur ça, prompt comme tu es !

— Ma parole ! répliqua le justicier d'un ton offensé, tu as l'air de penser que j'aurais dû me taire, ou bien dire à cet effronté de Constant qu'il était libre de n'en faire qu'à sa tête !

— Tu sais, Guillaume, qui répond *appond ;* quand on est monté.....

— Monté ou non, je lui ai dit ce qu'un oncle le droit de dire à un neveu qu'il a ramassé et en-

Digitized by Google

tretenu, au lieu de le laisser à la charge de la commune, et nous verrons bien qui est le maître chez Guillaume Vuille, si c'est l'oncle ou le neveu, tonneau de bise !..... Où vas-tu ?

Mais la bonne dame était déjà dehors, pour explorer les alentours de la maison, fouiller les recoins de l'étable et de la remise.

Pendant ce temps, son mari, rouge comme une pivoine, grommelait entre ses dents :

— Oh ! ces femmes ! ça n'a pas une once de fierté !

Mais il avait beau dire, l'inflexible justicier, il ne pouvait s'empêcher de prêter une oreille inquiète aux allées et venues de sa femme, espérant, sans oser se l'avouer, que la voix de Constant allait bientôt répondre aux appels de sa tante.

Et il avait beau faire : sa gorge contractée se refusait à laisser passer le lard tendre et gras, et si à point cuit dans la potée de choux !

« Voilà la Célestine qui revient, murmura-t-il en posant sa fourchette. Aïe ! elle n'a pas l'air d'avoir rien trouvé ! Est-ce qu'il serait parti pour tout de bon, ce têtu de Constant ? Ce serait une vilaine affaire, tout de même, ne fût-ce qu'à cause des langues ! »

Elle reparut en effet seule, la pauvre tante, désolée, gémissante, et se laissa tomber sur sa chaise en se couvrant le visage de son tablier.

Digitized by Google

Sévère et digne, le justicier affectait de continuer son repas comme si la disparition de son neveu lui eût été absolument indifférente. Cependant son beau stoïcisme ne tint pas longtemps devant la désolation de sa femme. Il repoussa son assiette avec humeur : le lard et les choux l'étranglaient positivement.

— Voyons, Célestine, fit-il d'un ton moitié grondeur, moitié conciliant, tâche *voir* de te faire une raison, tout de même ! Se mettre dans des états pareils pour une mauvaise tête qui saura bien retrouver la maison, n'aie pas peur ! quand il en aura assez de faire la *pote !* Ce n'est pas la première promptitude qu'il a, pardi ! notre Constant ; il faut qu'elle fasse sa passée, et alors tu pourras l'entreprendre à ton idée, tout doucement, puisque tu crois que ça vaut mieux.

Le justicier se croyait bon prince en faisant cette énorme concession aux idées de sa femme. Mais il était un peu tard de lui donner cette autorisation, maintenant qu'il avait compromis la situation par ses façons autoritaires.

Aussi dame Célestine, tout en faisant des efforts visibles pour se calmer, hochait-elle la tête avec découragement, sans répondre à son mari. Qu'aurait-elle pu lui dire, sinon qu'elle craignait bien qu'il n'eût, avec son emportement et ses récriminations, rendu tout raccommodement impossible ?

Digitized by Google

Car enfin elle le comprenait bien : si Constant était parti sans la revoir, elle qu'il considérait comme sa mère, c'est qu'il ne voulait pas se laisser attendrir, ni détourner de son inflexible résolution.

* * *

— Tiens, tiens, n'est-ce pas Constant Tissot, le *neveu* à Guillaume Vuille ? Hé ! garçon, où t'en vas-tu comme ça ?

— Chercher de l'ouvrage ? En avez-vous à me donner ?

— De l'ouvrage ? ah ! ça, il n'y a plus rien à faire chez le justicier ? Tiens, tiens, tiens ! J'ai comme une idée que vous avez eu une « pique » ensemble, hein, garçon ? C'est bien ça, *qué* ? Et tu l'as planté là ? Pour dire la vérité, ça ne lui vient pas tant mal, à Guillaume Vuille : il faut qu'il mène tout le monde par le bout du nez. De l'ouvrage, que tu cherches ? c'est bien clair, il faut vivre ; seulement tu sais, ce n'est guère à l'entrée de l'hiver qu'on prend du monde en journée. C'est plus malaisé à trouver que tu ne crois, par chez les paysans.

Constant, un peu désarçonné, finit par hausser les épaules, en répondant d'un ton qui voulait être dégagé :

Digitized by Google

— On en peut trouver ailleurs, je vais du côté du Locle. A vous revoir, monsieur Comtesse.

— Attends *voir*, garçon, tu es bien pressé. Mon Allemand, tu sais, ce gros rouge, de Cerlier, que tu dois avoir eu vu dans les bals, s'est fait mettre « dedans » par rapport à une batterie à la Combe Girard. Il en a pour trois jours et trois nuits aux prisons du Locle. Ça ne m'arrange guère, tu comprends, d'avoir un domestique qui a toujours affaire avec la justice. Un fameux bûcheur, je ne dis pas le contraire, quand il n'est pas en déroute, et qui n'est pas difficile pour le gage. Mais tout de même, pour te rendre service, si tu n'es pas plus regardant que lui pour les conditions, je te prendrais bien à sa place. C'est tant par mois que je donne à l'Allemand; je n'ai pas le moyen de payer des sommes à mon domestique, et encore que voici l'hiver, il n'y a guère que les bêtes à gouverner; enfin je te l'ai dit : c'est pour te rendre service; ça te va-t-il ?

Constant trouvait le salaire mince; mais puisqu'il avait fait acte d'indépendance, il devait s'estimer heureux de n'avoir pas eu à chercher trop loin ni trop longtemps le vivre et le couvert. Après un moment d'hésitation il accepta.

C'est ainsi que le neveu et héritier présumé du justicier Guillaume Vuille, un des fonctionnaires les plus honorés de sa commune, devint le domes-

Digitized by Google

tique d'Olivier Comtesse, vieux célibataire original, à l'esprit caustique, à la réputation peu avantageuse, qui tenait en fort mince estime toute l'humanité en général et le beau sexe en particulier, et avait pour règle de conduite invariable l'aimable maxime des égoïstes : Charité bien ordonnée commence par soi-même. S'il avait pris si aisément à son service ce neveu en rupture de famille, c'est qu'il comptait bien y trouver son avantage, la réputation de Constant comme ouvrier de campagne laborieux, entendu et adroit de ses mains, étant bien établie, et cela jusqu'aux derniers confins de la commune, à une lieue du noyau du village, dans ce coin reculé de la Queue-de-l'Ordon où était situé le domaine du vieux garçon.

Olivier Comtesse savait pertinemment que son bernois bataillard et buveur serait avantageusement remplacé, et le madré vieillard y gagnait de toutes façons, car mettant une fois de plus en pratique sa devise favorite, il avait profité de l'occasion pour réduire encore le chiffre fort modeste du salaire qu'il payait à son « Allemand. »

Constant était trop intelligent pour avoir été dupe des beaux semblants de désintéressement du vieux renard. Mais la réaction s'était faite dans le cerveau du jeune homme, naguère tout bouillonnant d'orgueil blessé.

S'en aller de porte en porte chercher du travail

Digitized by Google

comme un vagabond qui demande l'aumône et qu'on éconduit rudement, c'était dur, convenez-en, pour un jeune homme élevé comme il l'avait été, en fils de riche paysan ; le dégoût, la honte lui étreignaient le cœur à cette idée ; aussi avait-il accepté avec un vrai soulagement les offres pourtant peu brillantes d'Olivier Comtesse. Et comme pour s'excuser vis-à-vis de lui-même de n'avoir pas eu plus de force d'âme et de constance, il se disait : Ce n'est qu'en attendant, je ne suis engagé qu'au mois ; ça fait que j'aurai le temps de me retourner.

Seulement, ce n'était pas dans ce coin perdu de la Queue-de-l'Ordon qu'il rencontrerait des occasions de se placer plus avantageusement. La vieille demeure d'Olivier Comtesse s'accroupissait solitaire à l'entrée d'une combe, sur un plateau élevé qu'entouraient de grands bois de sapins. Çà et là, sur les maigres prairies, s'éparpillaient quelques rares maisons au large toit de bardeaux.

Au reste, Constant, passablement démoralisé et pour le moment d'humeur peu sociable, n'aspirait qu'à la solitude.

Son maître, curieux et malin comme il l'était, ne se fit pas faute de chercher à pénétrer la cause réelle de la brouille du neveu et de l'oncle. Un autre qu'Olivier Comtesse y eût perdu ses peines ; mais le vieux garçon était un diplomate retors, et

Digitized by Google

il arriva à ses fins à force de bonhomie et d'intérêt simulé.

Quand pièce à pièce il eut arraché à Constant le secret de sa fugue, le vieux renard fut pris d'un rire inextinguible; mais comme son nouveau domestique le regardait d'un air méfiant et courroucé, il reprit son sérieux pour dire :

— Vois-tu, garçon, ça m'a paru trop farce! Je me représentais la mine du justicier pendant que tu lui renvoyais au nez la fille qu'il te voulait colloquer. Et tu as joliment bien fait : les femmes, qu'on ne m'en parle pas! Prenez l'une, prenez l'autre, elles ne sont toutes bonnes qu'à nous faire endêver.

— Ce n'est pas mon idée, fit Constant froidement. Il y en a d'une et d'autre; j'en connais qui valent mieux que bien des hommes, une surtout.

Le vieux le regarda en clignant de l'œil.

— Ah! ah! ricana-t-il; tu en avais une autre en tête que celle du justicier, hein?

— Non, ce n'est pas à une jeune que je pensais en disant ça.

La voix de Constant s'altérait; il se détourna, ne voulant pas laisser voir au vieux cynique l'émotion qui le gagnait, en songeant à la douce et bonne tante Célestine et à l'amer chagrin qu'avait dû lui causer la fuite du neveu qu'elle chérissait.

Digitized by Google

Olivier Comtesse haussa les épaules, mais ne souffla plus mot.

— Un poulain ombrageux, celui-là ! songea-t-il ; n'allons pas l'effaroucher.

C'est qu'il le voyait bien : ce domestique-là lui serait autrement à profit que l'autre ! Il s'émerveillait de le voir expédier la besogne de l'étable et de la grange avec une activité et un soin auxquels son Bernois ne l'avait pas accoutumé.

Et ce fut bien autre chose, quand Constant, ayant passé la revue des outils et du matériel d'exploitation, se mit à réparer, reclouer, rajuster tout ce qui était démantibulé dans la maison, et cela avec une adresse et une intelligence remarquables. Le vieux garçon se frottait les mains silencieusement.

Gardons-le tant qu'on pourra, se disait-il avec une satisfaction intense. Ça vaut de l'argent dans une maison, un être pareillement adroit de ses mains ! et pour ce qu'il me coûte... !

Avec ça il n'a pas l'air difficile sur le fricot, quand même c'est moi qui cuisine. Pour ce qui est de cuisiner, par exemple, j'en sais autant qu'une femme, depuis le temps que je pratique.

Quand vint le dimanche, le vieux garçon dit à son domestique d'un air moitié sarcastique, moitié affable :

— Je pense que chez le justicier on va tous les

Digitized by Google

dimanches au sermon ? Si tu y tiens, je ne t'empêche pas d'y aller. Moi, ce n'est pas mon idée : pour l'avance qu'on y fait et ce que ça rapporte, j'aime autant ne pas faire cette « jambée, » une heure pour aller, une heure pour revenir.... D'ailleurs il faut bien que quelqu'un garde la maison ; on ne voit plus que des rôdeurs au jour d'aujourd'hui. Ça s'enfile dans les maisons, ça vous les dévalise en un rien de temps ; bienheureux quand ils n'y mettent pas le feu, par-dessus le marché !

Constant remercia assez froidement son maître pour la permission accordée. Cette condescendance même rappelait désagréablement au jeune homme son état de dépendance absolue ; de plus, le scepticisme du vieillard lui inspirait une véritable aversion.

Userait-il ou non de la latitude qui lui était laissée de se rendre au culte ? Irait-il affronter les regards du public, s'exposer aux interpellations, aux questions multipliées qui ne pouvaient manquer de l'assaillir à la sortie du temple ? Pourrait-il entendre de sang-froid les condoléances plus ou moins sincères des uns, les allusions malignes des autres ? Et qu'était-ce que tout cela en regard de la perspective possible de se trouver face à face avec la pauvre tante, qu'il avait quittée furtivement sans un mot d'adieu ? Quels reproches il lirait dans ses yeux, alors même qu'elle s'abstiendrait

Digitized by Google

de chercher à l'entretenir à part, retenue peut-être par la volonté de son mari !

Celui-ci, oh ! Constant ne redoutait pas d'affronter ses regards irrités ou dédaigneux ! Il les lui rendrait avec usure. A cette idée, le démon de la rancune et de l'orgueil prit si bien possession du cerveau du jeune homme, qu'il l'emporta sur tout autre sentiment.

— Oui, que j'irai à l'église, ne fût-ce que pour le braver ! fit-il entre ses dents, d'un ton vindicatif.

Avec emportement, sans vouloir réfléchir davantage, il courut à sa chambre. L'habitude est si bien une seconde nature, que, machinalement il allait s'endimancher, oubliant qu'il ne possédait plus au monde d'autres vêtements que ceux qu'il avait sur le corps.

Tout à coup, dans cette chambrette dénudée, un réduit misérable, sans autres meubles qu'un grabat et une chaise vermoulue, la mémoire lui revint.

Il fit un soubresaut et considéra sa tenue avec découragement, presque avec dégoût : un pantalon de milaine usé, fané et rapiécé aux genoux, un gilet de même étoffe, pourvu de manches de futaine jaunies aux coudes, une blouse de cotonne défraîchie et de nuance indécise, était-ce, avec son vieux chapeau de feutre décoloré et déformé par

Digitized by Google

la pluie et l'usage, une tenue décente pour se mêler à la foule des fidèles ?

Toute son excitation tomba du coup.

Non, il ne pouvait pas se montrer là, devant tout le monde, fait comme un mendiant, lui qu'on n'avait jamais vu au temple que vêtu d'une façon cossue, ainsi qu'il convenait au neveu du justicier Vuille !

Complètement démoralisé, le pauvre garçon se laissa tomber sur la chaise vermoulue, qui gémit sous le poids, et la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, il s'abandonna aux plus amères réflexions.

Oh! il n'en était pas à regretter d'avoir rompu avec son oncle, non ! Si c'eût été à refaire, il n'eût pas agi autrement; c'est-à-dire, si : peut-être eût-il tenté de discuter avec l'oncle au lieu de s'emporter d'emblée. Mais voilà, c'était fait ! revenir en arrière, il n'en était pas question ; se soumettre, oh ! cela, jamais !

Et cependant cette idée de l'irréparable l'accablait; il se sentait seul, abandonné comme un enfant qui a perdu son chemin dans la solitude des bois et qui n'entrevoit aucune issue pour en sortir et regagner le toit paternel.

Longtemps il demeura ainsi, dans son attitude de découragement. Enfin, poussant un long soupir, il releva la tête et regarda vaguement au dehors.

Digitized by Google

Le ciel était clair et gai, bien qu'on fût au milieu de novembre. Une dernière fois, le soleil de fin d'automne, le soleil de la Saint-Martin, venait réchauffer la nature, qui bientôt allait s'engourdir dans son long sommeil d'hiver. Sans doute l'herbe des prés avait pris, sous le pied et la dent des bestiaux qui l'avaient broutée, une teinte sombre par places, fanée et boueuse à d'autres ; mais enfin cette journée était un regain d'automne, contrastant si fort avec l'humeur chagrine des jours précédents, que l'âme abattue de Constant en fut un peu rassérénée.

Il s'approcha de la fenêtre aux petites vitres souillées par la poussière et les mouches, et auxquelles d'opaques toiles d'araignées servaient de rideaux. Là, comme dans toute la maison, on s'apercevait que la main soigneuse et diligente d'une femme n'avait pas passé depuis maintes années.

Constant ouvrit la croisée et se mit à considérer le paysage monotone, mais paisible et lumineux qui s'offrait à sa vue.

Une double sonnerie de cloches, assourdie par la distance, remplissait l'air de son harmonie lointaine, en arrivant de deux directions opposées.

— La grosse, c'est celle du Locle, murmura le jeune homme prêtant l'oreille pour démêler les sons ; l'autre, celle de la Sagne. Ce n'est que le

Digitized by Google

« premier » qu'on sonne ! Je pense que les gens de par ici autour, ceux des Trembles et des Bressels, vont bientôt partir ; c'est eux qui arrivent toujours les premiers, quand même ils ont trois quarts d'heure de chemin à faire. Quand je pense que si j'avais eu des habits !...

Il soupira et, après un moment de réflexion, sortit de la chambre d'une allure indécise et désœuvrée. Il ne savait absolument que faire de sa personne.

* * *

Le justicier Guillaume Vuille rentrait du sermon, la figure plus animée qu'en s'y rendant. Ce matin-là, il avait pris son air le plus rébarbatif et le plus insociable, afin de tenir autant que possible les curieux à distance. Sa femme était restée au logis ; sans chercher le prétexte d'une migraine ou de quelque autre indisposition, elle avait dit tristement à son mari : Va sans moi, Guillaume ; je n'ai pas le cœur à voir tant de monde. Du sermon j'en aurais assez besoin, mais pour aujourd'hui il vaut mieux que je me contente de ma Bible et de la « Nourriture de l'âme. » Vois-tu, je ne pourrais pas me tenir de pleurer, et ça ne t'irait pas, je le comprends bien.

Le justicier n'avait répondu que par un hoche-

Digitized by Google

ment de tête, et s'en était allé seul au temple, ce qui ne lui était pas arrivé de bien longtemps. Il en revint, avons-nous dit, les traits animés, et exprimant un singulier mélange de sentiments opposés. Sûrement il avait eu quelque altercation, mais non moins sûrement quelque chose lui avait fait plaisir.

Dame Célestine lut sur-le-champ cela, comme dans un livre, sur le visage de son mari. Au reste, celui-ci ne la laissa pas languir : il avait besoin de s'épancher.

Pour commencer, il lança à la volée son chapeau sur le lit, puis s'épongea le front avec vigueur, et finalement s'installa sur une chaise et dit d'un ton triomphant, en avançant la tête :

— Après tout, Célestine, il n'est pas au bout du monde, notre Constant, quand même il se cache au fin bout de la commune.

La bonne tante rougit, pâlit et joignit les mains :

— Tu sais où il est, Guillaume ? dis, dis-le vite

— A la Queue-de-l'Ordon, tout uniment, chez Olivier Comtesse ! C'est l'ancien Nicolet des Trembles, qui me l'a dit. Je te demande un peu : est-ce qu'il ne s'est pas engagé comme domestique chez cette mauvaise pièce de vieux fouineur ! Pour un garçon fier comme lui, il est bien tombé, qu'en dis-tu ? Il en va manger, de la vache enragée !

— Mon Dieu ! Guillaume, on ne peut pourtant

Digitized by Google

pas le laisser là. Qu'il ait de la peine, qu'il soit mal nourri, c'est encore la moindre des choses; mais Olivier a si mauvais renom! il ne croit ni au bon Dieu ni à rien d'autre qu'à l'argent. Oh! Guillaume, si tu voulais!....

— On verra! A présent, Célestine, ce n'est pas le tout; écoute *voir* encore ceci : en revenant de l'église j'ai rattrapé l'ancien de la Couronne, et quand je lui ai eu touché un mot du coup de tête de Constant, il t'aurait fallu voir et entendre de quel ton il m'a fait : — Oh! monté! votre Constant, ce n'est pas nous qui lui avons couru après. Qu'il n'y ait rien d'entendu, puisqu'il fait tant le difficile. Nous ne sommes pas embarrassés de la Cécile; elle en trouvera vingt pour un qui le vaudront bien, et de qui, — écoute bien, Célestine, ce qu'il a eu le front de me lancer au nez —, de qui on ne pourra pas dire que c'est des héritiers de rencontre!

Le justicier s'était levé, cramoisi, les poings serrés, pour répéter cette énormité.

— Constant, un héritier de rencontre! ah! c'est comme ça qu'il y va, Frédéric Perret!

Le propre neveu de ma propre sœur Eulalie! Ce n'est pas eux qui lui ont couru après! je voudrais bien savoir! et leur fille, avec les mines de chatte qu'elle lui faisait pour l'empaumer!

Le visage de dame Célestine s'éclairait peu à

Digitized by Google

peu, comme un ciel qu'un vent de bise violent, mais bienvenu, nettoie des nuées qui l'assombrissaient.

— Si tu savais, Guillaume, que je suis heureuse! Le bon Dieu soit loué! N'est-ce pas qu'on veut faire revenir tout de suite Constant à la maison?

Le justicier hochait la tête d'un air qui voulait être sévère. Céder trop vite n'eût pas été de sa dignité; et puis, en définitive, Constant n'aurait-il pas le dernier mot? Etait-il moral, conforme aux principes sacrés de l'autorité de la famille, que le neveu parût faire la loi à l'oncle? D'ailleurs voudrait-il rentrer au bercail avec sa mauvaise tête? N'aurait-on pas la mortification de lui avoir fait des avances et de se voir repousser avec une orgueilleuse obstination?

Tout cela, Guillaume Vuille l'objecta à sa femme; mais la bonne âme avait réponse à tout, et peut-être bien que son mari ne demandait qu'à être convaincu, car depuis le départ de Constant, il avait passé quatre journées qu'il pouvait compter comme les plus pénibles de sa vie, bien qu'il s'efforçât de faire bonne contenance.

Le fait est que dans l'après-midi, le justicier, accompagné de sa femme. gravissait les pentes du pâturage communal, en biaisant évidemment du côté de la Queue-de-l'Ordon.

Elle avait voulu être de la partie, la bonne dame

Digitized by Google

Célestine, afin de remplir une fois de plus le rôle de conciliatrice que la Providence lui avait départi. Il pouvait se produire, entre les deux obstinés qu'elle aimait d'un amour égal, des froissements d'amour-propre qu'il fallait étouffer dans leur germe ; il fallait qu'à côté du langage de la raison, Constant entendît celui de l'affection, auquel, elle le savait bien, il ne pourrait résister.

Son cœur maternel, connaissant son pouvoir sur le fils de son adoption, l'avait rendue vaillante pour braver la fatigue et l'asthme, et les misères de l'obésité.

A la nuit close, ils étaient trois pour revenir au logis ; et qui aurait été ce troisième, dépassant de la tête le justicier et sa femme et soutenant les pas de celle-ci, sinon le transfuge rentrant au bercail ?

Par quels miracles de diplomatie le justicier était-il parvenu à faire lâcher à Olivier Comtesse l'inestimable domestique qu'il avait engagé ? Cela, c'est son secret. La grosse bourse de cuir qu'il avait glissée dans son gousset au moment de partir pour la Queue-de-l'Ordon eût pu dévoiler le mystère, si les bourses avaient un langage plus explicite que leur tintement. Toujours est-il que, lorsque le justicier réintégra la dite bourse dans son secrétaire, elle paraissait avoir perdu de son embonpoint.

Digitized by Google

La dure leçon qu'avait donnée au justicier et à son neveu leur coup de tête réciproque, leur fut certainement profitable. Ah! dire qu'ils furent corrigés à tout jamais de leurs travers respectifs, ce serait peu connaître la faiblesse de notre nature.

Mais du moins ils s'appliquèrent dès lors, — et c'était beaucoup, — à lutter contre le mauvais esprit et à suivre de plus en plus les conseils de leur bon génie, à savoir de la tante Célestine.

En veut-on une preuve? Quand Constant se sentit enfin le cœur pris par les charmes et les qualités d'une bonne fille de paysan, qui ne dansait guère, mais qui filait, faisait de la dentelle à la perfection, aussi bien qu'elle chargeait un char de foin, le jeune homme s'en ouvrit à son oncle, avant même d'en instruire tante Célestine. C'était une manière d'expiation : s'il obtenait l'assentiment du justicier, il ne voulait le devoir qu'à la volonté expresse de l'oncle et non à l'intervention de la tante.

— Oncle, j'ai fait la mauvaise tête quand vous m'avez voulu marier avec la Cécile Perret; à présent que j'ai une autre fille à l'idée, c'est vous qui devez le savoir le premier. Qu'est-ce que vous dites de la Mélanie Mairet? A moi elle me conviendrait bien, mais reste à savoir si vous en êtes.

— Et si je disais non! répliqua brusquement Guillaume Vuille.

Digitized by Google

Sa physionomie était impénétrable et il observait attentivement celle de Constant.

Celui-ci pâlit et se détourna un instant : il cherchait à se maîtriser. Enfin il regarda de nouveau son oncle et répondit d'une voix altérée :

— Vous seriez dans votre droit, et moi je n'aurais plus qu'à rester garçon.

La figure du justicier s'épanouit, et il dit malicieusement :

— Et tu irais tenir compagnie à Olivier Comtesse, hein ? Rien de ça, j'aime mieux te garder et dire oui tout de suite, d'autant plus que tu n'aurais pas pu mieux choisir et que la Mélanie fera une perle de femme. — Célestine ! cria-t-il d'une voix retentissante, viens vite ! on a besoin de toi, par ici : voilà notre Constant qui a refait un de ses coups de tête !

La bonne dame accourut pleine d'alarme ; mais quand elle vit la mine épanouie et malicieuse de son mari, quand elle constata que son neveu la regardait avec le sourire heureux d'une conscience tranquille, elle comprit qu'il y avait là-dessous quelque bonne plaisanterie.

Elle se jeta tout essoufflée sur une chaise, en menaçant du doigt le justicier :

— Fi, Guillaume ! tu en devrais avoir honte : faire des telles peurs aux gens ! Qu'est-ce que vous êtes à comploter ensemble, dites ?

Digitized by Google

— Voici ce qui en est, Célestine : je crois bien que le garçon que tu vois là avait comme une idée de retourner à la Queue-de-l'Ordon. Je me suis aperçu que pour le retenir il n'y avait qu'à lui donner la Mélanie Mairet ; alors je lui ai dit qu'il l'aurait, pour peu que la fille veuille de sa mauvaise tête. A présent, reste à savoir ce que tu en penses ; si tu dis non, il n'y a rien de fait : Constant part tout de suite à la Queue-de-l'Ordon pour faire son apprentissage de vieux garçon.

Si dame Célestine n'avait pas été occupée à essuyer les larmes de joie qui coulaient doucement sur ses joues dodues, elle eût interrompu plus tôt son mari.

— Tais-toi *voir*, Guillaume, avec tes bêtises ! Je sais bien que c'est parce que tu es tout content que tu parles comme ça, mais tout de même on ne rit pas avec des choses pareillement sérieuses.

— Ma fi ! tout le monde n'est pas comme les femmes, qui pleurent comme des Madelaines quand elles sont au septième ciel ! Mais tu n'as pas encore dit oui, et voilà que tu laisses Constant le bec dans l'eau.

A vrai dire, le dit Constant n'avait guère la mine inquiète d'un suppliant qui redoute de voir sa requête repoussée ; et la façon dont, par manière de réponse, sa mère adoptive le serra dans ses bras, prouva qu'il n'avait pas été trop présomptueux.

Digitized by Google

— Tu auras une bien bonne femme; le Seigneur soit béni! fit dame Célestine avec ferveur. Si tu savais, Guillaume, et toi aussi, Constant, comme je suis heureuse que vous ayez si bien pu vous entendre sans que je m'en mêle!

Le justicier feignit de prendre un air offensé:

— Voilà bien les femmes; elles s'imaginent toujours que sans elles, les hommes ne peuvent faire que des coups de tête qui tournent mal.

O. HUGUENIN.

Digitized by Google

Zysine.

Au lieu d'entrer dans la cure et d'appeler Zysine, comme c'était son habitude, le prêtre alla s'asseoir seul sur le banc de bois appuyé au mur de façade. De la poche intérieure de la soutane, qui pendait en plis vides autour de sa personne sèche, il tira avec précaution une large enveloppe, en sortit une feuille blanche, couverte d'une écriture anguleuse, ferme, très distincte, la parcourut rapidement des yeux, puis il replia le papier et le remit à sa place en soupirant.

Digitized by Google

Cette fois encore, l'espérance de découvrir, entre les lignes, quelque chose de nouveau, d'extraire de ce document un adoucissement à son chagrin, d'y entrevoir une possibilité de contourner la pressante nécessité de rompre avec son passé, lui échappait.

Qu'avait-il donc espéré ainsi contre toute espérance? Un miracle, n'est-ce pas? le secours direct d'une intervention divine pour lui épargner, à lui, ministre du sacrifice, du dévoûment, de l'abnégation, un déchirement personnel.

N'avait-il pas lui-même sollicité ce déplacement? Pouvait-il décemment, dans les circonstances données, ne pas le solliciter? Lui était-il permis à présent de regimber, de se plaindre, de souffrir?

Le soleil venait de quitter le jardinet où, à force de soins, Zysine et lui avaient fait pousser dru, dans un pêle-mêle pittoresque de vie et de liberté, les légumes nécessaires à la cure et les fleurs vivaces que le bon Dieu tire du sein de la terre pour la joie des yeux.

Une ombre lourde, jetée par les grands pans de rocs abrupts et dénudés, derrière lesquels le soleil se couchait, éteignait en courant le vert vif des prés, et déjà, des hauts sommets encore illuminés, une fraîcheur pénétrante descendait.

Que de fois, assis à cette même place, le curé avait goûté, avec Zysine, la paix de cette heure

Digitized by Google

silencieuse ; mais ce soir-là, autour de lui, la campagne, muette et vide, semblait exprimer quelque chose de méchant qui bourdonnait dans l'air à ses oreilles et le pénétrait jusqu'au cœur.

Il joignit sur ses genoux ses mains sèches, nerveuses, amaigries, et il murmura :

Après vingt ans ! En être là !

Et pour la centième fois, depuis qu'entre lui et ses ouailles avait éclaté le différend qui les séparait, l'angoisse d'une mission manquée étreignit sa conscience.

Partageant le village populeux par moitié, un torrent, presque à sec à cette époque de l'année, traversait la vallée, et, pendant les vingt années qu'avait duré son ministère, le prêtre avait journellement franchi le pont qui reliait, l'une à l'autre, les deux portions de sa paroisse, sans faire, entre une rive et l'autre, de différence dans son cœur. Toutes ses ouailles, celles qui se trouvaient, avec lui, groupées autour de la vieille église, et les autres, vivant de l'autre côté de l'eau, avaient toujours été, à ses yeux, membres du même troupeau confié à sa garde.

Il y avait juste un an que la vieille église, où, si longtemps, il avait baptisé les enfants, marié la jeunesse et béni la mort, avait, pour la première fois, donné quelques signes inquiétants de vétusté. Examiné avec soin, l'ancien édifice lézardé,

Digitized by Google

lépreux, crevassé, branlant sur sa base, jugé très dangereux, avait été condamné à un abandon immédiat.

Seul, au milieu de la joie bête, tapageuse et bavarde qui fêta la nouvelle dans le pays, le prêtre avait pressenti les conséquences lointaines de ce fait inattendu. Il n'en douta pas une seconde, l'église neuve ne s'élèverait pas du côté de l'eau où, autour de la cure, se serrait la partie la plus modeste de sa paroisse. De l'autre côté la mairie dressait sa façade neuve et blanche, et entourant de près cette bâtisse importante, la richesse relative du pays formait, au milieu de la misère laborieuse des autres, un noyau d'habitants plus influents, jaloux d'avantages et de primauté. Le prêtre avait d'avance et facilement accepté pour lui-même le sacrifice. Quand il le faudrait, il abandonnerait le jardinet fleuri, le voisinage de l'enclos où dormaient les morts et le groupe d'humbles vivants pour qui la possession de l'église et la présence du curé avaient été, jusque-là, un privilège, en apparence, inaliénable, — pour suivre, sur l'autre rive, la maison du bon Dieu. En obéissant ainsi à un devoir précis de sa conscience il n'avait cru léser la cause de qui que ce fût. Cependant, chose incompréhensible, lorsque après beaucoup de pourparlers, ses prévisions furent justifiées, qu'il fallut annoncer du haut de la chaire, à l'auditoire fré-

Digitized by Google

missant sous ses yeux de passions contradictoires, le transfert de l'église, il eut, en prononçant l'arrêt définitif, la subite, l'étrange sensation de pactiser secrètement avec le pouvoir, d'être, pour beaucoup des pauvres gens qui l'écoutaient là, mornes et révoltés, une façon de déserteur.

D'où lui venait cette brusque et singulière impression ?

A partir de cette heure, où ses devoirs envers Dieu et envers les hommes s'étaient violemment scindés devant sa conscience, une torturante perplexité s'était emparée de son esprit.

Au sortir de l'église, lorsque l'orage éclata haineux, violent, brutal, que, sans souci de sa présence, les deux partis se déchirèrent de reproches, d'invectives, d'insultes, ses paroles de pacification furent emportées par le vent, effacées, anéanties, comme si ce quelque chose d'intime, de profond, d'incompréhensible qui avait saisi son âme, eût immédiatement neutralisé toute son influence.

Depuis lors, des deux côtés de l'eau on s'écartait de lui avec la même défiance. Les uns ne trouvaient pas, dans son attitude inquiète, une sanction suffisante de leur triomphe ; les autres devinaient, au fond de son cœur, quelque chose de caché, de secret, une préférence inavouée qui le faisait agir, parler, le menait.

A mesure que sa personne devenait ainsi sus-

Digitized by Google

pecte, le prestige même des choses saintes, ce dépôt sacré dont il était le gardien respectueux et responsable, glissait de ses doigts....

Laisser à un autre, libre d'attaches sur ce sol où ses cheveux, à lui, avaient grisonné, presque blanchi, la mission d'apaiser la tourmente de haine, qui avait sévi tout un an autour de lui sans qu'il pût rien pour la pacifier, était devenu un devoir inévitable, pressant. Mais au moment de briser le lien qui l'attachait à ce petit coin de terre où il avait cru laisser ses os, il lui fallait faire un effort violent, sans précédent dans son humble carrière d'abnégation. Il n'en avait pressenti à fond ni la difficulté ni l'amertume.

Dans l'intérieur de la maison on entendait aller et venir. Le pas inégal de Thérèse résonnait incessamment sur les dalles de la cuisine. Plusieurs fois déjà, la vieille femme, passant par la fenêtre sa tête grise, touffue et frisottante, s'était attardée à considérer le prêtre attentivement. Autour des membres anguleux, la soutane qui l'an passé enveloppait le corps sain, robuste, bien musclé, flottait en plis flasques et abandonnés. Cette maigreur effrayante la frappait davantage ce soir-là, et l'affaissement extraordinaire où le prêtre semblait plongé finit par l'inquiéter. Pour le forcer à secouer son immobilité, à la fin, elle l'interpella :

Digitized by Google

— Est-ce que vous m'avez appelée, monsieur le curé ?

— Non, Thérèse.

— Vous n'avez besoin de rien ?

— De rien.

Après un court silence, il ajouta :

— De rien, merci, ma bonne Thérèse.

Il devinait confusément ce que ce souci de son bien-être cachait, à ce moment-là, de sollicitude inquiète et délicate.

Thérèse prit ce qu'il fallait pour aller puiser l'eau à la fontaine toujours jaillissante de la cure. C'était un prétexte à sortir, et elle avait encore quelque chose à dire ; mais cela l'embarrassait à formuler comme ça de loin. Elle descendit les quatre degrés de pierre, vint en clopinant jusqu'au banc où le prêtre était assis, et posant son seau à côté d'elle, elle dit :

— C'est-y vrai, monsieur le curé, que vous quittez le pays ?

Il la regarda très surpris. La nouvelle, qu'il se croyait seul à connaître, circulait donc déjà ; elle était parvenue à d'autres en même temps qu'à lui. Déjà, sans doute, l'annonce de son départ sonnait partout comme un chant de délivrance. Il soupira et dit :

— Dans quinze jours, j'aurai quitté ma paroisse.

Digitized by Google

Elle resta un moment saisie, les mots ne lui venaient pas tels qu'elle les aurait voulus.

— Partout où vous irez, dit-elle enfin très bas, sans lever les yeux, moi aussi, j'irai, monsieur le curé.

— Merci, murmura-t-il, merci.

Et il fit un mouvement brusque comme pour l'écarter de lui.

A ce moment-là, l'offre spontanée de ce dévoûment, au lieu de le réjouir, lui causait une insupportable souffrance.

Thérèse reprit aussitôt son seau et s'en alla. Mais quand elle revint courbée et boitant bas sous son fardeau, le prêtre la rappela :

— Ainsi, dit-il d'une voix émue, tant que Dieu nous laissera la vie, nous ne nous séparerons pas. Merci, Thérèse.

La figure de la vieille femme s'irradia, son pas devint plus léger, elle s'en alla plus alerte. Comme elle atteignait le seuil de la maison, le prêtre l'appela de nouveau. Le point douloureux effleuré dans son cœur par l'expression d'un humble et fidèle attachement, réclamait, à son tour, sa part d'attention, et il demanda :

— Est-ce que Zysine, elle aussi ?....

Mais il s'interrompit et changea brusquement sa question. C'était de la bouche de Zysine, elle-même, qu'il voulait apprendre ce qu'elle savait des

Digitized by Google

changements menaçant l'avenir, et il dit simplement :

— Zysine n'est-elle pas là ?

Au même instant la jeune fille accourait. Etonnée de n'avoir pas été hêlée comme à l'ordinaire, une nuance d'inquiétude animait sa figure fraîche, fine, transparente, dont un parfum de rose sauvage, de jeunesse libre et heureuse, s'exhalait. Droite et souple, elle se tint debout devant le prêtre sans penser à s'asseoir, comme si une préoccupation étrangère aux habitudes ordinaires de la vie bouleversait la routine de tous les jours.

Le prêtre la considéra un moment en silence.

S'était-il donc trompé ? Dieu, en reprenant à ce petit être irresponsable, au moment où il posait un pied incertain sur le seuil de la vie, tout secours humain, ne le lui avait-il pas donné, donné directement, de la main à la main ?

C'était ainsi qu'il avait compris la volonté divine le jour où il avait enlevé l'enfant à son foyer désert, pour l'apporter à la cure, et, à présent, ce don allait lui être redemandé, repris violemment !

— Zysine, interrogea-t-il, en scrutant le visage rosé qu'une angoisse mystérieuse changeait, tu sais.... ?

— Ah ! murmura-t-elle, c'est donc vrai ?

Et sans reprendre haleine, elle ajouta tout bas :

Digitized by Google

— Et.... où nous allons.... Est-ce loin d'ici, monsieur le curé ?

En même temps elle abaissa brusquement ses paupières, comme si elle craignait ce que ses yeux pourraient, à son insu, dire, trahir....

— Pas toi, dit-il sourdement en faisant un geste pour éloigner de lui cette question, pas toi !

— Si fait, dit-elle, d'une voix étouffée, partout où vous irez, monsieur le curé, moi aussi, j'irai.

Tout à l'heure, avec l'élan du sacrifice volontaire, Thérèse avait prononcé exactement les mêmes paroles. Seulement, pour elle, l'effort contenait une part de joie presque suffisante à le compenser : en acceptant l'exil, Thérèse restait fidèle au passé ; Zysine s'arrachait à l'avenir, elle donnait sa vie même.

— Non, dit le prêtre fermement, en étendant sa main sèche vers l'église neuve, presque achevée, encore illuminée des feux du couchant, ta place, à toi, est là.

Zysine jeta un regard rapide du côté où brillait le soleil, où la lumière, la chaleur, la vie l'attendaient, l'attiraient violemment; elle hésita l'espace d'une seconde, puis elle baissa les yeux et resta muette. L'obéissance passive offerte à sa volonté la tentait trop fortement.

Il fixa sur elle un long regard profond, douloureux, qui semblait ne pas la voir, puis il lui dit presque brusquement :

Digitized by Google

— Laisse-moi, va, va.

A ce moment même, à travers la déchirure qui séparait sous ses yeux le passé de l'avenir, il venait d'entrevoir une effrayante réalité. En même temps ses scrupules, ses doutes, ses incertitudes prenaient, devant sa conscience troublée, une netteté inattendue. Le déficit de son ministère se dressait, tout à coup, devant lui comme une faute personnelle, une infidèle compréhension de sa mission, une désobéissance volontaire et tenace. Il voulait être seul pour scruter cette douloureuse impression, lui arracher jusqu'au fond toute la vérité.

Peu à peu, à mesure que, du trouble de son esprit, cette vérité se dégageait plus claire, chose étrange, il la reconnaissait. Oui, accusatrice et méconnue, elle était là depuis longtemps, à cette même place de sa conscience. Pour ne pas la voir il avait obstinément détourné les yeux, refusant à Dieu le sacrifice qui lui était demandé. A présent ce sacrifice lui était imposé, et le passé s'éclairait d'une lumière aveuglante.

Fils de l'Eglise, quel droit avait-il eu de sentir frémir, en lui, des entrailles de chair ? En lui donnant cette enfant, Dieu lui avait donné un devoir à remplir : il avait fait de ce devoir une jouissance personnelle, le pivot de ses pensées, le tout de sa vie.

Le désir de suivre Zysine de l'autre côté de

Digitized by Google

l'eau, où son rôle de femme et de mère l'attendait, avait sournoisement influencé son esprit au point de rendre ses allures, ses propos, ses ordres mêmes, suspects et impuissants. C'était de là, oui, c'était de là que venait la déroute de son apostolat. Dieu le frappait là où il avait failli, il lui reprenait l'idole dressée entre le prêtre et sa mission. Désormais la liberté même d'obéir ou de désobéir lui était ôtée.

Lorsque le prêtre rentra dans la cure, ce soir-là, il faisait nuit depuis longtemps. Thérèse, inquiète, le guettait sur le pas de sa porte, et quand il passa près d'elle, elle jeta sur le visage de son maître la lumière crue de sa lampe :

— Vous voilà blanc comme un mort, murmura-t-elle, mécontente ; vous avez eu froid, monsieur le curé.....

II

Quinze jours plus tard, sur la route interminable qui la menait à l'inconnu, Thérèse marchait courageusement. Malgré sa démarche heurtée, elle était toujours en avant et, de la voix, elle stimulait sans cesse son compagnon :

— Marchons, monsieur le curé, marchons. Comme s'il eût été, à présent, sa conquête, sa propriété, son bien, et qu'au fond du cœur cette

Digitized by Google

pensée effaçât tous les sacrifices, elle l'entraînait, pressée de l'arracher au passé.

De temps en temps, pour calmer cette hâte fébrile qui le talonnait, le prêtre murmurait :

— Oui, Thérèse, oui, marchons.

Mais, comme la route faisait un brusque coude derrière lequel le village allait disparaître, il se retourna tout à coup et s'arrêta.

Au fond de l'étroite vallée tout inondée de soleil, le village dormait dans un bain de lumière. On entendait, au loin, mugir les troupeaux, et l'horloge qui, depuis vingt ans, comptait, une à une, toutes les heures de la vie du prêtre, venait de frapper l'air trois fois de sa voix grêle et familière.

A ce son, déjà lointain, un sentiment d'isolement, d'abandon, d'oubli traversa l'âme du voyageur ; l'échec de son ministère, ce long labeur jeté au vent, l'oppressa rapidement ; mais la pensée et l'image de Zysine se dégagèrent aussitôt de ses fugitives préoccupations, l'absorbèrent seules, l'étreignirent à l'étouffer.

C'était d'elle qu'était venue la paralysie de son âme ; et voilà que, malgré cette conviction, la pensée de fuir ce dangereux esclavage lui était intolérable. En ce moment même, des nombreuses années écoulées dans l'ignorance de son infidélité, une seule minute se détachait, effaçait tout le reste, s'enfonçait dans son cœur comme un dard.

Digitized by Google

Zysine ne venait-elle pas d'insister pour l'accompagner ? Cette fois, dans le ton décidé, vibrant, assourdi, lui répétant à satiété cette phrase, que Thérèse et elle semblaient avoir méditée ensemble : « Partout où vous irez, monsieur le curé, moi aussi, j'irai, » — il avait senti passer l'assurance d'un parti pris, d'un fait résolu, d'un dévoûment voulu, arrêté, désiré.

Elle l'avait donc devancé sur la route difficile. Son sacrifice, à elle, était fait et elle le lui avait apporté joyeusement, tandis que lui, la mortelle tentation de la prendre, de la garder tout entière, de revivre ailleurs le passé, venait de l'arrêter brusquement à ce tournant du chemin....

Pourquoi avait-il repoussé cette abnégation venue à lui avec l'insistance d'une volonté sûre d'elle-même ? Pourquoi cet inutile déchirement ?

Dieu, à cette dernière minute, replaçait sous ses pas le même effort, le même devoir ; la libre option entre l'obéissance ou la désobéissance lui était encore une fois rendue, rien d'extérieur à sa volonté ne forçait cette fois son action. Il fallait choisir librement.

Obéir à cette loi intime et mystérieuse qui existait entre Dieu et lui et ordonnait le sacrifice, ou suivre l'impulsion de son cœur d'homme, qu'aucune prescription extérieure ne condamnait ?

Longtemps il resta absorbé en lui-même, regar-

Digitized by Google

dant distraitement, là-bas, la vie se poursuivre sans un heurt, sans une halte, sans une secousse, ses traits amincis, affinés sous l'effort inaccoutumé de sa pensée. Machinalement les deux mains décharnées s'étaient cherchées et elles s'étaient jointes, tandis que, dans la vallée, lentement, les ombres s'allongeaient....

Intimidée, à côté de lui, Thérèse restait muette. Elle devinait, entre elle et son maître, un mystère insaisissable, que l'éloquence de son humble affection n'atteindrait pas, et elle fixait sur lui ses yeux bons, anxieux et chagrins. Comme si la persistance de ce regard eût enfin effleuré la sensibilité du prêtre, tout à coup il se retourna lentement vers elle; il regarda un moment en silence cette épave du passé, cette exilée volontaire qui l'attendait patiemment; puis un pâle sourire fit effort pour entr'ouvrir ses lèvres serrées, et il articula d'une voix sourde :

— Marchons, ma bonne Thérèse, marchons !

Et sans se retourner désormais, il s'en alla vers sa vie nouvelle.

EUGÉNIE PRADEZ.

Digitized by Google

Aux Chrysanthèmes.

O vous qui résumez le charme de l'automne,
Ses couchants merveilleux et ses rayons éteints,
Fleurs du pâle soleil et des pâles matins,
Vous avez des splendeurs dont le regard s'étonne!...

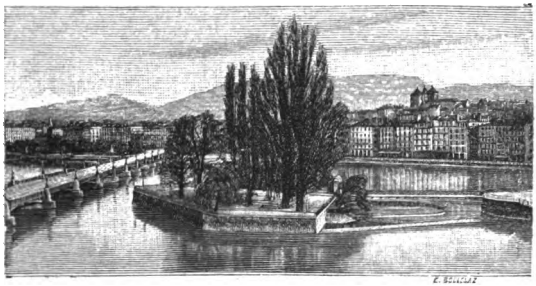
Comme un dernier sourire attardé dans l'ennui
Des jours prophétisant la détresse future,
Vous nous dites, ô fleurs, la suprême aventure
Des jardins attristés qui pressentent la nuit!

Vous êtes la moisson féerique du parterre
Quand, dans les bois dorés, l'hiver sonne du cor;
C'est l'Avril disparu qui refleurit encor,
L'ultime adieu du roi soleil, qui va se taire...

Et dans le clair-obscur des nids frais et chantants
Où les âmes de vierge ont des espoirs candides,
Vous étalez l'orgueil de vos gerbes splendides
Comme un hautain défi de l'éternel printemps!.

J. Copponex.

Digitized by Google



Notes d'un disparu.

Vous rappelez-vous mon ami Jacques Bernard? Cela est peu probable. Il était peu connu à Genève, ce grand garçon osseux et mélancolique, qu'un accès de fièvre jaune a si brusquement emporté, voici dix mois, à peine débarqué au Brésil où il venait moins pour chercher fortune que pour secouer son dégoût ennuyé du vieux monde. Il n'est que juste de dire qu'il n'avait rien fait pour se faire connaître de ses concitoyens. Ignorant de l'art de se mettre en scène, que pratiquaient avec succès autour de lui tant de ses contemporains d'ailleurs bien inférieurs à lui, il sem-

Digitized by Google

blait se glisser dans la vie en spectateur discret qui ne réclame pas de rôle dans la pièce à jouer. Ceux-là mêmes, peu nombreux, qui croyaient le connaître de près, trois ou quatre intimes choisis et gardés par lui avec un soin jaloux, n'ont peut-être pas su ce qui se cachait de vie intellectuelle dans ce silencieux, de talent latent dans cet improductif. Les uns le tenaient pour un raté, les autres pour un incomplet. En fait, il était mal taillé pour la vie pratique. Elle est simple et rectiligne : il était ondoyant et divers, moins compliqué peut-être qu'il ne se l'imaginait, trop complexe encore pour être bien compris des esprits faits d'une seule pièce qui l'entouraient.

« J'ai l'esprit sceptique, me disait-il dans un de ses jours trop rares d'abandon, et le cœur enthousiaste, et je souffre de cette contradiction qui est en moi. » De fait, sa volonté peu forte ne sut jamais établir l'équilibre désirable entre ces deux forces intérieures. Trop sceptique et trop détaché d'esprit pour accepter aucune des solutions auxquelles s'arrêtent la plupart des hommes, religion, patriotisme, art, philanthropie, amour ou politique, il était resté trop sentimental d'ailleurs pour repousser définitivement aucune d'elles. Il oscillait, perpétuellement ballotté entre les résultats négatifs de son raisonnement et les entraînements généreux de son imagination. Ses études termi-

Digitized by Google

nées, ni très brillantes ni tout à fait banales, mêlées de longues paresses et de violents coups de collier, il avait voyagé pendant quelques années, cueillant sur son passage une connaissance superficielle des diverses races d'hommes et des variantes légères que présentent les civilisations actuelles. Il était alors rentré à Genève, au coin natal dont il ne disait tant de mal que parce qu'il en pensait trop de bien, et s'était senti choqué par le contraste entre la réalité présente et l'espèce de grandeur idéale que son imagination portée à tout exagérer attribuait au passé de sa ville natale.

Il voulut alors donner un but à sa vie. Il n'en sut point trouver de bien fixe. La politique, la philanthropie, la littérature l'attirèrent et le repoussèrent successivement ou simultanément. Il se sentait peu de goût pour les préoccupations sociales de notre temps : le socialisme d'Etat répugnait à sa passion d'indépendance individuelle, et l'anarchie apparaissait à son bon sens naturel comme la plus candide et la plus folle des utopies idéalistes. On ne sut pas d'ailleurs utiliser ce qui restait à notre ami de bonne volonté et de force active. On lui fit donner dans des écoles quelques leçons de littérature à des garçons trop jeunes, qui ne le comprenaient pas et qu'il ne comprenait guère. Un journal lui demanda quelques articles bibliographiques et lui confia le soin de rendre compte de certaines

Digitized by Google

séances où des messieurs âgés dissertaient à tort et à travers sur les beaux-arts, la science et l'industrie en trempant de longues *glisses* dans leurs tasses de thé. Pendant deux ans Bernard accomplit sans se plaindre et en toute conscience ces besognes qu'il sentait inférieures à ce qu'il savait et à ce qu'il était. Un beau matin, sans prévenir personne, il partait pour le nouveau monde. Il n'en est pas revenu.

Sa disparition ne fit que peu de bruit. Par son testament olographe, parfaitement en ordre, qui fut retrouvé chez un notaire de la ville, Jacques Bernard instituait l'Université de Genève légataire universelle de sa modeste fortune. « Toutefois, ajoutait l'acte de dernière volonté, l'Université n'entrera en possession de ce capital augmenté des intérêts, que le jour où plus un professeur allemand n'occupera une seule chaire dans aucune Faculté. » Par une disposition additionnelle il me léguait ses livres et ses papiers personnels, dont il m'autorisait à tirer tel parti qui me semblerait convenable. J'ai retrouvé dans ce fouillis de paperasses quelques cahiers de notes autobiographiques, écrites d'une écriture mince et serrée, qui forment dans leur ensemble un tableau assez complet et parfois amusant de la société genevoise dans ces dix dernières années. J'en extrais aujourd'hui quelques pages choisies parmi celles qui ne contiennent aucune

Digitized by Google

allusion transparente à des personnalités vivantes. Moins piquantes par là-même que maint autre passage du même recueil, elles suffiront à vous donner une idée de ce qu'était mon ami, et peut-être même feront-elles regretter à quelques-uns la mort prématurée de ce garçon, à qui il n'a manqué, sans doute, qu'un peu de volonté pour avoir du talent, un peu d'optimisme pour être heureux, un peu de souplesse d'échine pour arriver au succès.

* * *

Samedi 21 janvier 189....

« Ce soir, concert classique au théâtre. Voici cinq ans que je n'avais vu cela. Rien n'a changé, ni l'orchestre, toujours médiocre et indiscipliné, ni le public confit en une admiration béate, applaudissant indistinctement tous les plats du menu composite qu'on lui sert. Je retrouve aux mêmes places les mêmes familles, rangées dans le même ordre ; seulement les petites filles de naguère ont allongé leurs robes et coulent des regards langoureux vers les collégiens de jadis, qui maintenant sont des jeunes gens en *smoking* qui viennent s'ennuyer là parce que cela se fait, parce que la mode le veut. Quelques jolies toilettes, d'ailleurs gauchement portées. Les membres du comité d'abonnement (toujours

Digitized by Google

les mêmes) sont là, souriant d'un petit air satisfait plein de fatuité. Ils songent aux services qu'ils rendent à l'art musical dans notre ville, et cette pensée flatte leur amour-propre. Ils sont heureux de la soumission avec laquelle le public ratifie le choix des solistes qu'ils ont fait eux-mêmes, et l'heureux éclectisme du programme, qui va de la IXe symphonie aux productions du premier piston de l'orchestre, un nommé Trumeau. L'espèce de vénération dont on les entoure ces soirs-là les console de l'obscurité où ils restent plongés le reste de l'année. A vrai dire ils ne vivent pleinement, d'une manière complète et épanouie, que pendant ces dix soirées de chaque hiver. Il y a aussi le critique musical de Genève, l'oracle des sons et des virtuoses, celui qui prépare, confirme ou réprouve les jugements du public. Je le revois, à la même place que jadis, très sémillant, très entouré, jouissant paisiblement de l'autorité qui émane de lui, très souriant aussi, car il est indulgent et ne repousse pas l'hommage de ses admirateurs. Pas préoccupé d'ailleurs de l'article à faire, car il est doué d'une forte érudition ayant lu Fétis et les innombrables bouquins allemands de sa bibliothèque musicale, qu'il transporte un à un, furtivement, au bureau où, dans la vie civile, il est un modeste rond de cuir. Au parterre, de braves gens, des pédagogues qui viennent reposer leurs oreilles des voix

Digitized by Google

criardes des gosses qu'ils ont entendu répéter leur rudiment pendant huit jours; des pasteurs tout émoustillés, malgré leur contenance grave, de la mondanité qu'ils se permettent en pénétrant dans ce lieu réprouvé, tout charmés et un peu émus de leur audace; des maris très ennuyés de cette musique, qui viennent là par gain de paix, pour que les autres soirs de la semaine leurs épouses les laissent aller sans trop grogner à leur cercle ou à leur brasserie. Dans les loges, les bourgeois enrichis que nous appelons nos aristocrates, très satisfaits des regards d'envie qui s'élèvent vers eux du parterre, qui descendent vers eux des galeries supérieures, un peu choqués de voir droit devant eux, aux fauteuils de balcon, les nez busqués des Juifs, marchands d'habits et de nouveautés. A la seconde galerie sont entassés les élèves du Conservatoire, filles et garçons, les malheureux suppliciés de la gamme perpétuelle et de l'exercice à haute pression, dont la seule consolation est d'entendre à moitié prix cette musique. Dans la loge du Conseil administratif, les ingénieurs et les épiciers qui président aux destins de notre ville se pavanent, oubliant l'ennui que leur cause ce bruit inintelligible pour eux, tant ils ont de joie candide à voir braquées sur leurs personnes officielles quelques lorgnettes et quelques regards de bourgeoises éblouies.

Digitized by Google

» A l'entr'acte, qu'on fait long, tout le monde se rencontre au foyer, mais l'on ne se confond pas. Le ciel nous préserve de la confusion des rangs! La haute, la moyenne et la basse sont soigneusement parquées en stations diverses. On se dédommage du silence forcé que le pédantisme germain, rapporté par les pèlerins de Bayreuth, a imposé à nos mœurs latines, et les potins vont leur train, et des mariages se préparent, et des jugements subtils se débitent :

» — Délicieuse, cette neuvième de Beethoven, d'une finesse !

» — Je trouve décidément Massenet un peu mièvre. Qu'en pensez-vous, madame?

» — Pourquoi jouer ces jeunes, chère? Laissons-leur le temps d'égaler les grands maîtres !

» Parfois des groupes corrects de « la société, » un monsieur bien mis, au teint jaune, va serrer d'un air protecteur la main d'un artiste, peintre, musicien ou écrivain, histoire de montrer qu'on n'a pas de préjugés et que devant le grand art, tous les quinze jours une fois, tous les hommes sont égaux.

» Au bout de vingt minutes, on rentre dans la salle étouffante et bondée, et l'on subit avec résignation, avec une contrainte d'admiration amusante pour le spectateur, la fin du programme. Et l'on se donne rendez-vous au patinage du lende-

Digitized by Google

main, les gens comme il faut à Rieu, le menu peuple aux marais de Rouelbeau ou de la Pallanterie.

» Et la musique, au milieu de tout cela? Ah! la musique? Sur les quinze cents badauds qui s'empilent au théâtre le samedi soir, s'il y a dix justes, dix convaincus qui s'en soucient, qui l'aiment avec passion et avec intelligence, comme elle le mérite, c'est le bout du monde! Ceux-là doivent souffrir cruellement, car ils ne se laissent pas prendre à cette poudre aux yeux de réminiscences teutonnes: les lumières éteintes, le silence imposé, les livrets explicatifs distribués aux abonnés pour leur enseigner le nom du grand-père du compositeur et les beautés de l'œuvre exécutée, et tout ce peuple de faux clercs qui ne distingueraient pas Beethoven de Mascagni et qui affectent de suivre sur leurs partitions le morceau qu'on joue.

» Et je ne parle pas des pseudo-wagnériens qui affluent dans cette salle, des sourds, — oui, des sourds à souhaiter longue vie à un coup de canon partant dans leurs oreilles, — qui ont dépensé 500 francs pour aller à Bayreuth entendre *Parsifal*, et qui viennent aux concerts classiques pour vous y prendre des airs dégoûtés, vous y faire des haussements d'épaules à mourir de rire.

» Plus répugnants, ceux-là, que les admirateurs béats, car ils n'ont pas l'excuse de la candeur. »

Digitized by Google

Mardi 12 février 189....

« Ce matin, sous un ciel grisâtre où tremblotait par moments un soleil frileux d'hiver, nous avons marié, sous les voûtes froides et nues de Saint-Pierre, mon ami Claude Brun et Mlle Rose Barron. « C'est un mariage délicieux, » roucoulait derrière moi la jeune dame Fabre, cette boulotte amusante à force d'optimisme ingénu, au sourire perpétuel qu'elle ne saurait réprimer dans les circonstances les plus tragiques. Délicieux, en effet, ce mariage ; toutes les convenances sont réunies : fortunes assez considérables à peu près égales des deux côtés, situations de famille analogues, relations communes, certains goûts intellectuels et certaines prétentions artistiques semblables, caractères pondérés et opinions judicieuses de part et d'autre, nul entraînement d'imagination à craindre et nulle prodigalité de la bourse commune. Claude, assez beau garçon, Rose, belle fille par la fraîcheur du teint et la régularité placide de traits insignifiants. Les deux familles ont consenti joyeusement à cette union assortie, que l'officier d'état civil a proclamée régulière hier, qu'un pasteur aux cheveux blancs, à la voix grave, bénit aujourd'hui en lisant la belle liturgie du mariage. Au moment où il prononce les mots traditionnels par lesquels les deux époux sont engagés à s'aider dans la mauvaise fortune, je vois

Digitized by Google

le large visage rubicond du père Brun s'éclairer d'un sourire de douce ironie qui semble dire : Cette éventualité-là ne se présentera jamais, nous y avons pourvu. Plus bilieux, le père de la mariée a froncé les sourcils. On peut s'attendre à tout avec ces niveleurs socialistes, avec ces gueux d'anarchistes....

» Les paroles du pasteur qui remet aux époux la Bible de mariage viennent heureusement rasséréner M. Barron ; elles sont empreintes d'un optimisme grave qui ravit d'aise l'assistance. Le pasteur est heureux de voir réunies par le plus saint et le plus joyeux des liens deux familles honorablement connues dans le pays, sincèrement attachées à nos institutions civiles et surtout à notre religion protestante qui a rendu Genève grande et respectée dans le passé.... Mme Barron, dont le père était un Savoyard avisé devenu sur le tard protestant et Genevois dans l'intérêt de son commerce de gros, se rengorge ; elle sent courir dans ses veines qui se gonflent d'émotion, un sang huguenot affiné par plusieurs générations de témoins de la foi.

» Tout est fini. Au moment solennel, Mme Rose Brun née Barron, a eu le petit accès d'attendrissement lacrymatoire qu'exigent les convenances, Claude a gardé l'attitude ferme et recueillie qui présage un époux sérieux et viril. L'orgue là-haut

Digitized by Google

entonne la sempiternelle et inévitable marche nuptiale de Mendelssohn : le cortège traverse l'église avec une gravité lente, pleine de dignité. Tout le monde est enchanté de la parfaite correction de la cérémonie, du tact accompli du pasteur « qui n'a pas mis les pieds dans le plat, » comme dit Mme Brun-Dassier, la mondaine de la famille. Seul Hector DuBois, premier ami de noces, qui a fait les frais d'un camélia double, trouve qu'il y a trop peu de monde et me communique à l'oreille cette intéressante observation. Je lui réponds que l'église est pleine, et je lui montre du doigt les piqueuses de bottines de la Grand'Rue et les demoiselles de magasin du Bourg-de-Four, qui ont envahi la nef, grimpant sans pudeur sur les beaux bancs de chêne neuf donnés au Consistoire « par un généreux ano-» nyme, membre fidèle de notre Eglise nationale, » comme ont dit nos journaux. DuBois n'est pas convaincu, il hoche la tête, il avait espéré montrer son camélia à un public plus *sélect*.

» — Il est regrettable, me dit-il en montrant le menu fretin qui emplit jusqu'aux couloirs, qu'on laisse pénétrer ces gens-là dans le temple. Les gens comme il faut n'osent plus venir assister à un mariage.

» Puis il n'y pense plus et rumine le toast, dithyrambique de fond, précieux de forme, qu'il portera tout à l'heure aux heureux époux.

Digitized by Google

» Tout s'est ensuite accompli selon la formule consacrée, car rien ne ressemble à une noce autant qu'une autre noce. On nous a mis quatre par quatre dans des landaus de louage, qui nous ont menés à la villa suburbaine de M. Brun le père. Le repas a été long, succulent et copieux. J'ai cru remarquer toutefois que Mme Brun la mère jetait des regards de travers sur ceux des convives dont les verres paraissaient par trop souvent vides. On assure, en effet, que cette bonne dame pratique sans ostentation, mais avec beaucoup de ferveur, la vertu genevoise de l'économie. Les toasts eurent l'ampleur, la dignité, parfois la pointe de malice spirituelle qu'exigent les préceptes traditionnels de ce genre spécial de rhétorique.

» Claude Brun eut l'heureux mélange de tenue grave et de familière affabilité qui convient à son rôle, et la jeune épouse prodigua sans réserve ses sourires un peu fades aux congratulations empressées et aux madrigaux moins gauches que ternes et compassés qui lui furent adressés par tous les convives. Dans les discours on a insisté surtout sur la parfaite concordance des deux familles unies. Je crains qu'on n'ait un peu négligé de parler des deux époux. Au moment où ils sont montés en voiture, les danses ont commencé. Hector Du-Bois, déjà fêté comme orateur émouvant et facétieux, a eu tous les succès de la soirée. Il a été

Digitized by Google

brillant et verveux, et je crois que si la fantaisie lui avait pris d'imiter l'exemple de notre ami Claude Brun, ce n'est pas une épouse, mais quatre ou cinq qu'il aurait pu choisir parmi les plus jolies filles de Genève, ce qui, à la vérité, n'est pas dire autant qu'on se l'imagine. Il n'a pas voulu abuser de la situation, il s'est contenté d'être une fois de plus ce qu'il est toujours, éminemment décoratif. On a dansé trois danses bleues. Personne ne m'a engagé, et j'ai cru remarquer une véritable répugnance chez les jeunes filles à qui la politesse m'imposait l'obligation de demander un tour de valse. J'ai vivement choqué la petite Claire Bonnet, qui est légèrement bas-bleu et qui radotait sur Ruskin et l'esthétique des préraphaélites, en lui déclarant brusquement que ses épaules me semblaient avoir plus d'ampleur que ses idées. Elle a eu la simplicité de raconter ce mot à son mari, qui n'a fait qu'en rire. Il tient plus aux épaules de sa femme qu'à ses idées, et cela a redoublé la fureur de cette petite doctoresse aux bras blancs, comme l'aurait appelée notre vieux maître de grec, le père Murry, qui empruntait volontiers ses comparaisons à Homère, et ses épithètes.

» Quand j'ai quitté la salle du bal, pleine d'un parfum capiteux de fleurs, de vin et de lassitudes pâmées, personne, je crois, ne songeait plus à Claude Brun et à Rose Barron, qui commençaient

Digitized by Google

ce soir la vie à deux, la communion de tous les instants, de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les douleurs et de toutes les joies intimes et secrètes, de tous les doutes et de tous les élans de foi, que doit être le mariage ; qui la commençaient régulièrement, convenablement, approuvés par la famille, autorisés par la société, congratulés par leurs proches, bénis par l'Eglise ; qui la commençaient normalement selon le jugement de la foule, sans idéal, sans entraînement, sans amour !

» Une indignation dégoûtée me serrait la gorge en pensant à cela, et, maintenant que j'y réfléchis, je souris moi-même de cette indignation. Pauvre Don Quichotte imbécile ! Prétendais-tu faire passer quelque chose de ton âme inquiète dans la quiétude bourgeoise des Sancho Pança qui t'entourent ? Il faut, pour faire les ménages unis et calmes, des Claude Brun et des Rose Barron. Qui sait si, marié, tu ne rosserais pas ta femme, par surexcitation d'esprit et par déception d'idéal, comme un simple moulin à vent ? »

Lundi 14 mars 189....

« Vendredi et samedi derniers, les adversaires et les partisans du chemin de fer à voie étroite Confignon-Sézenove ont tenu au Bâtiment électoral des assemblées populaires pour recommander

Digitized by Google

le rejet ou l'acceptation de la loi votée par le Grand Conseil et soumise à la décision du peuple par une demande de referendum. Malgré mon indifférence actuelle en matière politique, j'ai voulu assister à ces *conciones*, comme dirait mon ami Paul, le romaniste. J'ai observé curieusement la composition des deux auditoires, j'ai écouté avec attention et résignation les quatre discours prononcés chaque soir, et j'ai été étonné de l'invraisemblable similitude, pour ne pas dire de l'identité de ces deux assemblées. Même local, ce qui est naturel, et même scenario, ce qui se comprend. Les deux soirs, à la même minute, à huit heures trente-cinq, un président, également inexpert dans l'art de la parole, mais animé d'une profonde conviction, a montré en quelques phrases énergiques que l'heure était solennelle, la minute décisive pour le peuple genevois, que la Suisse entière avait fixé sur nous un regard anxieux et que l'Europe elle-même ne resterait point indifférente à la décision libre du peuple souverain. L'un et l'autre soir, nous avons entendu successivement un orateur gros et grand, bénisseur, patriote, onctueux, insinuant pour l'adversaire, faisant appel aux sentiments les plus élevés de la nature humaine, comme disent les manuels de morale. On l'a applaudi les deux soirs, mais modérément, par acquit de conscience. Un orateur long et maigre, de ton résolu et d'allures

Digitized by Google

carrées, a paru ensuite, parlant affaires, citant des chiffres, énumérant des rapports, réfutant ceux de la partie adverse, renversant par l'absurde les hypothèses opposées aux siennes, bien accueilli du public, car son argumentation répond au besoin genevois du positif, du prouvé, au côté chiffre de notre caractère national. Enfin un petit avocat beau parleur, mordant, acerbe, emportant le morceau à chaque coup de dent, lardant l'adversaire absent de son ironie pointue, l'accablant d'insinuations méchantes, montrant les petits intérêts personnels cachés sous cette grande question d'intérêt général, puis, sans transition, s'élevant, dans une péroraison pathétique, aux accents les plus sublimes de l'éloquence démagogique, pour montrer le pays ruiné et deshonoré à jamais si le peuple de Genève n'adoptait pas sa manière de voir, glorieuse et prospère dans les siècles à venir, si le peuple votait selon ses désirs.

» Et, l'un et l'autre soir, ce rhéteur à la voix stridente fut acclamé, couvert d'applaudissements à chaque phrase, sa péroraison déchaîna une ovation frénétique. Et les deux soirs aussi le président adjura les citoyens de faire leur devoir le lendemain, de déposer dans l'urne un *oui* ou un *non* énergique, de sauver la patrie en n'écoutant que leur conscience d'hommes libres et de citoyens éclairés : « Tous aux urnes ! pas d'abstention ! Vive Genève !

Digitized by Google

Vive la Confédération ! » Et les citoyens, fort échauffés, s'en allèrent, le vendredi et le samedi, discuter avec zèle l'avenir du pays auprès des canettes écumantes du père Fritz, qui fit aux deux partis un accueil également souriant et empressé.

» J'avoue que, hier matin, j'étais, en y réfléchissant, très perplexe sur la façon dont je devais voter. Je n'avais pas de lumières spéciales sur les chemins de fer à voie étroite, je n'avais qu'une notion assez vague des conditions économiques de la région Confignon-Sézenove. J'avais entendu le vendredi et le samedi d'excellents arguments pour et contre le projet, d'identiques insinuations contre les partisans et les adversaires de cette ligne, des appels également solennels et pathétiques à mon patriotisme pour adopter et pour rejeter. D'autre part, la ruine ou la prospérité du pays dépendant de mon vote, ainsi que l'avaient affirmé sans rire des hommes que je dois considérer comme sérieux puisque le peuple les a pris pour ses chefs, je n'osais trop me réfugier dans une coupable abstention.

Les innombrables affiches collées à tous les murs étaient peu faites pour éclairer les ténèbres de mon indécision : je voyais se détacher en lettres grasses les mots : INFAME CALOMNIE, GROSSIER TROMPE-L'ŒIL, MANŒUVRES PERFIDES, RÉACTION AGONISANTE ; mais les papiers verts, jaunes,

Digitized by Google

roses ou bleus étaient anonymes, ou signés de noms nouveaux, inconnus de moi, et concluaient les uns par un OUI lumineux, les autres par un NON vengeur. D'ailleurs, tout avait changé pendant les quelques années de mon absence : les conservateurs étaient devenus des démocrates, les libéraux des socialistes, les catholiques des indépendants. Je ne m'y reconnaissais plus et j'étais vraiment dans l'état d'esprit incertain de l'âne de Buridan.

» C'est alors que j'ai rencontré aux portes du Bâtiment électoral mon ami Lambert, un collègue du cercle que je voyais souvent quand je fréquentais encore les cénacles politiques. Il m'a pris par le bras et m'a dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

» — Tu sais qu'on vote oui !

» Je ne savais pas qu'on votait oui, mais, je l'avoue à ma honte, impressionné malgré moi par le ton dont Lambert m'avait dit cela, j'ai voté oui. C'est alors que j'ai connu l'utilité et la beauté des partis politiques.

» La loi d'ailleurs a été rejetée par 9879 voix contre 6344. J'ai eu du moins cette légère consolation de me trouver une fois de plus avec la minorité. Ce soir, en passant devant le cercle des Anciens-Sapeurs, j'ai vu, par les fenêtres éclairées, des gens qui banquetaient gaîment. J'ai eu la curiosité d'entrer, et j'ai vu fraternisant, trinquant, riant

Digitized by Google

comme joyeux compères, amicaux comme larrons en foire, les deux présidents des assemblées de vendredi et de samedi, les deux orateurs bénisseurs, les deux orateurs d'affaires, les deux avocats pointus qui, ces jours derniers encore, se combattaient, se soupçonnaient, se vilipendaient *coram populo*. Le Confignon-Sézenove était oublié depuis longtemps ; le pays sauvé pour les uns, ruiné pour les autres : ils s'en souciaient comme une féra d'un parapluie ; les regards anxieux de la Suisse et curieux de l'Europe, nul n'y songeait plus. Tous amis, tous frères, tous Genevois, tous patriotes, ils mangeaient côte à côte, le cœur à l'aise ; ils buvaient à la même coupe, ils fêtaient ensemble la sainte politique qui les nourrit les uns et les autres au détriment des badauds et des naïfs que nous sommes. Et moi, qui me crois souvent revenu de tout, j'ai eu encore l'adorable candeur de m'étonner, et presque de m'indigner un peu de ce bel aplomb des soupeurs.

» — Tu as perdu le contact, me disait très judicieusement Lambert, qui n'a pas perdu, lui, un seul coup de fourchette.

15 décembre 189....

« Un ennui morne, un ennui sourd et pesant tombait sur le salon, semblable à cette chaleur lourde et oppressante des jours d'été, annonçant un orage

Digitized by Google

qui ne peut se décider à éclater. Vainement la pauvre petite dame de F. allait d'un groupe de ses invités à l'autre, prodiguant les séductions de sa grâce si délicatement féminine et les ressources variées et subtiles de son esprit fin, ingénieux et prime-sautier, pour ranimer la conversation languissante, pour rapprocher les uns des autres tous ces Genevois qui semblaient les glaçons épars d'une banquise morcelée, pour provoquer une répartie, pour éveiller au moins quelque intérêt à l'endroit des rares morceaux de musique, choisis avec un goût très sûr, qu'elle avait eu la précaution de faire exécuter par des artistes de premier ordre qu'elle avait engagés pour ce soir. Elle lutta longtemps contre le silence obstiné, ou le parti pris de lieux communs qui régnait parmi ses invités. Puis elle sembla renoncer au combat, comprenant qu'elle avait tenté l'impossible.

» Française d'origine, elle a épousé, il y a peu d'années, un Genevois fort en vue, connaissant toute la ville et connu de chacun, à qui son nom, sa réputation scientifique et les services déjà rendus ont valu une situation élevée dans sa ville natale. Le rêve de Mme de F., nouvelle venue à Genève, admirant de loin la vieille cité de lumière et de vie intellectuelle qu'on lui avait tant vantée au cours de son éducation protestante, avait été de rester étrangère aux coteries locales, aux petites républiques qui di-

Digitized by Google

visent la ville, et de grouper dans son salon tout ce qui, dans sa nouvelle patrie, pouvait présenter un élément d'intérêt intellectuel, sans s'occuper des distinctions de castes, de partis politiques, de credo religieux. Elle avait fait dans ce sens plusieurs tentatives froidement accueillies. Aujourd'hui son rêve s'écroulait, définitivement, et, malgré le sourire qui ne cessait de briller sur ses lèvres, comme le rayonnement de sa bienveillance intérieure, on sentait une grande tristesse découragée s'abattre sur elle, invinciblement. Elle avait là, réunis dans son salon, la plupart des hommes connus de Genève : des originaux dont les bons mots faisaient fortune ; des savants distingués chacun dans sa spécialité ; des hommes du monde qui avaient voyagé dans toutes les parties du monde, appliquant aux pays étrangers ce don d'observation courte, mais précise, qui est un des dons de la race ; des littérateurs jouissant d'une réputation locale et un écrivain connu de toute l'Europe ; des peintres, des musiciens, des dilettanti, des hommes d'action, et l'élite intellectuelle des femmes genevoises....

» Et rien ne sortait de tout cela, malgré les efforts de la maîtresse de maison, que son mari aidait de son mieux. On ne se connaissait pas, ou l'on feignait de ne pas se connaître, ou on ne voulait pas se connaître. On se campait par petits groupes de connaissances intimes, où l'on ne se disait rien de

Digitized by Google

peur d'être épié par le groupe voisin, où l'on chuchottait à voix basse derrière les éventails et les claques. Mme de F. s'efforça de présenter les uns aux autres ceux qui paraissaient s'ignorer : ceux du haut mirent à se laisser présenter une sorte de bienveillance protectrice et forcée, jugée choquante par ceux du bas, qui se renfermèrent dans une dignité glaciale de mutisme obstiné. Un grand savant, vieillard charmant, tout imprégné encore de cette courtoisie affable faite de bonté, de simplicité et de tolérance délicate, que pratiquent parfois les vieilles gens et que notre temps ne connaît plus, s'efforça, par des anecdotes imprévues, de fines saillies, d'amener sur un terrain accessible à chacun la conversation générale. On l'écouta un instant, on sourit, et on laissa tomber l'entretien. Quelques-uns, il est vrai, s'efforçaient de parler, mais l'effort était trop visible. Ils sentaient le milieu hostile aux idées, prêt à juger sévèrement les platitudes et à condamner par un morne silence les paradoxes trop hardis. Par crainte de paraître pédants en parlant de leurs sujets favoris d'étude, les savants affectaient de parler de menus incidents mondains vaguement entendus et qu'ils répétaient mal à des gens mieux informés. Les hommes du monde, craignant de paraître sots, parlaient d'art, de littérature ou de science, accumulant les ponts neufs et les âneries. Le peintre Turon lançait des regards furi-

Digitized by Google

bonds : c'était une dame qui venait de lui faire l'éloge d'un collègue, un raté qui vendait sa peinture et décrochait des médailles. Un musicien, qui avait des prétentions à la haute culture et qui lisait à ses moments perdus les *Annales politiques et littéraires*, parlait des idées de Nietzsche à une bonne maman de l'aristocratie, dont l'horizon intellectuel n'a jamais dépassé l'entretien de son appartement de la rue des Granges et de sa villa de Genthod. Un gros professeur allemand dominait parfois le murmure confus des conversations par les éclats bruyants de son gros rire asthmatique ; mais il riait seul de ses traits d'esprit, qu'il répétait depuis vingt ans sans se lasser jamais, toujours identiques à eux-mêmes, contre les *mômiers* et les *calotins*. L'ennui morne et lourd régnait.

» Dans un coin du salon, muet, sardonique, un sourire de triomphe méchant écartant les pointes de sa moustache, Gaston Lardier, le plus farouche gallophobe de tout Genève, se frottait les mains de joie à la vue de la défaite croissante de *l'étrangère....* »

* * *

J'ai lu ces fragments du journal de Jacques Bernard, et d'autres tout autrement mordants que je ne puis citer, à quelques-uns des amis du défunt réunis pour cela :

Digitized by Google

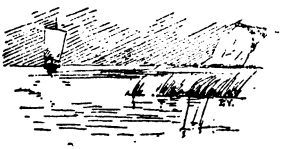
— Un drôle de pistolet que ce Jacques ! s'écria l'ami Latour, dentiste de son état et optimiste de convictions ; il allait chercher midi à quatorze heures, et je crois qu'il serait mort timbré, s'il était mort plus tard !

— Je crains qu'il n'eût perdu la foi, soupira le pasteur Wenicker, et ne se fût détaché de notre Eglise.

— Il devait être dyspeptique, ajouta sentencieusement Raillart, le docteur, et il était certainement menacé d'aboulie totale.

Ce fut là toute l'oraison funèbre de Jacques Bernard.

GASPARD VALLETTE.



Digitized by Google

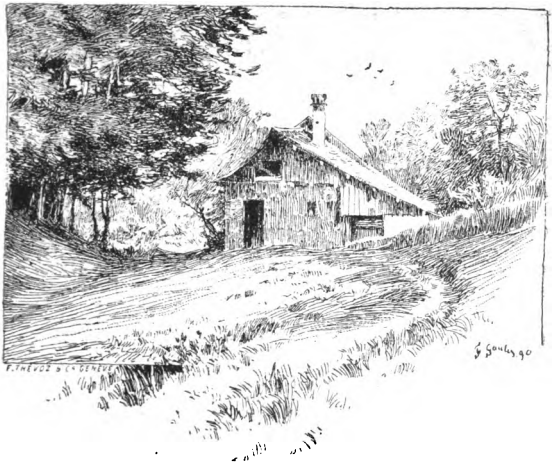
La poupée.

Elle a donc brisé sa poupée
Qui gît là, vidée et fripée.
— Mais pourquoi, mon ange, pourquoi ?
— Hé ! j'ai voulu « voir dedans, » moi.

L'enfant pleure sur sa folie.
— Quand tu voudras voir dans la vie,
N'ouvre pas trop tes yeux ardents,
Ne cherche pas à « voir dedans ! »

Virgile Rossel.

Digitized by Google



Zette.

Ce n'est pas son histoire que je veux vous conter ; Zette a le bonheur de n'en point avoir. Sa vie s'est passée jusqu'à présent comme celle de toutes les autres petites filles de notre pays, dont les jours ressemblent beaucoup les uns aux autres ; les événements y sont rares et pas assez intéressants pour faire le sujet d'un récit.

Digitized by Google

Zette va régulièrement à l'école, dont elle est une des bonnes élèves, quoiqu'elle aime joliment à babiller et qu'elle cède trop volontiers à la tentation d'appliquer son aptitude pour le dessin à caricaturer ses maîtres, ce qui met ceux-ci en grande colère ; une colère, d'ailleurs, de courte durée, car ils s'aperçoivent bientôt que sa malice n'est pas méchante. Zette est gentille avec ses camarades, toujours prête à leur rendre service, aussi bien qu'à jouer avec elles aux heures de la récréation. L'école prend naturellement encore la plus grande part de de son existence active ; cependant, en dehors de ses leçons, et quoiqu'elle ne soit pas extraordinairement laborieuse, elle cherche à se rendre utile à la maison, où elle reçoit d'une mère modèle la plus saine éducation morale.

Lorsque je songe à elle et que j'évoque son image, c'est même ainsi que je la revois avec le plus d'agrément, telle qu'elle m'est souvent apparue, telle que, hier encore, je la contemplais dans sa simple robe des jours de semaine, un tablier blanc noué sur sa taille juvénile, travaillant aux soins du ménage à côté de sa mère et de sa sœur aînée ; un rayon de douce lumière caressait son gracieux visage, sans la distraire de cette tâche de petite ménagère, à laquelle elle semblait prendre un grand plaisir, y mettant beaucoup d'application et un ardent désir de bien faire.

Digitized by Google

Oh ! la jolie scène familiale ! Et comme je la retrouve nettement enchâssée dans ma mémoire, avec ses détails charmants : la vaisselle étalée sur la table, l'eau chantant sur le foyer dans une luisante casserole de cuivre, des armoires entr'ouvertes pleines de provisions, un froufrou de jupes allant et venant dans cette humble cuisine bourgeoise, et, à travers la fenêtre, dans le ciel bleu, le clair soleil du printemps, dont un gai rayon venait tout exprès caresser le visage de Zette, posant sur sa blonde chevelure une teinte chaude et dorée.

Mais puisque Zette n'a point d'histoire, et que sa vie ressemble à celle d'une multitude d'autres petites filles que vous connaissez tous, pourquoi donc vous parler d'elle ? C'est que, plus que personne, elle fait penser aux anges, et que par la douceur, la franchise et l'innocence de son caractère, elle a depuis sa naissance constamment enchanté mon imagination.

Tout en elle est si radieux et si pur ! Elle est plus approchée de la nature que les autres enfants de son âge. N'ayant rien appris des artifices de notre prétendue civilisation, elle est restée très simple, un peu sauvage, exquise de naturel. Elle ne connaît aucune coquetterie, aucune dissimulation ; elle met tous ses sentiments au dehors, riant avec abandon quand elle est gaie, ne retenant devant personne ses larmes quand elle a envie de

Digitized by Google

pleurer, ce qui lui arrive parfois, car elle est extrêmement sensible, et si elle se montre affectueuse et cajolante avec les gens qui lui conviennent, il lui est impossible de faire bonne mine à ceux qu'elle n'aime pas.

Vous voyez que ses qualités natives sont loin d'être conformes aux conventions à la mode; elles suffiraient pour faire de Zette une créature précieuse et rare : vous savez en effet combien il est exceptionnel aujourd'hui de rencontrer une jeune fille qui ne soit par quelque côté moralement contrefaite, quand ce n'est pas par tous les côtés à la fois. Et cela, à cause de cette folie généralisée chez un grand nombre de parents, qui sont fiers de l'intelligence précoce ou surmenée de leurs filles, qui les veulent élégantes et pomponnées, parlant plusieurs langues, étudiant les sciences abstraites, jouant du piano et dansant bien ; ils en font ainsi d'ennuyeux prodiges et paraissent d'autant plus satisfaits d'elles que, devenues des phénomènes, au même titre que ces fragiles fleurs de serre chaude médaillées dans les concours, elles sont plus remarquées dans le monde, plus prétentieuses et plus détestables.

Rien de pareil n'est à craindre pour Zette ; tout en étant fort intelligente, elle se distingue de ses contemporaines justement parce que, dans l'ordre intellectuel, elle n'est pas phénomène du tout. Elle

Digitized by Google

n'a pas subi ce qu'on est convenu d'appeler de la « culture ; » elle ignore la géométrie et sait de piano juste assez pour être sûre de n'y briller jamais. Malgré quoi, si j'avais une fille, je lui donnerais Zette en exemple, car je préfère ce qui vient directement de Dieu à ce qu'y substituent sottement les hommes. Et puis, quoiqu'elle ne soit probablement pas destinée à jamais remporter de grands succès dans les salons, Zette m'apparaît comme la plus éloquente démonstration de l'excellence de la vie d'ici-bas, dont médisent, par une singulière inconséquence, ceux-là mêmes qui sous prétexte de la rendre plus attrayante, contribuent le plus à l'enlaidir par des raffinements, des complications et des mensonges.

A force de simplicité, de vérité et de naturel, Zette apporte dans le concert de cette petite portion de l'univers où j'ai été appelé à vivre, la note qui rafraîchit et vivifie ; elle est, dans la fraction d'humanité que je puis observer, comme le soleil dans la nature, et je ne saurais vraiment mieux comparer l'impression produite par Zette qu'à celle de ce rayon printanier qui, hier encore, filtrant à travers sa fenêtre, venait gaiement caresser sa tête blonde.

Oui, c'est bien cela, un pur rayon de soleil, lumineux, chaud, réjouissant et doux ; un rayon de soleil qui va droit au cœur ! Partout où elle pé-

Digitized by Google

nètre, et sans rien faire pour attirer sur elle l'attention, Zette la captive tout entière, tant son regard répand de clarté et dévoile de force intérieure.

Elle vient seulement d'atteindre sa quinzième année, et pourtant elle exerce sur tout le monde un pouvoir de ravissement, non par son savoir ou ses talents, nous venons de suffisamment l'indiquer, ni qu'elle soit extraordinairement jolie, car son front est trop vaste pour un front féminin, ses joues trop pleines, tout son corps un peu trop fortement charpenté ; mais à cause de sa grâce infinie et du charme irrésistible qu'elle répand autour d'elle, sans y songer, — cela va sans dire, — et sans le savoir, ce qui donne à sa beauté toute sa puissance de séduction.

Il est impossible d'imaginer une enfant plus absolument charmante, elle est un parfait chef-d'œuvre en son genre, plus gracieux encore que les anges de Raphaël et plus enchanteur que ces délicates figures de chérubins, égarées dans les vieux tableaux des peintres primitifs, dont les rêves s'alimentaient aux sources divines et qui étaient habiles à rendre d'un trait ce qu'il y a d'immortel dans la beauté : l'élément primordial, dont les chairs suaves, les grands yeux limpides sous des paupières imperceptiblement plissées, les lèvres souriantes et les attitudes expansives, ne sont jamais que l'imparfaite traduction extérieure. Zette

Digitized by Google

a, en effet, sur les chefs-d'œuvre figés des grands rêveurs d'autrefois cette incontestable supériorité qu'elle est vivante et parlante, qu'elle trouve sans les chercher des expressions divines ; elle réalise à tel point, en chair et en os, la conception que j'ai de la jeune fille idéale, qu'elle fait pâlir à mes yeux toutes les autres réalités de cet ordre, rencontrées dans la nature ou dans les arts. Elle m'a souvent fait gémir, dans mon ambition de communiquer un peu de son charme à d'autres, de n'avoir pas le talent de peindre ou d'éterniser d'une façon quelconque son sourire qui transporte au ciel et son regard qui vous remue jusqu'au fond de l'âme.

C'est même à son propos, et plus intensivement qu'en face des plus admirables scènes de la nature, chaque fois que j'essaie d'analyser la joie particulière qu'elle me procure, que j'ai le plus douloureusement ressenti l'impuissance de nos formules, l'incapacité de nos procédés d'art. Comment rendre l'image si délicieuse qu'elle a peu à peu gravée en moi ?

Le portrait que je voudrais tant tracer de Zette demeure toujours au-dessous de la vérité, comme une ébauche condamnée fatalement à ne jamais être achevée. Et lorsque en vain je m'efforce d'exprimer par des phrases ce qu'il y a précisément de plus indicible dans sa beauté, le résultat me paraît toujours sacrilège, et je suis pris d'une sorte

Digitized by Google

de repentir, comme si, par mon ambition démesurée, j'avais profané sa pureté.

C'est qu'il faudrait, pour dignement parler d'elle, posséder toute la candeur de son âme, et pour dire les sentiments qui rayonnent de son être, des mots qui ne se trouvent dans aucun vocabulaire. Il y a trop d'essence divine en elle!

Certain soir que je l'observais, accoudée à sa fenêtre, à l'heure où la nuit montant de la terre noyait dans des noirceurs de ténèbres les dernières radiations roses du soleil fuyant, je ressentis la même émotion mystique qui m'étreignit la première fois que je l'ai vue, quelques semaines après sa venue au monde, il y a bientôt quinze ans.

Elle dormait alors au fond de son berceau, dans une chambrette à demi-éclairée, sous le regard attendri de ses parents; elle dormait paisiblement, ses petits bras ramenés sur sa poitrine, la tête penchée dans une attitude de parfaite insouciance. Le bruit que je fis en approchant d'elle l'éveilla, elle ouvrit ses paupières, et une clarté, cette même clarté qui, depuis, l'a toujours accompagnée, apparut. A ce moment précis, je remarquai dans ses yeux, qui étaient déjà d'un bleu limpide, quelque chose d'inaccoutumé dans le regard ordinairement si fixe des tout petits enfants, quelque chose d'indéfinissable que j'y ai souvent retrouvé depuis, comme en particulier le soir que je viens de dire où, accou-

Digitized by Google

dée à sa fenêtre, elle contemplait la nuit montant de la terre.

Et ce *quelque chose* me frappa d'autant plus que je le reconnus immédiatement pour l'avoir déjà sûrement rencontré *ailleurs*, je ne sais ni quand, ni où, sans doute longtemps avant notre naissance à tous les deux, dans les régions de mystère où attendent les choses qui ne sont pas encore nées. Et je me rappelle qu'alors j'eus l'intuition que l'âme de Zette avait jadis été mêlée à mon âme dans une même souche inconnue, et qu'un lien nous unissait depuis un temps immémorial, un lien tout-puissant, tel qu'il paraît devoir exister nécessairement, en vertu d'une loi encore mal définie, entre les choses et les êtres destinés à s'harmoniser et à se comprendre.

De là, une sorte de mysticité dans ma manière de voir Zette, et qui, je le sens, se trouve également dans ma manière de voir toutes les autres créatures que j'aime, comme aussi les objets inanimés dispersés dans la nature ; je les trouve beaux, à cause justement de cette intuition que j'ai, en leur présence, qu'il y a, caché en eux comme en moi, quelque principe impérissable qui a éternellement existé et qui est la condition nécessaire de leur beauté. Et quelque absurde qu'elle puisse paraître, l'idée ne m'est jamais venue de résister à cette croyance, parce qu'elle me fait chérir Zette davan-

Digitized by Google

tage, et qu'en général, elle est l'agent de mes prédilections pour les êtres qui la suscitent et de mes dédains pour ceux dont elle est absente. Au fond, les personnes et les choses n'ont bien décidément qu'une valeur subjective, leur beauté dépend de l'angle sous lequel on les considère et de la quantité d'amour qu'elles font éclore dans notre cœur.

Depuis le jour où m'est apparue cette clarté mystique dans le regard de Zette couchée au fond de son berceau, et que j'ai compris le lien d'éternité qui m'unissait à elle, j'ai suivi pas à pas son ascension vers la vie; je l'ai vue grandir dans un état de douce félicité; j'ai recueilli ses propos enfantins, les chansons fraîches comme des chants d'oiseaux qui, sous la forme naïve que son ineffable candeur a su leur conserver, expriment encore si bien les excellences de son cœur; j'ai été indulgent à ses misères, rachetées par les vertus que j'attendais d'elle et qui sont venues à leur heure, dans l'ordre que j'avais prévu, conformément à mes secrets désirs et à la logique de mon entendement. Puis les traits fondamentaux de son caractère se sont dessinés progressivement, indécis d'abord, plus précis dans la suite, et enfin ils se sont affirmés pour toujours.

Toujours! Que de chers espoirs dans ce mot magnifique, mais aussi que de chimères, peut-être! Qui pourra jamais assurer les promesses qu'il com-

Digitized by Google

porte à l'égard de Zette et remplir les horizons qu'il entr'ouvre sur son avenir, si ce n'est ce don suprême qu'elle a reçu, cette parfaite candeur capable de la protéger contre les tentations du monde, et ce *quelque chose* d'indicible et d'impérissable qui met une clarté divine dans ses yeux et pourra seul lui faire supporter les orages de la vie ?

. . . . . .

Puisse Zette faire longtemps « penser aux anges, » et conserver sa grâce incomparable, son naturel et sa simplicité ! Puissent ses jours conti- à ressembler les uns aux autres dans la paix et dans l'allégresse, comme c'est encore, Dieu merci, le cas pour bon nombre de jeunes filles de notre pays ; et puisse-t-elle, restant sans histoire, ne faire jamais parler d'elle que comme je vous en parle à cette heure pour dire en mots insuffisants ses vertus de petite ménagère, son ardent désir de bien faire, sa douceur, sa franchise, son innocence, l'expression adorée de son regard !

EMILE YUNG.

Digitized by Google

Bruit de cloches.

Les cloches au lointain perdues
Sonnaient leur carillon lassé,
Et dans le gris des étendues
Nul reflet d'or n'avait glissé.

Sonnant leur carillon lassé,
Les cloches modulaient leur plainte.
Nul reflet d'or n'avait glissé
Dans la lumière à peine éteinte.

Les cloches modulaient leur plainte,
Leur écho vibrait dans mon cœur ;
Sous la lumière à peine éteinte
La nuit montait, — et la douleur !

Leur écho vibrait dans mon cœur,
Il disait : Tristesse, tristesse !
La nuit montait, et la douleur
Des sons las pleurait en détresse.

Il disait : Tristesse, tristesse....
Les cloches sonnaient au ciel noir,
Leurs sons las pleuraient en détresse
La mort de mon plus doux espoir.

M. Durand.

Digitized by Google

Dépaysée.

JULES Voisin, sa toilette achevée, se livra à une inspection de sa personne, dans la glace au-dessus de sa cheminée. Il y vit la figure d'un homme de trente ans, d'une saine carnation sous le hâle, à la moustache blonde retombante, aux yeux bleus, clairs et francs. S'ac-

Digitized by Google

coudant sur le manteau, il lissa du doigt deux rides fines qui traversaient son front, étouffa un soupir, puis se rasséréna en passant une dernière fois le peigne dans ses cheveux châtains, qui entouraient sa tête d'une épaisse toison courte. Il recula enfin d'un pas ou deux, se revit des épaules aux genoux, droit, pas très grand, quoique d'une carrure vigoureuse qu'alourdissait sa redingote, d'une coupe provinciale. Mais de cela il ne s'aperçut pas, et, naïvement satisfait du résultat de son examen, il attacha à son revers gauche une coquette boutonnière de bleuets, qui égaya la sévérité professionnelle de sa tenue de premier clerc chez maître Guillaume.

Un beau rayon du soleil de juillet, glissant à travers les rideaux, l'invitait à sortir. Il prit son chapeau, sa canne et, avant de descendre, cria à la porte de sa mère :

— Es-tu prête ?

— Dans cinq minutes, mon enfant.

— Oh ! alors, je sais ce que cela signifie !... Je vais t'attendre au jardin.

Le jardin et la maison, blanche et modeste, tapis entre deux villas de riches, bénéficiaient de l'ombrage de beaux vieux arbres aristocratiques. Les Voisin, avec un peu d'illusion, pouvaient s'en croire propriétaires. Ainsi, au printemps, les acacias de Mme de Charmes inclinaient leurs grappes jaunes

Digitized by Google

et blanches sur leur pelouse, et la bonne Mme Voisin, usant d'une permission gracieusement octroyée, s'y fournissait pour ses beignets, tandis que Jules avait installé un banc et une table rustiques sous le tilleul des de Seyne, dont les branches formaient dôme sur son sol. Ce fut là qu'il s'assit pour rêver. Mille souvenirs y flottaient, doux et voilés, que rappelait le moment présent, en fixant leurs contours vagues, rafraîchissant leurs couleurs éteintes, effaçant d'un souffle léger la poussière facile de l'oubli. Puis la figure, évoquée sous tant de formes indécises, de la fiancée qu'il allait retrouver après dix ans d'absence, se détacha lumineuse et nette dans le nimbe d'un cher passé.

Il la revit, il l'entendit : compagne de jeux aux nattes blondes qu'il faisait voler dans les airs en balançant l'escarpolette ; écolière aux doigts tachés d'encre à qui il expliquait ses problèmes ; grande fillette déjà maniérée, qui lui disait « vous » par caprice et se détournait en rougissant quand il voulait l'embrasser ; enfin, mince jeune fille d'une grâce frêle, blanche, aux cheveux relevés, qui se suspendait pleurante à son épaule :

— Ah ! Jules, c'est si dur de quitter son pays, sa mère, ses amis !

— Mais c'est pour deux ans, Ida ; après tu reviendras. Il faut te faire une raison ! Puisque c'est nécessaire....

Digitized by Google

— Tu m'écriras, tu me donneras des nouvelles de maman, si elle était malade.... Ah! mon Dieu, je n'ose y penser!... Enfin, comme tu le dis, c'est nécessaire....

— Sans doute! Il faut te faire une raison.

Il ne savait que répéter cela, stupidement.

Au fond de son cœur de vingt ans, si naïf et si scrupuleux, qui souffrait avec sa petite amie, s'élevait déjà une protestation : était-ce bien nécessaire, vraiment, de l'envoyer « au pair » dans cette famille anglaise? Il lui semblait que, quand on n'a qu'une fille, et qu'on a de quoi vivre, on ferait mieux de la garder chez soi. Mais l'usage en ordonnait autrement, et Mme Bonhôte aurait cru y déroger si elle n'avait pas soumis sa fille et elle-même à cette dure épreuve.

— Il est bon qu'une jeune fille sorte de la maison et qu'elle apprenne les langues. Cela peut toujours être utile.

Jules entendait les mots, retrouvait jusqu'au timbre précis de la petite voix nette, un peu âpre, revoyait l'air convaincu avec lequel Mme Bonhôte répétait ces phrases apprises, la sèche silhouette de la veuve, ratatinée, vêtue de noir modeste, les mains dans des mitaines de soie, et la sincérité des yeux où sa douleur éclatait, malgré tout.

En êtes-vous bien sûre, madame Bonhôte? répondait Jules, reprenant une conversation rétros-

Digitized by Google

pective et figurée avec la mère de son Ida. Moi, je trouve que ce sont de drôles d'usages. Elle revient après dix ans, — dix ans, ce n'est pas deux, entendez-vous ? — et que trouve-t-elle ? Ses anciennes amies dispersées, mariées, mortes, que sais-je ? En tout cas, elle les a perdues de vue et la connaissance sera partout à refaire. Et moi, qui dois l'épouser, qui dois la revoir dans une heure, je me sentirai gêné comme devant une étrangère. Pendant ces dix ans, vous avez vécu seule, et, sans mon excellente mère, vous auriez passé de tristes moments. Ce n'est pas gai, avouez, à votre âge ! Il se trouve toujours des gens assez bêtes pour dire : « Cette pauvre Mme Bonhôte ! N'est-ce pas honteux à sa fille de l'abandonner pour courir le monde ? » Est-ce elle qui a voulu partir ? Non, n'est-ce pas ? Si elle a pris goût aux voyages, à qui la faute ? C'est vous qui l'avez expédiée. En a-t-elle vu du pays, tout de même ! On comprend qu'elle ait un peu oublié les anciens amis.... Sans moi, je crois bien que vous ne l'auriez jamais revue.

Il s'arrêta, fit le bilan rapide de ces dix ans, pensa aux lettres qu'il avait reçues d'Ida, les premières désespérées et affectueuses, les autres plus gaies, plus courtes, plus rares. Puis, à mesure que s'espaçaient les lettres, les visites de Mme Bonhôte devenaient plus fréquentes. Elle se plaignait, elle gémissait :

Digitized by Google

— Ah! mon Dieu! voilà que ma fille quitte sa place! Elle est chez un lord à présent. Quand on pense à la jolie position qu'elle aurait dans son pays, si elle voulait seulement revenir! Cela ne vaudrait-il pas mieux, madame Voisin, que d'être en place chez les autres? Mais voilà, elle trouve notre ville trop petite.

Ou bien :

— Je ne sais pas ce qui se passe avec Ida. Elle m'écrit d'étranges lettres. C'est comme si elle aimait quelqu'un. Sans doute, je serais contente de la voir épouser un riche Anglais, puisqu'il n'y a qu'eux, à présent, et qu'il lui faut la grande vie. Mais j'aurais préféré qu'elle s'établît plus modestement ici.

Et, quelques jours après :

— Non, je m'étais trompée. Elle quitte de nouveau sa place. Ses lettres sont tristes à faire pleurer. Je suis sûre qu'elle est malade, qu'elle me cache quelque chose! Mon Dieu! mon Dieu! n'avoir qu'une fille et la sentir si loin de soi, devenue une étrangère pour sa mère!...

« Pour sûr, se disait Jules, que tout ne va pas si bien qu'on se l'imagine. Le pain d'autrui est amer. Mais Ida est trop fière, si elle a été désappointée, pour rentrer au pays.... Il lui faudrait un prétexte honorable.... »

Ce fut lui qui le trouva. Il lui gardait une sé-

Digitized by Google

rieuse affection et se souvenait de certaines promesses échangées à l'époque du départ, lorsqu'elle avait tant pleuré dans ses bras. Sa très modeste position ne lui avait pas permis, jusque-là, d'épouser une femme qui devait avoir pris des habitudes de dépense, mais, le jour où il fut promu à la dignité de premier clerc, il se présenta chez Mme Bonhôte et lui dit, d'une voix solennelle et émue :

— Ecrivez à votre fille, madame Bonhôte, que, si elle veut revenir, il y a ici un brave garçon qui n'a jamais pensé qu'à elle et qui ne demande qu'à la rendre heureuse. Notre vie lui paraîtra peut-être un peu monotone, mais c'est si bon de se sentir chez soi !

Elle accepta, et si vite, que cela les surprit un peu. Et elle arriva, suivant de très près sa lettre, de sorte que Jules, qui n'avait pas été prévenu, ne se trouva pas, à son grand regret, à la gare pour l'attendre. De retour depuis deux jours et fatiguée du voyage, elle n'avait pas encore vu son ami. Jules se préparait à aller faire sa première visite avec sa mère.

Si près du moment rêvé, une appréhension le saisissait, et diverses questions se posaient dans son esprit. L'aimait-elle encore ? Etait-elle restée jolie ?

Son imagination s'efforça, rétablit les lignes con-

Digitized by Google

fuses, en traça de nouvelles, mais le flou de l'image qui ne lui présentait de précis qu'une carnation blanche et blonde l'irrita. Il se leva, pressé d'en finir avec les suppositions, et cria de nouveau, d'une voix énervée :

— Mère, dépêche-toi donc !

— Une minute de patience ; je descends.

Il mit son chapeau et marcha à grands pas sous les arbres :

« Quand même, c'est moi qui vous la rends, votre fille, madame Bonhôte ! »

Après avoir pensé toute sa vie à Ida, il s'étonnait maintenant que les choses se fussent précipitées en un temps si bref.

Enfin, Mme Voisin se montra, majestueusement drapée dans son châle de dentelle et tourmentant un dernier bouton. Jules ouvrit la porte du jardin, et ils se dirigèrent, par le faubourg, vers la ville.

Pendant la première et la plus longue partie de la route, ils se parlèrent à peine : Jules, le cœur serré d'une subtile angoisse, et sa mère attentive à maintenir sous le soleil son en-tout-cas de soie violette. Les très rares passants qu'ils rencontrèrent les regardaient d'un air vaguement étonné, et le jeune homme commença à se sentir endimanché et mal à son aise.

— Je me demande si elle a beaucoup changé, dit-il enfin.

Digitized by Google

— Les années ont dû compter pour elle comme pour les autres, répondit Mme Voisin d'un ton sentencieux. Tu peux t'attendre à la trouver vieillie : songe donc, elle a vingt-sept ans.

— Mais elle peut être quand même jolie ? hasarda Jules.

Après un nouveau silence, il reprit :

— Sais-tu, je regrette de n'avoir pas été à la gare. Ç'aurait été plus aimable.

— Puisqu'elle ne le désirait pas.

— Elle peut avoir dit comme cela et pensé autrement. Cette visite que nous allons faire, en toilette, où l'on nous attend, où nous serons reçus au salon, me déplaît. C'est une vraie cérémonie, quoi !

— Si tu te maries, tu en verras bien d'autres ! Regarde donc, Mme Chevalier qui nous salue.

Ils durent s'arrêter, causer. Mme Chevalier, surnommée la « Gazette, » toujours à l'affût de quelque information, dispensait avec abondance celles qu'elle avait reçues. Son babil ne tarissait point. Jules, la maudissant dans son for intérieur, écoutait cinq heures frapper à l'horloge voisine.

— A propos, vous ne savez pas ? Ida Bonhôte est revenue. Il paraît qu'elle est d'une maigreur ! Elle en a dû manger, de la vache enragée, chez ces Anglais ! Et puis, on dit qu'elle ne s'entend pas du tout avec sa mère. Cette pauvre Mme Bonhôte, qui

Digitized by Google

se réjouissait tant de la revoir, en est déjà à se mordre les doigts. Figurez-vous que hier....

— Mère, allons-nous ? demanda le jeune homme, coupant brusquement son discours. — Excusez-nous, madame Chevalier, nous sommes invités pour cinq heures.

— Que je ne vous retienne pas ! Vous allez peut-être chez les Bonhôte ? Moi, je vais au bain, sans quoi j'aurais fait le chemin avec vous. Vous jugerez des choses par vous-mêmes. On ne doit pas toujours croire tout ce qu'on dit, les gens ont si mauvaise langue !

Elle les quitta, après des poignées de main ; Jules ne se sentit soulagé que quand il vit disparaître, à l'angle d'une maison, sa jupe de mérinos brun et son cabas de bain. Ses paroles malveillantes l'accompagnèrent désagréablement le reste du chemin. Mais, sur la place du Marché, son impression changea lorsqu'il reconnut les fenêtres vieillottes, voilées de blanc, derrière lesquelles Ida devait guetter son arrivée. Son cœur ne fut plus qu'émotion joyeuse, et il entraîna sa mère, qui lui disait, en s'essoufflant :

— Mais voyons, Jules ! il ne faut pas avoir l'air si pressé. Cela a mauvaise façon.

Une jeune bonne allemande leur ouvrit et les fit passer au salon. Mme Bonhôte et une autre dame y

Digitized by Google

étaient assises, vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux coins de la cheminée. Jules allait s'informer d'Ida, quand l'étrangère lui tendit la main. C'était elle, cette sèche et pâle femme, au visage d'une maigreur effilée, aux yeux cernés et fatigués, qui lui offrait des doigts osseux et s'informait de sa santé avec un accent britannique ? Saisi, oubliant l'accueil tendre qu'il avait préparé, il ne sut que balbutier :

— Bonjour, mademoiselle Bonhôte. Vous avez fait un bon voyage ?

Puis ils s'assirent tous quatre en cercle autour de la cheminée, et personne ne trouvait rien à dire. Jules contemplait sa fiancée, désespérant de retrouver un trait de l'Ida d'autrefois. Il aurait pu la croiser dans la rue et ne pas la reconnaître, tant elle était changée de traits, d'expression, de manières ; sa voix même, débarrassée de l'accent traînant du pays, passait, sifflante, entre ses dents serrées. Elle levait sur lui, sans timidité, un regard froid, qui n'exprimait rien, si ce n'est peut-être une légère désillusion. Mme Bonhôte avait l'air malheureux. Pour rompre la glace, elle proposa d'aller goûter. Ils passèrent dans la salle à manger, où un goûter à la mode suisse, servi dans de la porcelaine à filets d'or, garnissait une table ovale.

— Nous boirons du thé, expliqua Mme Bonhôte

Digitized by Google

en prenant sa place. Ida a perdu l'habitude du café.

Malgré l'abondance de friandises qui couvraient la table, ils mangèrent peu et sans plaisir, gênés par cette présence qu'ils pressentaient étrangère. Ida, désaccoutumée de ce repas du milieu de l'après-midi, ne prit qu'un biscuit et une tasse de thé. La conversation, par convenance, roula sur ses voyages. Aimait-elle l'Angleterre? Avait-elle eu le mal de mer? Etait-elle contente de revenir au pays? Avait-elle vu la reine, le prince de Galles?

Elle répondait par des phrases brèves, évasives, d'une politesse voulue et où perçait l'effort. On lui donna aussi des nouvelles des gens de la ville; cela l'intéressait à peine et quelques noms échappaient tout à fait à sa mémoire. Pendant ce temps, ses yeux ne quittaient pas Jules, et jamais le brave garçon n'avait paru plus à son désavantage : lourd, emprunté, commun, paralysé par une timidité insurmontable.

Enfin, la petite servante entra, portant un bol d'eau chaude.

— Voulez-vous, dit la veuve à Mme Voisin, rester avec moi pendant que je laverai mes tasses? Les enfants seront bien aises de refaire connaissance au salon.

Digitized by Google

Aussitôt Ida se leva et, précédant Jules au salon, elle lui dit :

— C'est une habitude qu'a ma mère de faire l'ouvrage de la domestique. Ne trouvez-vous pas cela curieux ?

Il ne répondit pas, n'osant pas avouer que sa mère avait la même manie, et il fut s'asseoir à côté de la jeune fille, pas trop près, dans l'embrasure d'une des larges fenêtres. Le jour tombait, plein et cruel. Il la trouva vieillie et fanée, sans fraîcheur, sans grâce, l'air maladif. Son charme, tout de jeunesse et de santé, avait disparu. Sa robe, d'un lainage anglais, se tendait sur sa poitrine plate ; un col et des manchettes de toile raide en faisaient le seul ornement ; sa démarche était compassée, et il s'étonnait surtout de son accent. Elle s'exprimait avec peine, cherchant ses mots et usant de tournures étrangères. Il en fit timidement la remarque.

— L'anglais m'est devenu bien plus familier que le français, dit-elle.

— Il faudra l'oublier, puisque je ne le sais pas répondit-il en essayant de prendre un ton plaisant.

Surmontant sa nervosité, il se mit à rappeler des souvenirs, lui posant des questions auxquelles elle disait oui et non, tendant sa bonne volonté. Malgré leurs communs efforts, ils ne parvenaient point à l'unisson : trop de choses et d'expériences di-

Digitized by Google

verses les séparaient. Leurs âmes mêmes semblaient d'essence différente. La conversation traînait entre eux, effleurant tous les sujets, se brisant sur chacun. Ils ne s'intéressaient plus aux mêmes gens : elle lui parlait d'un monde dont il ignorait les usages, elle reniait celui dans lequel s'était passée son enfance. Il aurait aimé à causer de leur futur ménage et il n'osa pas avec elle, qui n'employait que les termes de la vie luxueuse. A leur insu, une nuance d'irritation se glissait dans leurs paroles. Il comprenait que, malgré l'humilité de la position qu'elle y occupait, pour cette fille qui avait vécu dans des maisons de lords, il était un être d'une race inférieure, et il s'indignait qu'une institutrice, laide et vieillie au service des autres, parût le tenir en si petite estime. Il se rappelait mainte jeune fille qu'il aurait pu épouser, s'il n'avait été trop fidèle au souvenir d'Ida, et de mélancoliques regrets l'envahirent.

Soucieux l'un à côté de l'autre, et plus éloignés que quand la mer les séparait, ils avaient fini par tomber dans un silence morne et songeaient à des choses enfuies.

Le visage d'Ida trahissait ennui et tristesse. Elle s'abîmait sans doute dans le souvenir de ces dix années dont Jules ne connaissait presque rien, et relisait les pages intimes et douloureuses qui de-

Digitized by Google

vaient renfermer toutes les blessures infligées à son orgueil, tous les coups frappés sur son cœur, toutes les déceptions qui l'avaient lentement désabusée, tous les secrets dont elle traînait seule le poids lourd.

Jules pensait avec désespoir qu'il ne l'aimait plus, qu'il s'était trompé et qu'il lui serait impossible d'éprouver pour elle les sentiments d'un mari pour sa femme. Mais comment lui dire cette chose difficile ? Ne l'aurait-il appelée à lui, de si loin, découragée, lasse, meurtrie, que pour lui fermer le port et la renvoyer honteusement ? Elle ne l'aimait pas, elle non plus, mais elle paraissait résignée à ce mariage. Cette résignation l'effrayait. Il éprouvait le besoin d'une compagne aimante, jeune et jolie, jeune surtout, non de cette triste désenchantée. Mais que ferait-elle ? que deviendrait-elle ? où irait-elle après cette humiliation suprême ? Dans quelle servitude nouvelle achèverait de se flétrir le pauvre reste de sa jeunesse ?

Comme l'amour était mort, la pitié naissait : si poignante et si émue, qu'il sentit des larmes brûler ses yeux. Il rapprochait le départ éploré de jadis de l'heure présente, grosse de déceptions, et tout son être finit par protester contre la douleur stérile et cherchée, l'inutile séparation. La vie ne se charge-t-elle pas de semer d'épreuves notre route,

Digitized by Google

d'ensevelir sous les années le plus cher passé, de briser les affections, de dénouer les mains unies, d'enlever les enfants aux mères, sans que nous l'y aidions ?

A.-M. GLADÈS.

Digitized by Google

Les petits pieds.

PAR quel mélancolique ou merveilleux chemin
Vous mènera la destinée ?
— Je tremble de songer que je vous l'ai donnée,
La vie où vous irez en trébuchant demain.

Saurez-vous les sentiers de l'amour et du rêve,
Fragiles petits pieds, faits pour l'enchantement
Des parterres fleuris, dans le clair firmament,
Par de mystérieuses sèves ?

Saurez-vous éviter le sombre carrefour
Du doute, où nos âmes s'engouffrent ?
— La désillusion saigne, et les regrets souffrent
Sans trouver un écho dans le silence lourd. —

Voici le mal troublant ; voici l'exil sévère....
O mon Dieu, pour ces pieds innocents et menus,
Eloigne cette côte où l'on doit marcher nu,
N'apprête point de lent calvaire !

Digitized by Google

Je vous réchaufferai si vous êtes glacés
    Et je baiserai vos blessures ;
Mais aurez-vous l'appui de ma tendresse sûre
Jusqu'au bout du chemin fatalement tracé ?

J'interroge en pleurant l'avenir, sans connaître,
— Et j'aurais beau vouloir, à l'avance, expier
L'abîme ou les dangers pour vous, chers petits pieds —

L'impénétrable nuit seule emplit ma fenêtre.

GEORGE SYLVAIN.

Digitized by Google

A Westminster.

TOUTE capitale a son centre, une rue, une place qui la résume : ici, c'est une église ; là, comme à Bruxelles, c'est l'hôtel-de-ville, qui d'ailleurs a servi de germe et de noyau à la commune ; à Paris, il n'y a pas à hésiter : la perspective des Champs-Elysées, du Louvre à l'Arc-de-Triomphe, est le panorama où l'on peut embrasser, d'un coup-d'œil, toute la vie artistique et mondaine, les gloires et les deuils, le passé et le présent de la grande cité. A Londres, on pourrait balancer : les docks attirent d'abord l'attention par leurs immenses entrepôts et cette forêt de mâts qui, d'un coude de la Tamise, large comme un bras de mer, s'étend à perte de vue, mêlée aux clochers et aux cheminées d'usine. Mais, à s'en tenir là, cette ville ne serait pour le contemplateur

Digitized by Google

qu'une moderne Carthage, et ce peuple, un peuple d'enrichis ; une grande nation, jamais ! Pourquoi malgré tant de rivalités et de jalousies, malgré l'Espagne, malgré Napoléon, le commerce universel s'est-il concentré ici ? Des quais de la Tamise nous voyons, dans ce port immense, le monde en raccourci ; étendant les bras, nous disons : voici l'Afrique et voilà les Indes ; plus loin, c'est la Russie ; plus loin encore l'Amérique, tous les peuples groupés et resserrés là, sous l'œil et sous la main de la *vieille Angleterre.* C'est qu'un principe supérieur à un simple désir de lucre, c'est qu'une activité plus haute que l'activité matérielle lui assure l'empire des mers. Ce principe, cette activité dont on aperçoit ici l'effet, il faut en chercher la raison profonde et le principal ressort en amont et sur un autre coude du fleuve, à Westminster.

Ce n'est pas le palais du Parlement, vaste comme un château de Babylone et ciselé comme un bijou, dont je veux parler, bien qu'il ait sa part de gloire dans les annales de la nation ; mais plutôt la grande cathédrale gothique qui s'élève tout à côté et qui nous semble le monument, le lieu saint de la vie intellectuelle et morale, artistique et religieuse du peuple anglais.

Quand on entre par le portail nord de l'abside, on est d'abord frappé d'un contraste. A l'ordinaire, les églises sont pleines d'une ombre discrète,

Digitized by Google

où flamboient en sourdine rosaces et vitraux, mais sans note vive qui trouble le demi-jour. Ici une foule de statues, une perspective de marbres et d'inscriptions d'un blanc éclatant se détache de l'ombre solennelle, qui se trouve refoulée tout en haut, sous l'entrelacs des ogives. Un *campo-santo* sur lequel on aurait posé l'immense vaisseau d'une cathédrale. Il en résulte d'abord une impression assez mélangée, d'autant plus que les premiers tombeaux de la série sont ceux de nobles lords très obscurs qui, grâce à un caprice du souverain ou du hasard, ont usurpé une fosse et une dalle dans la Wahlhalla britannique. Mais bientôt nous arrivons aux hommes dont se glorifient le pays, l'Europe et les siècles. Près du buste de Wilberforce et du monument de Livingstone, nous ne sommes plus sur terre étrangère ; chez ces Pères de l'humanité, nous nous sentons chez nous.

Saluons William Pitt, superbement debout, le regard à l'horizon, comme un bon pilote de l'Angleterre, au moment où l'orage gronde en Europe ; saluons le grand Fox, expirant dans les bras de la Liberté. Non loin de là, dans la clôture du chœur, trois noms brillent de concert, ceux de Newton, d'Herschell et de Darwin. La nef sud abrite quelques doux *lakists*, entre autres Wordsworth, dont la statue se dresse près d'un vitrail consacré à William Cowper. Voici Milton....

Digitized by Google

Il se peut que votre excursion soit brusquement interrompue par un de ces nombreux services religieux qui se célèbrent dans la cathédrale. Ce n'est pas un contre-temps, croyez-moi. Lorsque, devant le buste du grand aveugle, « dont l'âme a su voir tant de choses, » un sacristain vint me tirer par la manche et me prier de prendre place, je ne prévoyais guère que cette heure de recueillement qu'on m'imposait bon gré, mal gré, au milieu de tant de souvenirs, allait rasseoir mes idées et transformer ma curiosité, assez superficielle et *américaine* jusque-là, en une religieuse émotion.

Voici un lieu bien vénérable, pensais-je, tandis que, assis sans façon dans la stalle sculptée du *Royal High Baillif*, je regardais les étudiants en théologie de Westminster, qui entraient deux par deux, en longue robe blanche ; un lieu unique au monde, le vrai temple et le vrai Panthéon. Paris a le sien, sans doute, mais on n'y éprouve pas cette impression de paix et de sérénité, qui n'a rien de lugubre, que doivent toujours donner tant de morts glorieux. Au Père Lachaise, où d'ailleurs les tombeaux célèbres sont mêlés à tant d'autres quelconques, s'attache l'idée de deuil, de pourriture. Au Panthéon, hélas ! s'attache une autre idée qui trouble encore davantage le pur recueillement esthétique. Westminster est une cathédrale, le Panthéon fut désaffecté.

Digitized by Google

J'ai le droit de le déplorer, n'étant pas catholique. On respire maintenant, sous ce fronton et sous ce dôme, je ne sais quelle atmosphère de haine confessionnelle, d'anticléricalisme. C'est un lieu de combat, ce n'est pas un lieu d'apothéose. D'ailleurs Voltaire y règne. L'homme qui a dit : *Ecrasons l'infâme*, et qui a fait *Candide*, s'est ôté le droit d'être le coryphée des poètes. Pour Gœthe et pour Shakespeare, rien n'est infâme sous le ciel, sauf précisément l'esprit de négation, l'ironie voltairienne.

Le culte anglican n'est peut-être pas le culte idéal. Mais l'étranger du moins, qui ne voit d'une grande nation que les grands côtés, n'éprouve ni regret ni haine sous les hautes voûtes de Westminster. Aucun rire impie ne sort de ces tombeaux. M. Homais, qui se promène si gaillardement au Panthéon, en saluant son saint et son patron Voltaire, se sentirait ici légèrement dépaysé. Certes, tous ces morts, même les meilleurs, ont eu leurs misères, leurs jours de doute et de blasphème. Mais ces taches se perdent dans l'ensemble glorieux ; le marbre n'a gardé de leurs traits que l'effigie divine ; les plis et les verrues sont tombés en poussière, là-dessous, avec leur chair et leurs membres lassés.

Dans cette cité des génies, purifiés et transfigurés, le cœur se dilate et l'on respire plus à l'aise.

Digitized by Google

Même le visiteur obscur et dont le nom périra se sent purifié comme eux, grandi, élevé pour un moment à leur niveau. Car nous sommes faits pour être grands. C'est là notre but et notre idéal très prochain. L'homme de génie n'est pas un monstre, car on ne se trouve jamais bien chez les monstres ; c'est l'homme complet, l'homme harmonieux. Il semble que nous remplissions ici notre vraie destinée et que notre âme était née pour vivre avec ces nobles âmes. C'est au contraire dans la vie ordinaire, où nous jouons, et trop consciencieusement ! notre rôle de médiocres, que nous sommes gênés, inquiets. Notre esprit tâtonne obscurément, s'élance... et retombe ! Il y a en nous des sanglots sourds, qui trahissent un secret tourment, l'ambition déçue, cette ambition légitime à laquelle nous renonçons vers les vingt ans, quand nous devenons sages, comme on dit. Mais en lui disant adieu, nous disons adieu à une certaine dignité vis-à-vis de nous-mêmes, à une certaine pureté morale faite d'intégrité et de désintéressement, qui avait sa beauté. Et voici, au milieu des bardes, des sages, des législateurs et des rois, notre rêve mort relève la tête, plus splendide que jamais. Ce sont nos frères que nous retrouvons, nos grands frères, sans doute, mais qui ne nous écrasent pas. Du haut de leur gloire, ils nous regardent et nous aiment.

J'ai parlé de cité des génies. A chaque cité il

Digitized by Google

faut une unité de vues, un but où se tournent tous les regards. Quelle est l'inspiration qui a dirigé de concert ces poètes et ces capitaines, ces voyageurs et ces hommes politiques? Comme je me posais cette question, un Révérend en aube blanche entonna la liturgie anglicane, et les élèves de l'école de théologie chantèrent : *Amen*, *amen*, *amen*, avec des voix harmonieuses et d'une souveraine douceur. Puis l'archidiacre de Westminster monta en chaire; c'était un grand vieillard avec une barbe de prophète, qui appela d'une voix forte : *Dryden! Shakespeare! Newton! Milton! Carlyle! Livingstone!*... Et devant ce public mêlé d'auditeurs et de statues, fronts de chair et fronts de marbre tournés vers lui dans une pensée commune, il se mit à glorifier l'Angleterre, fière de tant d'illustres enfants. *Ils furent Anglais*, dit-il, *et ils furent religieux*.

Je n'eus pas le loisir de méditer sur cette conclusion. La foule s'écoulait après un mélodieux *anthem* (cantique) chanté par le chœur des jeunes *lévites* en robe blanche; et je courus, car je n'avais plus qu'une heure avant la fermeture des portes, à ce qu'on appelle le coin des poètes, dans le transept sud. J'avais un battement de cœur, parce que j'y cherchais un homme qui fut grand entre tous les hommes. Je remarquai à peine, au passage, le judicieux Macaulay, le spirituel Addison; même

Digitized by Google

Robert Burns, même Hændel debout dans une niche, ne purent m'arrêter. Je foulais négligemment, comme de vile poussière, des noms célèbres écrits sur les dalles, tant j'étais fasciné par le *divin Will*.

Sa statue assise couronne un haut monument, tout au fond du transept sud. C'est bien ce front chauve et cet œil profond, qui dut être d'un bleu très doux, que nous présente une édition des œuvres complètes, où j'ai appris à épeler le texte sacré. Les autres poètes, les Southey, les Coleridge, les Gay, les Thompson, et ses interprètes, dont Garrick, l'entourent et regardent vers lui.

Shakespeare n'est pas grand, il est trois et quatre fois grand. Par lui-même d'abord. D'ailleurs, pour recueillir la lourde succession de vingt siècles défunts, il fallait cette admirable nature de poète, ardente et réfléchie, sérieuse et passionnée, la maturité d'un sage unie à l'imagination d'un primitif et à la sensibilité d'un enfant. Né au 16me siècle, à l'âge héroïque de l'art moderne, il partage avec les Léonard de Vinci et les Rabelais, dont il fut presque le contemporain, un fonds inépuisable d'allégresse et de fantaisie créatrice. Homme de la Renaissance, il découvre l'antiquité, dans un éclair; aussitôt il donne à ses drames l'unité qui leur manquait; qualité si peu anglaise, que la tradition lumineuse de Sophocle a sans doute, pour

Digitized by Google

une fois, percé les brumes du Nord, pour tomber sur *Macbeth*.

Mais *l'homme aux mille âmes* est surtout le poète nation, le grand Germain et le grand Anglais. Il a gardé de ses ancêtres saxons, avec je ne sais quel obscur ressouvenir d'une hantise perpétuelle du mystère, dans l'horreur des forêts inconnues, le culte de la femme, la candeur des âmes vierges. Il est Anglais, plus que tous ces élégants écrivains qui l'environnent, autant que les Milton et que les Pitt, qui s'élèvent seuls à sa hauteur, à l'autre bout de la nef. Il ne copie personne, — et il prend à tout le monde. Il a promené sur l'Europe son large regard de poète conquérant, mais il est dédaigneux des qualités étrangères, qu'un imitateur n'attrape jamais avec grâce.

C'est bien là, du reste, le caractère qui rapproche de Shakespeare les autres citoyens éminents du Panthéon britannique. Tous frères en ceci : ils sont Anglais avec entêtement. L'égoïsme national n'est-il pas une vertu ? En tout cas, il leur a porté bonheur. Quel pays a été un berceau de poésie comparable à la grande île que bat la mer orageuse ? Cette mer qu'ils doivent braver leur donne le sens de la nature et de la vie, et le sérieux du lutteur sans cesse menacé dans cette vie, et la superbe confiance du triomphateur, si nécessaire pour créer de belles choses. Car cette mer déchaî-

Digitized by Google

née, ils la domptent; elle doit les porter, eux et leurs marchandises, jusqu'à l'autre bout du monde. Nouvelle source d'inspiration. Toutes les grandes littératures sont nées chez des peuples navigateurs. Avec les denrées étrangères pénètrent les idées étrangères, et le vaste monde s'ouvre en tous sens à l'imagination. La poésie qui ne vit que d'elle-même se dévore elle-même, devient cette chose ridiculement contournée et anémiée qu'on appelle gongorisme ou décadisme.

Mais, lorsque ce commerce est inquiété, et, avec lui, l'honneur et l'existence même de la patrie, par de puissants rivaux, le danger devient l'inspirateur par excellence. Shakespeare doit beaucoup aux guerres de cent ans et aux victoires d'Elisabeth. Qui sait si Nelson et Wellington (enterrés à Saint-Paul, il n'importe!) ne doivent rien à Shakespeare? Et sans eux, Byron serait-il? *Macbeth* et *Manfred*, Trafalgar et Waterloo, sont quatre chefs-d'œuvre, quatre victoires où éclatent les mêmes qualités anglaises de vigueur indomptable et de puissante individualité.

Anglais et religieux, disait l'archidiacre; religieusement Anglais, dirons-nous. Car la distinction est à peine nécessaire. La foi de ces grands hommes n'est qu'un mode, qu'un reflet de leur patriotisme. Ils ont une Église anglicane, un pape anglais, et presque un Dieu anglais. Cette conception n'est

Digitized by Google

peut-être pas très raffinée, comparée à celle d'un Spinoza ou d'un François d'Assise. Mais l'air subtil où vivaient ces âmes sublimes est irrespirable pour le commun des hommes. Il faut mélanger le principe divin d'une dose plus ou moins forte d'éléments terrestres pour qu'il ne se volatilise pas en vaine phraséologie, et qu'il ait quelque prise sur les masses. A ce titre-là, cette religion anglicane, abrupte et bornée comme une île, est digne d'admiration, et je ne saurais comprendre ce qu'on reproche aux braves missionnaires qui, en Asie et en Afrique, travaillent pour M. Rosebery autant que pour l'Eternel. Les convictions qu'exalte l'orgueil national et qui reposent sur des intérêts politiques sont inébranlables; la foi robuste et grossière des Anglo-Saxons protège mieux le christianisme contre la sape des incrédules que les ingénieuses apologies des Vinet et des Père Didon. Cette religion d'ailleurs reste divine, puisqu'elle garde le respect du mystère et le respect de la dignité humaine, et puisqu'elle était la religion du grand Anglais qui regarde, de Westminster, par delà les siècles et par delà la Manche, le grand railleur du Panthéon.

SAMUEL CORNUT

Digitized by Google

Note de voyage.

Le voyage est long. L'œil plein de torpeur,
Je suis assoupi, quand, par la portière,
Je vois le mur blanc d'un vieux cimetière,
Que notre train frôle à toute vapeur.

Et mon cœur lassé rêve avec envie
Aux morts endormis dans le grand repos....
Mais déjà bien loin disparaît l'enclos.
— O paix de la mort ! O train de la vie !

1894.

PHILIPPE GODET.

Digitized by Google

J'avais une marraine.

J'AVAIS une marraine,... cela commence comme la chanson de Chérubin, mais ne continue pas de même, car je ne l'adorais point, ma marraine, oh! point du tout.

C'était assez mal, j'en conviens, mais que voulez-vous? les petits présents, nécessaires pour entretenir l'amitié, le sont plus encore pour la faire

Digitized by Google

naître, et la dite marraine ne m'avait jamais donné autre chose qu'un prénom, et lequel! Florian, vu qu'elle s'appelait Floriane.

« C'est très joli, Florian, » direz-vous. D'accord; seulement, quand on n'est ni riant ni fleuri et plutôt laid que beau garçon, cela ne sied guère, et ce joli prénom vous vaut plus de moqueries que de compliments.

Ma marraine se piquait d'originalité et en profitait pour s'écarter des us et coutumes établis : comme je n'étais point né « with a silver spoon in the mouth, » elle en conclut que l'argenterie n'était pas mon fait et ne m'offrit ni couvert ni timbale. Quant aux dragées, pralines, etc., jugeant que cela ne vaut rien à l'estomac, elle me les épargna également; mais elle avait coutume de dire à ma mère : « Je ne lui donne point de bonbons, il les trouvera dans mon testament. »

Ma bonne mère (je n'avais qu'elle; mon père était mort que j'avais un an à peine), ma bonne mère ne tenait point à l'argent, peut-être parce qu'elle était pauvre, et sitôt que je pus comprendre, elle me dit : « Mon cher enfant, ta marraine n'a que des parents éloignés et fort à leur aise; si donc elle veut te donner quelque chose par son testament, comme elle le promet, cela ne fera de tort à personne; cependant il n'y faut pas compter et même n'y pas penser : rien n'est plus mal que de

Digitized by Google

fonder des espérances sur la mort des gens, et de leur faire des caresses intéressées. »

Les enfants sont, ou plutôt étaient insouciants, car « nous avons changé tout cela » et l'on voit aujourd'hui des capitalistes de six ans qui, au lieu de s'acheter des billes et de donner aux pauvres, placent leurs sous à intérêt, sans pourtant se passer de billes, vu qu'ils savent escamoter celles de leurs camarades ; moi, enfant du vieux temps, je ne me souciais pas le moins du monde du testament de ma marraine, et bien loin de lui faire des caresses intéressées, j'étais avec elle d'une froideur à faire geler l'alcool. Quant à elle, elle ne m'embrassait jamais, mais elle me tirait les cheveux, me pinçait le nez, les joues et les oreilles, avec une intention amicale, je le veux bien, mais cette amitié qui me faisait cuire toutes les parties saillantes de mon visage était assez peu de mon goût.

De plus, le physique de la dame ne m'allait point ; ma mère, petite, fraîche, souriante, avec des contours arrondis, des mouvements gracieux, une voix douce, un ton parfait, une toilette des plus simples, mais toujours élégante, me paraissait la plus jolie femme du monde ; or ma marraine, grande, osseuse, maigre, noire, avec un nez immense entre deux yeux ronds, des mouvements brusques, un organe masculin, un rire bruyant, des plaisanteries au gros sel, toujours mal fagottée avec

Digitized by Google

des chapeaux empanachés et des robes de soie qui n'avaient l'air d'être faits ni pour sa tête ni à sa taille, ressemblait trop peu à ma chère mignonne maman pour être à mon gré. Je la trouvais laide, plus que laide, affreuse.

Telle qu'elle était, avec son nom poétique et son air de caricature, ma marraine était une femme riche, vous le savez déjà, et, ce que vous ignorez encore, un écrivain célèbre.

Etait-ce sa célébrité qui lui avait valu sa fortune? non, mais bien sa fortune qui lui avait valu sa célébrité.

Ayez de l'argent, beaucoup d'argent, et tout vous est aisé. Vous êtes femme, vous voulez écrire; ayez un salon, donnez à dîner; vous aurez tous les hommes de lettres (ils aiment beaucoup dîner, ces messieurs, et ont la reconnaissance de l'estomac); ils diront de vos livres un bien infini et au besoin vous les feront. Non que ce fût le cas de ma marraine, il n'était pas besoin qu'on lui fît ses livres; elle les prenait tout faits dans les bibliothèques, dans les archives de famille ou d'Etat. Elle découvrait dans ces sanctuaires du passé (ou plutôt on découvrait pour elle, car elle avait ses limiers tout comme les grands chasseurs), des manuscrits, des lettres, que sais-je? une foule de choses intéressantes et inédites qu'elle n'avait qu'à copier, non, à faire copier, puis à donner à l'imprimeur avec une

Digitized by Google

toute petite préface et deux ou trois notes, et le tour, je veux dire le volume, était fait.

J'oubliais de vous apprendre que ma marraine était veuve ; on l'avait, affirmait-elle, mariée par surprise, mais elle ajoutait que pour son bonheur cela n'avait pas duré longtemps, car elle était bien trop indépendante pour se plier à la vie à deux, bien trop homme pour être femme. Son pauvre mari était mort au bon moment, avant qu'elle fût tout à fait décidée à demander son divorce, mais comme elle y pensait déjà ; quelque peu d'importance qu'il eût eu dans la vie de sa *best half*, ce mari, qui était antiquaire et bibliophile, lui avait cependant inoculé le goût si fort à la mode aujourd'hui de publier de vieilles paperasses. L'érudition est en hausse toutes les fois que l'imagination est en baisse.

Je sais, depuis que j'en fais moi-même, que ces choses-là ne sont point sans quelque mérite, qu'il faut du flair pour découvrir, de la patience pour recueillir, du tact pour choisir, du goût pour coordonner, enfin du talent pour écrire cette préface et ces notes dont je viens de me moquer ; mais à l'âge d'écolier, je méprisais profondément les érudits, et j'aurais donné tous leurs doctes travaux pour un conte de fée long comme le doigt.

J'aimais beaucoup les contes de fée, et j'ai gardé ce goût longtemps, si longtemps, que je crois bien

Digitized by Google

l'avoir encore : je m'en accuse, mais je ne m'en repens pas.

Dans les contes de fée, vous savez, il y a de charmantes marraines, point érudites du tout, qui ont des baguettes d'or et ne craignent pas de les employer pour le plus grand bien de leurs filleuls ; ces marraines-là me dégoûtaient toujours plus de la mienne, qui avec son nom de fée l'était si peu. S'appeler Floriane et être laide, mal habillée et, brochant sur le tout, paperassière, je ne pouvais le lui pardonner.

Elle mettait volontiers ses amis à contribution, Mme Floriane. Que de copies ma mère, si occupée pourtant avec son ménage, dut lui faire ! Le soir, quand, bien fatiguée des travaux de tout le jour, je croyais qu'elle allait se reposer dans une gentille jaserie avec son garçon : « Non, disait-elle, j'ai quelque chose à copier pour ta marraine. »

Et elle se mettait à son pupitre, et parfois prolongeait sa veille bien tard.

Croyez-vous que lorsque paraissait l'ouvrage qui avait coûté tant de travail à ma pauvre maman, Mme l'*authoress* lui en offrît un exemplaire ? Ah bien, oui ! si la copiste avait eu envie de le relire, il lui aurait fallu l'acheter. Elle n'était pas généreuse, Mme Floriane.

J'eus malheureusement de bonne heure une assez belle écriture et je devins pour ce fait un

Digitized by Google

des copistes ordinaires de notre érudite. Je dis malheureusement, car ma pauvre maman n'en fut pas libérée : nous étions deux à copier, voilà tout. Il est vrai que Mme Floriane me répétait souvent : « Je ne te donne rien pour ta peine, tu trouveras ça dans mon testament. »

Cependant les années s'écoulaient ; je venais de passer mon baccalauréat. Ma marraine vint nous féliciter, puis tout à coup :

— Il a besoin de repos, ce garçon ; je vais en Suisse, je l'emmène ; il n'aura que son billet de chemin de fer à payer, je le défraierai de tout.

Le voyage en Suisse m'aurait fort souri avec maman, ou quelque autre compagnie sympathique, ou encore tout seul ; mais avec ma marraine, je n'en avais pas plus d'envie que de m'aller noyer.

— Florian, dit ma mère en voyant que je gardais le silence, remercie donc ta marraine de sa grande bonté.

Je remerciai, puisque maman l'ordonnait ; remerciement à la glace, mais c'était fort égal à Mme Floriane ; pourvu qu'on fît sa volonté, peu lui importait que le consentement fût ou non joyeux.

Quelques jours après, j'arrivais avec elle à Genève. Quand elle venait dans cette ville, elle logeait chez des amis à qui elle promettait de rendre la pareille à Paris ; mais c'étaient des gens casaniers qui ne bougeaient non plus que des huîtres, et elle

Digitized by Google

était à peu près certaine qu'ils n'iraient jamais réclamer son hospitalité. Elle leur dit en entrant : « Cette fois, je vous amène du renfort, un bachelier. Il gagnera son pain en faisant étudier vos garçons ; il les préparera pour le collège, vous n'aurez qu'à lui donner le programme. »

Ainsi, ma chère marraine m'avait amené pour me faire le répétiteur de deux gamins ; et voilà l'agrément de mon voyage en Suisse !

Ce ne fut pas tout. Dès le lendemain, elle me conduisait à la bibliothèque publique, se faisait donner les lettres autographes de... (ah ! *diavolo !* soyons discret !) les lettres d'un personnage très célèbre du dix-septième siècle, à un autre personnage non moins célèbre, et après les avoir parcourues en remuant la tête et souriant d'un air à dire : « Ça me va ! » elle me les remit : « Tiens, mon garçon, tu vas me copier ça d'une façon chouette, et à la vapeur ; nous ne pouvons pas nous éterniser chez les amis de Genève. Et puis tu sais, prends garde aux taches d'encre sur les originaux ; qui fait du dommage le paie, et quelquefois très cher. Pense à l'aventure de Paul-Louis Courier. »

Là-dessus, elle me laissa en tête-à-tête avec les autographes, et s'en alla, suivant une de ses expressions favorites, « gravir d'autres cimes. »

Ainsi, de huit heures à midi à la bibliothèque à copier, copier, copier ; l'après-midi, faire étudier

Digitized by Google

deux garçons qui n'étaient ni trop intelligents ni trop dociles, puis les mener promener comme une bonne d'enfants, c'était ma vie. Voyons, lecteur, en conscience, étais-je payé pour aimer beaucoup cette marraine-là ?

Pendant ce temps, Mme Floriane « gravissait d'autres cimes, » faisait des visites à Lausanne, à Neuchâtel, à Berne, à Fribourg, à Sion, enfin partout où la conduisirent le désir et l'espoir de trouver des documents inédits à faire copier aux malheureux qu'un astre funeste avait placés dans sa sphère.

Ma chère maman m'écrivait : « J'espère que tu t'amuses bien. » Vous voyez comme je m'amusais.

J'étais furieux, enragé contre cette odieuse marraine qui m'avait volé mes vacances, mes belles vacances, que j'aurais si agréablement passées avec ma mère en bonnes causeries, en belles lectures, en charmantes promenades ; cela criait vengeance, et si j'avais été Corse !... mais j'étais Parisien, tout bonnement, j'appartenais à cette race légère, frivole, très endurante, très pardonnante, qui rit des mauvais tours qu'on lui joue, et ayant ri se trouve désarmée. Et j'étais furieux et je riais de ma fureur, et je copiais, je copiais.

Pas à la vapeur cependant, ainsi que me l'avait ordonné Mme Floriane ; je prenais mon temps. D'abord, le matin, c'est d'un pas nonchalant que

Digitized by Google

je me rendais à la bibliothèque ; je baguenaudais dans les Bastions, à l'ombre des beaux marronniers ; je saluais le buste en bronze de M. Carteret, l'homme d'Etat fabuliste ; je m'asseyais même quelques instants à écouter chanter les pinsons, les bouvreuils et les merles ; puis enfin, lentement toujours, je gagnais le savant édifice où m'attendait ma tâche ou plutôt mon *pensum ;* j'entrais dans le vestibule, je m'arrêtais près du Ramsès de granit qui garde l'escalier, et je lui demandais des nouvelles de la vieille Egypte ; puis je montais en prenant mon temps. Je m'arrêtais encore près du beau bronze de Chaponnière, *la Jeune Grecçue au tombeau de Byron*, qui, près de la porte de la salle de lecture, serrée entre deux murs et une balustrade, a tout l'air d'être en pénitence et fait vraiment pitié à quiconque a un peu de sentiment esthétique. Pauvre enfant ! elle était en bas autrefois et ne manquait ni d'air ni d'espace, mais quand l'Egyptien est arrivé, elle a dû lui céder la place, elle qui n'était que Grecque, et se laisser monter là-haut et mettre au coin.

Enfin, j'entrais ; le bibliothécaire me donnait les lettres ; je me mettais à ma place et je travaillais. Assidûment ? mais oui, ce qui n'empêchait pas que j'avais quelquefois la plume en l'air. Que voulez-vous ? elles étaient ennuyeuses comme la pluie, ces lettres du dix-septième siècle, et je trouvais beau-

Digitized by Google

coup plus amusant d'observer les différents types qui fréquentent les bibliothèques, et de les croquer sur mon papier buvard.

Il y a l'érudit sec comme un parchemin, qui depuis des années pâlit sur les vieux manuscrits et s'y perd les yeux; le publiciste qui parcourt les journaux d'il y a vingt ans pour y prendre des articles dont il fait des actualités; l'étudiant affairé qui prépare sa thèse; le badaud qui vient passer une heure à la bibliothèque et se fait donner un livre qu'il ne lit pas, le... mais ce n'est pas de ces messieurs-là qu'il s'agit. Il venait aussi à la bibliothèque quelques dames (ne souriez pas, lecteur, je vous prie, vous en seriez pour vos frais); plusieurs étaient laides, aucune n'était jolie, et celle qui était le plus près de moi assise à la même table, presqu'en face, était peut-être la moins bien.

Très pâle, d'une pâleur plutôt grise que blanche, avec des taches de rousseur; les cheveux couleur de filasse, les yeux très petits, d'un bleu trop clair avec des cils trop blonds, le nez trop court, la bouche trop grande et sans fraîcheur, l'air triste, malheureux, la toilette pauvre, telle était ma voisine; vous voyez bien que ce n'était pas là une héroïne de roman.

Elle s'entourait de dictionnaires, de nombreux volumes des biographies universelles; elle consultait, prenait des notes, réfléchissait, puis écrivait,

Digitized by Google

comme à la tâche, sans lever les yeux, sans reprendre haleine ; la première arrivée, elle s'en allait la dernière, emportant chaque jour dans son petit sac de maroquin d'un noir douteux un tas de pages chargées d'une écriture fine et serrée.

Je me demandais ce qu'elle pouvait bien écrire comme ça, et si c'était une marraine du genre de la mienne qui la condamnait à ces travaux forcés.

Vous savez que dans les bibliothèques chacun inscrit sur un bulletin, avec son nom et son adresse, le titre et le numéro de l'ouvrage qu'il désire consulter ; un matin qu'on me remettait comme à l'ordinaire le dossier des lettres, la jeune fille, qui s'était approchée, présenta un bulletin au bibliothécaire, qui lui dit après y avoir jeté les yeux : « Impossible à présent, mademoiselle, voilà monsieur qui fait précisément la copie de ces lettres ; vous les aurez après lui. »

La jeune fille me regarda ; son visage déjà si pâle devint plus pâle encore, et il y eut dans ses yeux une telle tristesse que le cœur m'en fit mal. Tout ému, j'allai à ma place ; elle revint à la sienne, s'assit, posa sur la table ses mains croisées et baissa la tête comme une personne absolument découragée.

Pourquoi cette désolation ? qu'y avait-il donc à ces lettres de si important pour elle qu'elle ne pût

Digitized by Google

les attendre un peu? Je voulus en avoir le cœur net.

On ne parle pas dans les salles de bibliothèque, pas plus qu'à l'église; j'écrivis sur une feuille de papier :

« Pourquoi, mademoiselle, êtes-vous si fâchée de n'avoir pas les lettres de... tout de suite? »

Et je poussai la feuille devant elle.

Elle lut et écrivit au-dessous :

« J'en avais besoin pour les publier dans une revue. »

Je répondis, par écrit toujours :

« Vous les aurez bientôt, je vais activer ma copie. »

Elle :

« Ce sera trop tard; nous sommes le 10 juillet, et le directeur de la revue voulait les publier dans son numéro d'août. »

« Tant pis pour lui. »

« Et pour moi, qui n'aurai point d'honoraires à toucher. »

Pauvre petite! je comprenais maintenant son air navré; elle travaillait pour gagner sa vie, et pas seulement la sienne peut-être. Mais il y avait remède à son chagrin. Je pris une autre feuille et j'écrivis bien vite :

« Nous pouvons nous arranger, mademoiselle, je vous passerai mes copies à mesure. »

Digitized by Google

« Ah! monsieur, quoi! vous auriez la bonté?

« Certainement. Et maintenant laissez-moi me dépêcher.

« Oh! merci! merci! »

« Quant à ce que j'ai fait déjà, une dizaine de lettres, je vous les apporterai demain, et vous pourrez les copier chez vous. »

« Oh! merci! merci! »

Elle me regardait, et sa physionomie exprimait une reconnaissance bien plus grande que ne le méritait ce petit service. Ses yeux pâles étaient mouillés et un rayon s'y allumait; quel talisman que les larmes! les larmes de joie surtout : en cet instant, elle me parut presque jolie.

Il fut fait comme je l'avais proposé; le lendemain, je lui passais mon rouleau, qu'elle me rendait trois jours après; au bout d'une semaine, nous avions achevé.

« Merci, monsieur, de votre bonté pour moi; ma mère aussi vous remercie; toutes deux nous prierons pour vous.

» GERMAINE DOLET. »

Tel fut le petit billet qu'elle me glissa en me rendant la dernière lettre.

Je ne sonnai mot à ma marraine de cette petite aventure, non que je crusse avoir eu l'ombre d'un tort envers elle, mais parce que je la connaissais

Digitized by Google

très peu sensible et incapable de s'intéresser à la pauvre petite Germaine : les gens riches qui font de la littérature par plaisir trouvent parfaitement ridicules ceux qui en font par besoin.

Mme Floriane ne fut point mécontente de mon travail : « Allons, fit-elle après l'avoir examiné, ce n'est pas mal. Je ne te récompense pas à présent, tu trouveras ça dans mon testament. »

Nous rentrâmes à Paris.

Deux semaines plus tard, un jour qu'après dîner je faisais la lecture à ma mère, arrive Mme Floriane, rouge, ébouriffée, son chapeau de travers, un numéro de revue à la main.

— Qui m'expliquera cela ? s'écria-t-elle en brandissant la brochure, on m'a dit à Genève que personne encore, personne n'avait copié les lettres de,... et les voilà, les voilà, publiées dans cette maudite *Revue verte* que je voudrais voir à tous les diables avec son directeur, ses rédacteurs, son imprimeur et ses abonnés ! Comprends-tu cela, Florian ? comprends-tu ?

Je pris la revue, je courus à la signature de l'article qui exaspérait ma marraine : c'était bien le modeste petit nom de Germaine Dolet.

— Mais oui, mais oui, je comprends, fis-je d'un ton dégagé, je comprends très bien. Mlle Dolet est une collaboratrice de la *Revue verte*.

— Idiot ! je le vois bien ; mais je demande com-

Digitized by Google

ment elle a pu avoir ces lettres avant moi, puisque....

— Pas avant, marraine, en même temps ; je lui ai passé mes copies.

— Tu as fait cela ! tu as osé me trahir ainsi !

— Vous trahir ? comment ? quel tort cela vous faisait-il ?

— Quel tort ? et mon livre qui ne peut plus paraître maintenant !

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi, animal ? parce qu'il ne serait pas inédit.

— Ah ! je ne savais pas.

— Tu ne savais pas, imbécile ! et tu me donnes cela pour une excuse ?

— Non, car lorsque je l'aurais su, j'aurais fait de même exactement.

— Ah ! tu aurais....

Elle me lança à droite et à gauche deux maîtres soufflets qui n'étaient pas pour m'inspirer du repentir.

— Oui, je l'aurais fait, répétai-je, car c'était pour cette jeune fille une question de pain, tandis que pour vous ce n'était qu'une question de....

J'allais dire vanité ; le mot expira sous la *Revue verte*, qu'elle me lança en plein visage, après quoi elle sortit furieuse, malgré tout ce que ma pauvre maman, étonnée et désolée, essayait de dire pour l'apaiser.

Digitized by Google

Je l'entendais crier dans le corridor : « Ça aussi, il le trouvera dans mon testament. »

Ma mère rentra tout émue :

— Mais Florian, Florian, qu'est-ce que c'est donc que toute cette histoire, et pourquoi ta marraine est-elle si fort irritée ?

Je le lui contai.

— Eh bien, maman, dis-je en finissant, n'ai-je pas bien fait ?

— Oui, certainement. Pauvre petite Germaine, qui travaille pour sa mère ! oui, tu as bien fait ; cependant c'est triste, car nous voilà brouillés avec ta marraine.

— Oh ! maman, pour ce qu'elle est aimable !

— Elle n'est pas aimable, c'est vrai, mais que veux-tu, je l'aime ; quand on s'est connu d'enfance !... Et puis, elle t'aurait peut-être aidé à faire ton chemin.

— Eh bien, maman, je le ferai tout seul ; ou plutôt non, il y a quelqu'un qui peut et qui voudra m'aider.

— Tu as raison, Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui.

Ma mère m'embrassa, et l'incident fut clos.

Nous ne nous réconciliâmes jamais avec ma marraine, qui mourut quelque dix ans après. Comme de juste, j'avais été rayé de son testament, si tant est que j'y eusse jamais été inscrit. Mme Flo-

Digitized by Google

riane avait donné tout son bien à Rouen, sa ville natale, pour acheter des autographes.

En sorte que ma bonne petite action me fit perdre un héritage, problématique il est vrai, et n'eut d'autre récompense que l'approbation de ma conscience, avec, il faut que je l'avoue, la satisfaction malicieuse d'avoir été désagréable à Mme Floriane, et, sans le savoir et le vouloir, de m'être pourtant vengé d'elle.

Pas d'autre récompense, ai-je dit, qui sait? Germaine Dolet, que je ne revis jamais, avait écrit qu'elle et sa mère prieraient pour moi ; qui sait si ce n'est pas parce que Dieu les a entendues qu'il m'a si constamment protégé, et que j'ai pu donner à ma pauvre maman un peu d'aisance et de bonheur !

FLORIAN AUBIN.

Pour copie conforme,
BERTHE VADIER.

Digitized by Google

La Chapelle.

Je sais une chapelle où mon cœur, en neuvaine
Aux temps noirs, vient prier.. Sous la nef des parfums
Montent, comme des fleurs aux pétales défunts,
Des parfums faits d'encens, cinnamone et verveine....

De loin le jour qui filtre en l'écran précieux
Des vitraux, s'est paré des merveilles du prisme;
Et gardé par les vœux d'un pieux catéchisme,
Le tabernacle luit, comme une étoile aux cieux.

Nul sermon dogmatique et nulle prophétie!...
L'Amour a touché l'orgue enchanté de ses doigts,
Et parmi la douceur extatique des voix,
Sous la chasuble d'or, seul mon cœur officie.

Car, voyant la Tristesse aux yeux caves venir,
Lui que pas un regret du présent ne querelle,
A fait vibrer trois fois, dans la haute tourelle,
La cloche du Passé, sonnant au Souvenir....

Digitized by Google

Et d'alentour, quittant leurs retraites profondes,
Ils sont venus, brassant les feuilles du chemin,
Les uns très-vieux, courbés, se tenant par la main,
D'autres musant entre eux, les plus jeunes en rondes...

Là-haut, l'airain s'est tû ; la porte aux gonds rouillés
Où de l'Oubli souvent nichent les hirondelles,
S'est ouverte au cortège empressé des fidèles ;
Les souvenirs, en rangs, se sont agenouillés....

Et comme un prêtre, ayant, dans la paix infinie,
Le geste bénisseur qui tient les fronts penchés,
Mon cœur dit l'oraison funèbre des péchés,
Et devant le Passé recueilli, communie....

J. Copponex.

Digitized by Google

Marines.

I

NUIT TOMBANTE

ENTRE la pâleur d'un ciel livide et le bleu profond de la mer, strié de lignes noires aux plis nombreux des lames, le soleil disparu a déployé une nappe de lueur ardente, oriflamme de gloire où l'on voit passer sur champ de pourpre des flottes ailées de nuées héraldiques.

Tels de longs regards d'adieu, les derniers reflets de la lumière, arrêtés au miroir des vagues qui s'étalent sur le linge blanc des sables, frangent d'une lame d'or les contours du rivage et vont

Digitized by Google

frapper d'un éclat sonore le front des dunes, semblables un instant à un rempart dressé contre l'ombre envahissante.

Et voici que des profondeurs sombres des eaux une île d'or émerge dans la splendeur déjà ternie du couchant. Des promontoires surgissent, des golfes se creusent, des montagnes aux contours escarpés s'élèvent, s'écroulent et se reforment plus hautes, amoncelées par les bras invisibles des Titans.

Cependant, la nuit étend son empire à tous les champs de l'espace. Enveloppée d'ombre, l'île grandit encore et dresse jusqu'aux étoiles la citadelle de ses roches menaçantes. Soudain, des éclairs ont sillonné les flancs des monts fabuleux, et l'on croit voir reluire des glaives divins dont les coups vont frapper les géants révoltés.

L'orage éclate, la voix d'airain du tonnerre roule et se prolonge à travers l'étendue. Dans le chaos de la tempête, l'île foudroyée s'est écroulée.

Digitized by Google

Recueillant en son sein les corps des Titans vaincus, la mer émue gémit au long des grèves, tandis que des voiles de crêpe se déroulent des cieux à la terre en longues draperies de deuil.

La nuit a triomphé; la lumière n'est plus. Où sont les clartés disparues? Où sont les étoiles éteintes? Où sont, ô nuit! les îles d'or du rêve? Nuit funèbre, inexorable nuit, achève enfin ta trop certaine victoire! Ensevelis sous tes voûtes éternelles, auprès des géants terrassés, les désirs impuissants des hommes!

II

LES DUNES

Pieusement, les flots ont rendu à la terre les corps de ses enfants. Ils dorment, étendus côte à côte au long des rivages, en rangs serrés, comme les morts ensevelis un soir de bataille. Le vent a jeté sur eux le linceul des sables, et chaque soir, dans la coupole des cieux, une main fidèle allume au-dessus de leurs fronts morts la chapelle ardente des étoiles.

Digitized by Google

Qui sait encore d'entre les mortels que les tertres inégaux des dunes sont les sépultures des Titans? Cimetière abandonné où les tombes, hautes comme des collines, se suivent à l'infini et se pressent aussi nombreuses que les troupeaux errants des vagues. Ceux qui sont là ne mendient ni pitié, ni prières; ils ne supportent sur leur couche dernière ni l'espérance des croix, ni le mensonge des mausolées.

Maudit est le sol qui recouvre les vaincus! Nul sentier n'y conduit, nulle fleur n'y peut éclore, nulle trace de vie n'y demeure. Seules, quelques touffes d'herbes amères, hérissées en chevelures, semblent des toisons jetées sur d'énormes armures qu'on voit blanchir dans l'ombre, à l'heure où la lune se lève, blafarde veilleuse suspendue à l'horizon des plaines.

Cœurs orgueilleux que la mort n'a pas soumis, les Titans ne réclament que l'oubli et la paix du néant. La mer amie conserve pourtant leur mémoire. Elle veille, jalouse gardienne, à leur chevet, afin

Digitized by Google

que rien ne trouble le repos des grands morts, et ses vagues, dont les rythmes lents scandent l'éternel silence, battent sans trêve sur des tambours voilés la marche funèbre des héros.

Dormez, fils d'Ouranos, dormez, race royale frustrée de l'empire du monde, jusqu'au jour où la terre qui vous porte, et la mer qui vous pleure, et tous les êtres vivants, et le soleil, père de la vie, et les étoiles, poussière de soleils, et l'univers entier, et les dieux vos vainqueurs, tomberont à leur tour dans l'abîme de la nuit où vous les attendez, sûrs de votre vengeance!

PAUL SEIPPEL.

Zandvoort, 1er juillet 1894.

Digitized by Google

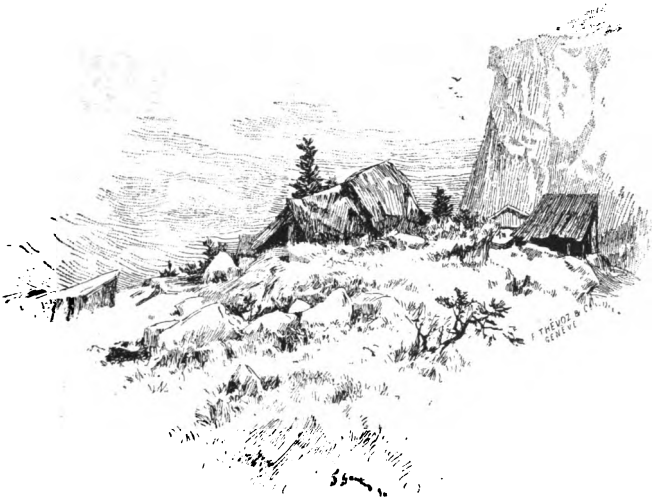
Conseil

à ma petite amie R....

Enfant, n'écoute pas ces hommes
Qui disent que la vie est un présent mauvais :
Notre vie est ce que nous sommes ;
Ton destin, c'est toi qui le fais.

PHILIPPE GODET.

Digitized by Google



Médaillons.

I

Le berger muet.

Les gens de là-haut disaient : « En est-on bien sûr seulement ? Quand il arriva on ne sait d'où, avec des papiers bien en règle et des certificats, mettant ses doigts sur ses lèvres en signe de ne pouvoir parler, on pensa qu'un berger muet ferait mieux sa besogne que cette jacasse de Fran-

Digitized by Google

çois, le berger d'avant. Effectivement, il n'y a rien à redire à la besogne; les bêtes sont bien tenues, bien fourragées; le lait est régulier, plus que la pluie du bon Dieu.... Bon berger, oui; mais pour ce qui est de sa muetterie, on n'y croit plus tant.... Sait-on pas que chaque soir le berger se lie sur la bouche une petite planchette, preuve qu'il craint de parler en dormant?... Sans les papiers et les certificats et la bonne conduite, on craindrait presque.... Sourd? Ah! mais non qu'il n'est pas sourd; il entend courir le vent et les lièvres. Il ne gesticule pas beaucoup, comme s'il n'avait pas même envie de se faire comprendre, et l'on n'entend pas dans sa gorge ces affreux petits cris des autres muets.... Non, personne à la Montagnette n'a jamais entendu la voix du berger.... Mais c'est notre idée à nous autres que s'il le voulait bien, il parlerait. »

Les chiens ne l'aimaient pas. Les chiens aiment la voix humaine qui fait courir un petit frisson sous leur pelage et une joie tiède en leur bon cœur de bête fidèle. Ils s'attristaient à vivre en la compagnie d'un berger muet; ils devenaient farouches, puis malades, ou bien ils s'enfuyaient. Mais le berger, sans que nul en sût le pourquoi, tenait à garder un chien sous les solives noires de son chalet. Celui qu'il avait amené avec lui périt à la fin du premier automne, d'un méchant coup de corne; au printemps suivant, le Berger, — qui s'hivernait

Digitized by Google

dans une ferme de la plaine, — reparut à la Montagnette accompagné d'un nouveau chien, de grande taille, aux yeux humides et parlants. Ces bêtes-là, de toutes, sont amies d'un entretien le soir avec leur maître, quand des sonnailles tintent faiblement au long des pâtures sombres, que le chalet est tranquille, le berger assis sur un escabeau au milieu de la cuisine et qu'il n'a qu'à lever la tête pour voir les étoiles qui le regardent par l'ouverture de la grande cheminée en cône. Le chien alors s'assied devant son maître, allonge le museau sur ses genoux, remue la queue, commence l'entretien par une furtive léchade ou par un clignement de ses yeux expressifs ; et le maître lui demande ce qu'il pense du temps, ou du caractère de cette Papillonne, ou de la tournure de l'étranger qui passa vers midi.... Le chien gronde, il n'aimait point cet étranger, mais ses yeux interrogent, et la voix du maître, d'une seule inflexion approuve ou réprime l'instinct.... Après avoir causé, on est heureux, on va dormir.

Le grand chien du second été dormait mal, il était inquiet et ne s'habituait pas au Berger. Un jour, tête basse, il quitta la Montagnette et ne revint plus. D'autres le remplacèrent saison après saison.

On plaignait le Berger, on lui donnait des conseils ; car les bavards et les volontaires, ceux

Digitized by Google

qui n'aiment point qu'on les interrompe et ceux qui ne souffrent pas qu'on les contredise, faisaient route volontiers avec le Berger muet, soir et matin, en revenant de la fromagerie. Le Berger avait son char ; ce n'est point sur son dos qu'on transporte le lait de dix vaches. Au retour, il s'asseyait sur la planche liée d'une grosse corde, qui servait de siège, et parfois, d'un signe de tête, il invitait son compagnon à monter aussi. On ne savait jamais trop s'il écoutait ; les lèvres serrées, les sourcils noués d'une ride, il regardait droit devant lui, entre les oreilles de son cheval. Il haïssait les questions, mais dans les cas tout à fait urgents, il répondait en bonne écriture sur une ardoise. Il s'impatientait des gloseries où la femme et les enfants et la servante du prochain sont lancés et relancés comme une navette de tisserand ; il tolérait les dissertations sur les maladies des bêtes ou le rendement des fourrages ; il aimait les histoires de chiens : cela se voyait à sa figure tout éclaircie, à sa ride qui s'effaçait un peu.

Ordinairement, pour le piquer et par simple plaisir de savoir que ça allait lui faire mal, on ajoutait en finissant : « Mais ces bêtes fidèles, ce n'est pas pour vous, Berger ; un chien s'attache à qui lui parle. Vous pourriez bien acheter un sifflet, avoir un coup de sifflet tout à vous, mais ça ne remplace pas la voix, non, Berger, jamais ça ne rempla-

Digitized by Google

cera la voix.... » Si on l'avait cru muet de nature, on eût été moins cruel, mais on le croyait muet de caprice, voyez-vous. Oh ! quel long caprice, et quel caprice dur à maintenir que celui-là.

Le chien d'à présent s'était trouvé, bête égarée, un beau matin parmi le troupeau, à moitié mort de faim et pourchassant néanmoins les génisses avec ce qui lui restait de jambes et d'abois. Il portait un collier : rien que son nom dessus : Bel-Ami. Le Berger donna à manger au chien et, tandis qu'il se rassasiait, lut le nom sur le collier ; ensuite il prit entre ses mains la tête lisse et brune, plongea dans les yeux du chien un regard de maître, un regard qui signifiait : « Tu es à moi de cette heure. »

Bel-Ami aboya en dedans, comme ils font dans leurs conversations avec le maître ; il attendit, levant le museau, puis, étonné de ne rien entendre, il s'éloigna. Pendant une semaine, ce furent des incertitudes, des interrogations muettes chaque soir. « Pourquoi ne parles-tu pas ? » demandaient les yeux du chien.... Une main l'avait nourri et le caressait, mais où était la voix ? Bel-Ami devint triste et défiant ; le Berger l'attacha avec une corde.

Au dimanche matin, le Berger comprit que c'était fini, que son chien mourrait d'ennui au bout de sa corde ; il le détacha, et alors, du seuil de sa porte, il observa tous ses mouvements, espérant encore

Digitized by Google

un peu. Bel-Ami vint flairer les mains du Berger, leva encore une fois le museau, et puis tout doucement, comme honteux, la queue entre les jambes, prit le sentier des pâtures. Le Berger le suivit, incertain, marcha pendant quelque temps; quand il eut perdu de vue le chalet, il s'assit sur une pierre au milieu du grand pâturage qu'embaumaient le thym et les genêts. Accablé de chagrin, et de solitude, et de souvenirs, il laissa tomber sa tête sur ses bras croisés.... Bel-Ami se retourna et revint aussitôt pour fourrer son nez sous les bras du maître et pour gémir lamentablement. Les chiens ne peuvent endurer qu'on pleure; une tête cachée dans les mains, l'ouïe d'un sanglot est pour eux angoisse mortelle.

Le berger releva son front, saisit Bel-Ami par le cou, et du regard, du regard seulement, le supplia de ne point partir. Mais il mettait une main sur sa bouche, comme un petit bovi caché derrière le groupe de sapins le plus proche, et qui vit tout, le remarqua fort bien. Le berger tenait sa main sur sa bouche, regardant à droite et à gauche avec des yeux désespérés. Le chien s'agitait pris de malaise; enfin il secoua loin de lui la main du Berger et s'éloigna de nouveau, toujours plus vite, jusqu'au tournant où le sentier prend la pente pour disparaître sous le taillis. Alors le Berger se dressa, on entendit un cri, un grand cri, puis des paroles

Digitized by Google

arrachées d'une langue épaisse, d'une voix rauque, comme rouillée et hors d'usage.

— Bel-Ami, reviens... Bel-Ami, reviens !...

Le chien s'arrêta, d'un bond prit sa course vers le Berger, et tous deux tremblaient comme la feuille. Le berger muet parla, ses yeux dans les yeux de l'humble ami qu'agitait un frémissement de tendresse et de vague compréhension. Il parla longtemps, et si le bovi palpitant de curiosité eût osé faire un pas, on saurait aujourd'hui à la Montagnette quel vœu, quelle expiation ou quelle douleur se cachait derrière cette obstinée muraille de silence. Mais le bovi eut peur, et le chien seul entendit la longue confidence du Berger.

II

La petite cosandière.

On l'appelait ainsi, de notre vieux mot patois qui signifie couturière. D'autres, les grandes fillettes et les grands gamins de l'école secondaire, les avaient surnommées, elles et sa sœur : les canotières de Bougival, parce qu'elles s'obstinaient, été après été, à se coiffer de deux petits chapeaux tout pareils, plats et vernis au copal, à l'aile étroite, gansés d'un ruban uni, deux chapeaux canotiers

Digitized by Google

d'allure gaillarde et follichonne, absurdes au possible sur ces bonnes têtes de vieilles demoiselles fort prosaïques et respectables.

Mlle Ultima, la cosandière, était du reste, — soyons exacts, — la seule des deux qui fût célibataire ; sa sœur portait avec dignité le titre et la condition de veuve. Mais elle n'avait jamais eu d'enfants ; les intérêts, les idées et les habitudes de sa sœur Ultima lui appartenaient de moitié, et ces deux âmes s'emboîtaient l'une dans l'autre aussi exactement que les pièces découpées d'un jeu chinois.

Mlle Ultima avait quarante-cinq ans, la tête longue et les jambes courtes, si l'on peut sans trop d'irrévérence mentionner ce détail. Elle se doutait bien de son âge, mais nullement de sa silhouette, qu'elle n'avait jamais vue, pas même dans les glaces des magasins, étant trop myope pour rien distinguer à deux pas. Cette myopie était causée ou aggravée par les petits points, les tout petits points de couture, par les ourlets de tant de trousseaux neufs, et les pièces et les reprises de tant de vieux trousseaux, dont son aiguille prolongeait l'existence.

A vrai dire, la petite cosandière raccommodait plus qu'elle ne faisait de neuf; elle n'avait pas le genre élégant, et ses patrons étaient un peu démodés ; mais elle triomphait dans le rapiéçage. Elle

Digitized by Google

s'intéressait avec un enthousiasme extraordinaire à l'état du linge de toutes les familles qui l'occupaient; elle comparait, elle faisait des remarques, et d'une lessive à l'autre, elle se rappelait les parties faibles des draps, des nappes; elle s'étonnait qu'un col de chemise fût déjà éraillé. Le soir, elle faisait part de toutes ses observations à sa sœur la veuve; et sa sœur, qui, après avoir fini son ménage, tricotait tout le jour pour un magasin, occupation peu excitante, sa sœur sympathisait. Leur conversation eût parfois étonné un auditeur :

— J'ai de la besogne à raccommoder M. Henri, avant qu'il parte pour sa pension, disait Mlle Ultima. Ce garçon-là est usé jusqu'à la corde, et déchiré que ça fait mal.

— Mais ce grand fier, qu'a-t-il dit de la coupe des cols? demandait la veuve avec anxiété.

— Il a ri. J'essayais justement sa chemise à un dossier de chaise qui lui ressemble pour les dimensions.... Un beau dos si plat! tu devrais voir ça, Malvine.... Mais on ne sait jamais s'il se moque de vous. Il me met mal à l'aise.... J'aime bien mieux les Michelin et je suis contente d'être *marquée* chez eux pour toute la semaine; voilà des gens qui n'entendent pas qu'on les couse à la machine....

Puis elles parlaient coton, aiguilles, ciseaux; c'était le linge et ses faiblesses, jamais les pratiques elles-mêmes et leurs travers, qui faisaient le sujet

Digitized by Google

de l'interminable causerie. A d'autres personnes elle n'eût pas semblé follement amusante ; même le locataire, un jour, en avait eu assez.

Le locataire, qu'elles appelaient notre *chambreur*, d'un mot de fabrique atrocement vulgaire, — mais elles le disaient maternellement, — ce locataire avait été pendant une période indéfinie le promis de Mlle Ultima. Cela s'était fait de soi, comme un nuage laisse tomber la pluie, par ces simples et confiantes paroles qu'avait prononcées le locataire, un beau soir, après des mois et des mois de méditations sur le sort d'un garçon tout seul et sur le chiffre possible des économies de ces deux femmes qui ne dépensaient rien :

— Bah! il y a belle veille que nous sommes d'accord, n'est-ce-pas, mademoiselle Utlima ?

Il persistait à l'appeler « Utlima, » bien que la veuve l'eût repris mainte et mainte fois là-dessus. La petite cosandière répondit, un peu embarrassée et sans oser préciser davantage, que... oui, elle supposait bien qu'ils étaient d'accord. Et il passa toutes ses soirées auprès d'elles, écoutant leurs histoires, racontant les siennes. Il essaya de les faire rire par son bagou d'atelier, mais elles se regardaient incertaines; elles ne comprenaient pas les pointes, l'argot les ennuyait; peu à peu, à demi-voix, comme lorsqu'il y a un enfant devant lequel

Digitized by Google

on ne doit pas tout dire, elles en revenaient aux chemises du jeune Henri. Et c'était le locataire alors qui cherchait à s'intéresser, mais avec moins de succès encore. Enfin il tirait sa montre :

— J'ai envie de m'en aller, disait cet homme sans fard.

— Ne vous gênez pas pour nous, répondait sa fiancée, qui eût considéré comme un comble d'immodestie de chercher à le retenir un instant.

Il avait cinq ans de moins qu'elle, et Mlle Ultima en avait quarante le jour où il commença à l'appeler Utlima. Il lui fit la cour avec une grande persévérance et une chaleur modérée, pendant cinq années. Des doutes et des perplexités le retenaient sans doute, car jamais il ne prononça le mot de mariage. Son linge était maintenant tenu dans la perfection, et chaque dimanche matin, la veuve lui faisait son nœud de cravate. Qu'eût-il souhaité davantage ?

Ils auraient vécu ainsi jusqu'à leur centième anniversaire, sans une petite polisseuse aux cheveux ardents et ébouriffés qui un beau jour emménagea dans la maison. Outre sa grande malle de nippes, elle n'apportait d'autres meubles qu'un canari et une guitare. Mlle Ultima et sa sœur se demandèrent assurément par un éloquent coup d'œil ce que pouvaient être les chemises d'une telle personne ;

Digitized by Google

mais elles n'étaient point mauvaises langues ; elles se turent à jamais sur ce sujet.

— Utlima, dit le locataire un soir, assis près d'elle qui faisait voler l'aiguille dans les chaussettes de son promis, Utlima, vous devriez jouer de la guitare.

— Vous trouvez ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Oui, je vous le dis franchement, vous devriez jouer de la guitare.

— Ce n'est pas cela qui raccommoderait vos chaussettes, repondit Ultima avec sérénité.

— Vous avez raison.... Il y a ce côté... il y a ce côté, fit-il perplexe.

Les deux sœurs se regardèrent. Le lendemain soir il poursuivit :

— On ne saurait tout avoir, n'est-ce pas ?

La petite cosandière eut le cœur serré d'un pressentiment, et ce fut sa sœur qui répondit en hochant la tête :

— Non, non, on ne saurait tout avoir.

— C'est bien ce que je pensais, fit le locataire avec un soupir.

Ultima se décida à parler.

— Vous comprendrez qu'à mon âge, dit-elle, je ne saurais me mettre à apprendre la guitare.

— A votre âge, c'est vrai... fit le locataire. Et

Digitized by Google

puis, vous n'auriez peut-être pas le don. Il faut le don. Il faut des doigts minces, qui courent comme ceci... comme cela....

Il pinçait des cordes en l'air.

— Sa guitare n'a-t-elle pas un ruban vert? demanda la veuve d'une voix unie, mais avec une petite étincelle dans l'œil.

— Non, rose, répondit le locataire, qui se troubla ensuite, regarda les deux femmes silencieuses, puis se leva et dit comme tous les soirs, mais une grande heure plus tôt :

— J'ai envie de m'en aller.

La petite cosandière pleura un peu sur l'épaule de sa sœur et dit que ça ne l'étonnait pas beaucoup ; la veuve, pour consolation, lui assura que l'infidèle s'en repentirait à l'article de la mort et peut-être auparavant. Elle ajouta qu'il saurait bientôt l'agrément de n'avoir plus un bouton à ses chemises ni un talon à ses chaussettes.

— J'espère que cette... guitare le raccommodera, fit Mlle Ultima, — elle ne put jamais prendre sur elle de donner un autre nom à la jeune personne aux cheveux ardents, — quant à moi, Malvine, je veux bien pardonner... mais je n'irai pas jusqu'à lui offrir de le raccommoder quand même.

— Je déferais plutôt chacun de tes points ! exclama la veuve.

Digitized by Google

Le locataire s'était-il bercé de quelque espoir d'arrangement ? Quand, au soir suivant, il se trouva seul pour quelques minutes avec la petite cosandière, il lui dit, maniant d'un air songeur son fil et ses ciseaux :

— Je crois que nous sommes d'accord, Utlima ?

— Parfaitement, répondit-elle, et elle coupa son fil avec ses dents.

— Vous avez beaucoup de qualités et vous raccommodez extrêmement bien, poursuivit-il.

— C'est ce qu'on dit généralement.

— Mais vous ne jouez pas de la guitare.

— Non, je ne joue de rien, fit-elle inclinant la tête pour voir son ouvrage de tout près.

— Et je m'ennuie ferme avec vous, Utlima. Ce n'est pas pour vous le reprocher.

— Non, ne nous reprochons rien, fit-elle lentement, comme un peu fatiguée. Vous n'avez jamais pu apprendre à dire mon nom convenablement, mais je ne vous le reproche pas non plus.

Elle se leva, alla doucement jusqu'à la porte :

— Et dites à.... à votre.... guitare que pour raccommoder les boutonnières, il faut prendre du coton Dorcas parce qu'il se noue moins.

Ce qui, délicatement, sans rien brusquer, fermait la question des raccommodages.

Il leur manqua d'abord un peu ; mais la liberté

Digitized by Google

recouvrée de parler sans contrainte, tout le soir des sujets de lingerie les plus intimes, valait bien quelque chose aussi. Chaque année cependant, lorsqu'au jour du Jeûne chacun interroge soigneusement sa conscience, Mlle Ultima se demande si elle n'aurait pas dû pousser le pardon jusqu'aux raccommodages inclusivement....

T. COMBE.

Digitized by Google

Le soir.

J'AIME le soir, couché sous un vieux chêne,
Quand l'astre d'or a disparu des cieux,
Lorsque la brume a recouvert la plaine,
Du jour qui fuit recueillir les adieux.

Vagues clameurs d'un monde qui s'efface,
Echos lointains, mourantes voix,
L'air frais des nuits vous appelle et vous chasse
De son haleine au fond des bois.

ALFRED CERESOLE.

Digitized by Google

Le fleuve.

I

Il égrène les lentes vagues
De ses flots clairs comme un ciel pur,
Et semble dans les lointains vagues
Un mobile sillon d'azur.

Le soir descend, l'orage gronde ;
Comme un cheval parti sans mors,
Dans une course furibonde,
Le fleuve noir passe à pleins bords.

Roulant du bruit et de la fange,
Il passe. Mais, le lendemain,
Un rayon de soleil le change
En un tranquille et bleu chemin.

Digitized by Google

II

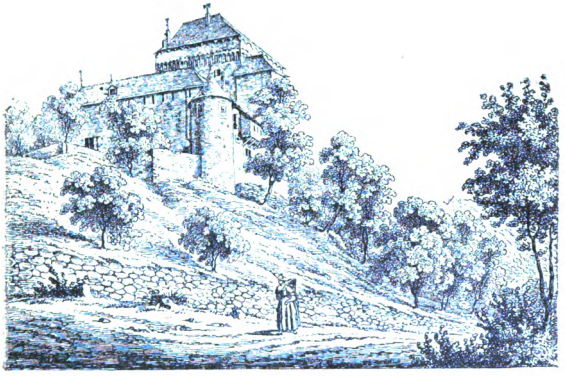
Vous avez le bonheur sur terre,
Vous marchez droit et l'œil vainqueur ;
Votre bouche n'a rien à taire
De ce qui bat dans votre cœur.

Mais, en un mauvais jour, la faute
A souillé ce passé tout blanc ;
Et, plus la conscience est haute,
Plus le remords ronge le flanc.

L'orage au loin, le fleuve coule
Plus clair sous un ciel plus clément ; —
Dans votre âme, la faute roule
Son flot noir, éternellement.

VIRGILE ROSSEL.

Digitized by Google



Château d'Oron.

La pensionnaire.

ACCOTÉE contre le chambranle de la porte, Lisette, la femme de Jean-Jacques de la Vernes, regardait, le front chargé de nuages, ses enfants qui s'ébattaient dans le jardin, au bout duquel passait la grande route blanche.

C'était par cette route que Jean-Jacques devait revenir de la gare, où il s'en était allé chercher une personne qu'ils désignaient sous le nom de : « la pensionnaire, » et au sujet de laquelle, depuis plusieurs jours, ils ne cessaient de se quereller.

Digitized by Google

Ah! si on l'avait consultée, Lisette aurait refusé net de la recevoir chez elle, cette inconnue qui sortait d'un hospice d'aliénés, non pas guérie, mais déclarée incurable. Malheureusement c'est à Jean-Jacques qu'on en avait parlé, la semaine précédente, et lui, tout de suite, sous prétexte que 40 francs par mois, dans une maison où une bouche de plus ou de moins à nourrir ne compte guère, sont toujours bons à prendre, sans même réserver le consentement de sa femme, avait accepté la proposition qu'on lui faisait.

— Y penses-tu, Jean-Jacques, s'était écriée Lisette, lorsqu'au retour, sans paraître le moins du monde troublé, il était venu lui annoncer qu'il fallait préparer la chambre du haut parce qu'il allait leur venir une pensionnaire, — une ancienne institutrice, tombée à la charge de sa commune! Y penses-tu? J'ai déjà assez à faire sans avoir encore à m'occuper de cette femme.

— Elle t'aidera, au lieu de te donner de la peine.

— M'aider! Une personne dérangée!

— Je t'ai déjà dit qu'elle est très tranquille et capable de garder les enfants.

— Avec cela que je voudrais les lui confier! Sait-on seulement ce qu'elle a fait, pour avoir ainsi perdu la raison?

— Rien de mal; c'est une brave personne, on

Digitized by Google

me l'a garanti. Son histoire est assez ordinaire. Elle a été en place à l'étranger, dans de grandes maisons ; tout ce qu'elle gagnait elle l'envoyait au pays, pensant que son pauvre argent servirait à faire la vie douce à sa mère ; au lieu de cela il était mangé par un grand fainéant de frère qui, à présent, n'a pas seulement un sou pour l'aider. Elle est tombée malade, là-bas, et de se trouver ainsi dans la misère elle a perdu l'esprit, ce qui n'est pas pour étonner. Tu vois bien qu'il n'y a rien à craindre avec elle.

Mais Lisette n'était pas convaincue, et si, sur l'heure, elle n'avait rien répliqué, cela ne voulait pas dire qu'elle renonçait à récriminer et à protester contre l'abus de pouvoir de Jean-Jacques, qui lui imposait là une charge dont elle se serait si bien passée. Certes elle ne s'en était pas fait faute ; mais plaintes et lamentations ne lui avaient servi de rien, et, maintenant, un bruit de grelots, de plus en plus rapproché, lui annonçait que le moment était venu où la pensionnaire allait franchir le seuil de sa maison.

Les enfants, à la fois curieux et intimidés, s'élancèrent hors du jardin comme une troupe de moineaux effarouchés et coururent se blottir derrière un gros buisson d'où ils pouvaient, sans être vus, ne rien perdre de ce qui se passait dans la cour. Quant à Lisette, elle ne bougeait pas. Elle ne vou-

Digitized by Google

lait pas faire un pas à la rencontre de cette inconnue, avec laquelle il s'agissait de le prendre de haut, d'emblée, et qu'elle se proposait d'accueillir le moins gracieusement possible.

Mais quand, après avoir mis pied à terre avec autant de dignité que si le char à bancs de Jean-Jacques eût été un landau attelé de quatre chevaux, la nouvelle venue s'avança et fit une profonde révérence en disant : « Voici, sans doute, Son Altesse grand-ducale, » Lisette demeura tout interdite et chercha en vain quelque chose à répondre.

— C'est pire que tout ce que je craignais, s'écria-t-elle quand, après avoir conduit la pensionnaire dans sa chambre, elle rejoignit son mari dans la cour. Elle a l'air d'une princesse, et je me sens terriblement gênée devant elle.

— Cela passera, fit Jean-Jacques, qui ne paraissait pas être trop à son aise. Moi aussi, au commencement, je me sentais tout drôle, parce que je n'ai pas l'habitude de m'entendre traiter de grand-duc, d'altesse et de tout ce qui s'en suit. Mais elle m'a dit, à côté de cela, en route, de bonnes paroles qui m'ont remué, et vois-tu, Lisette, je ne serais pas étonné si elle amenait une bénédiction sur notre maison. Quand tu l'entendras parler, tu penseras comme moi qu'elle cause comme quelqu'un qui vivrait tout près du bon Dieu.

Digitized by Google

Lisette ne se trompait pas en assurant que la pensionnaire avait l'air d'une princesse, car son maintien, sa grâce, ses mouvements calmes et mesurés avaient un cachet très marqué de distinction, mais elle ressemblait plus encore à une sainte, telle que les représentaient les vieux maîtres allemands.

Grande, maigre, frêle, avec son visage allongé, aux traits émaciés, ses longues mains aux tons de cire, ses yeux candides, il eût suffi de placer entre ses doigts minces une branche de lis fleuris, très raides dans leur blancheur immaculée, pour faire d'elle la vivante reproduction d'un tableau de Martin Schœngauer; les lignes sévères de sa robe bleue, qui retombait autour d'elle en plis droits, auraient contribué encore à rendre la ressemblance plus complète.

D'une sainte aussi, — Jean-Jacques et Lisette ne tardèrent pas à s'en convaincre, — elle avait l'inaltérable bonté, la patience que rien ne lasse, l'humilité jamais démentie.

Petits et grands s'attachèrent bientôt à elle et s'habituèrent à sa folie, très douce et inoffensive, au point qu'ils finirent par l'oublier complètement et ne plus s'étonner quand elle appelait leur simple maison de paysan le château, le jardin le parc, et les désignait eux-mêmes par de beaux noms retentissants qu'elle prononçait avec une adorable simplicité.

Digitized by Google

Peut-être même Jean-Jacques et sa femme admiraient-ils davantage leur rustique demeure depuis qu'elle leur en vantait les beautés, et n'étaient-ils pas éloignés de considérer, désormais, comme une forêt le petit bouquet de bois qui fermait leur propriété et les abritait contre les vents du nord.

Lisette, non seulement ne refusait pas de lui confier ses enfants, mais peu à peu se déchargeait sur elle de tout ce qui les concernait. C'était la pensionnaire qui mettait coucher les cadets et chantait, près de leur lit, d'une voix faible et pure, de vieux refrains endormants, dont l'effet était plus sûr que celui d'une potion calmante. C'était elle, encore, qui aidait les aînés à préparer leurs devoirs pour l'école. Jamais elle ne divaguait quand elle tenait en mains une grammaire ou un livre d'arithmétique, et si elle avait pu tout le jour donner des leçons, on ne se serait pas douté que sa raison fût le moins du monde troublée.

Souvent aussi elle racontait aux tout petits des histoires que Jean-Jacques et Lisette eux-mêmes ne dédaignaient point de venir écouter, des histoires étranges, merveilleuses, dans lesquelles le rêve et la réalité s'enchevêtraient, où les vivants se rencontraient avec les morts, où les anges et les fées jouaient des rôles prépondérants.

Et il aurait été parfois difficile de dire la limite exacte où l'irréel se séparait de la vérité, tant elle

Digitized by Google

mettait de poésie dans les choses sensées, de bon sens dans les histoires les plus folles.

Jamais elle ne se plaignait de la vie, qui pourtant ne lui avait pas été clémente, bien qu'à l'entendre dévider l'écheveau embrouillé de ses souvenirs on eût pu croire le contraire.

Seuls les jours de soleil avaient laissé leur empreinte sur son cerveau, tandis que les ombres de son existence s'étaient effacées, la laissant persuadée qu'elle avait toujours été heureuse, très heureuse.

Elle exerçait autour d'elle une singulière influence, et petit à petit la maison et ses habitants se transformaient grâce à elle. En s'asseyant devant la table sur laquelle le souper fumait, le jour de son arrivée, elle avait joint les mains et prononcé à haute voix une très simple prière ; et dès lors, à chaque repas, toute la famille, la tête baissée, l'écoutait avec recueillement. Chaque fois qu'elle s'en allait promener à travers champs, deux ou trois marmots pendus à ses jupes, elle revenait les mains pleines de fleurs qui, placées dans un verre ou dans un pot à lait veuf de son anse, donnaient à la cuisine et à la chambre de famille un air de fête. Les enfants, toujours proprement habillés et lavés, saluaient en faisant, le plus sérieusement du monde, de petites révérences qui faisaient sourire les passants. Lisette se donnait plus

Digitized by Google

de peine pour tenir bien son ménage, rien que pour donner raison à la pensionnaire, qui assurait sans cesse qu'elle était « une maîtresse de maison hors ligne, » et Jean-Jacques lui-même surveillait son langage depuis qu'un jour elle lui avait dit, d'un ton de profonde compassion, en l'entendant proférer un gros juron : « Comme Son Altesse doit souffrir d'avoir ainsi le genre grossier ! »

* * *

Pour la seconde fois, depuis que la pensionnaire habitait la Vernes, la glycine qui enguirlandait ses fenêtres et le bord de son large toit fleurissait ; pour la seconde fois les rossignols de muraille bâtissaient leurs nids à l'ombre de ses grappes de fleurs retombantes, d'un lilas pâle et doux.

Partis dès l'aube pour conduire le jeune bétail à la montagne, Jean-Jacques et son domestique ne devaient revenir que le lendemain, et les deux femmes, restées seules au logis, venaient de se retirer pour la nuit, Lisette dans sa grande chambre du rez-de-chaussée, la pensionnaire dans sa mansarde dont la petite fenêtre ouvrait sur d'interminables prairies, pareilles à une mer verte, un peu houleuse.

Le temps, très beau pendant la journée, s'était assombri vers le soir, et maintenant il pleuvait.

Digitized by Google

Pendant un moment la maison resta plongée dans le silence. Puis, tout à coup, une porte s'ouvrit, un pas pressé fit craquer l'escalier de bois qui montait au grenier, et Lisette se précipita dans la mansarde en criant :

— Venez vite, je ne sais pas ce qu'a Loulou, je crois qu'il est bien malade !

Loulou, le petit garçon blond, aux joues roses, aux yeux bleus comme des myosotis, au rire frais comme un matin d'avril, le favori de toute la famille, l'enfant qu'elle adorait, elle, et qui lui rendait son affection et l'appelait sa Mamie, malade ! Non, cela ne pouvait être. D'un bond elle se dressa sur son séant et balbutia :

— Qu'a-t-il donc, mon chérubin, ma fleur du paradis ?

— Il ne peut pas respirer, il étouffe... oh ! venez vite.

Et déjà Lisette redescendait l'escalier en courant.

Quelques minutes plus tard la pensionnaire la rejoignait, pieds nus, à peine vêtue d'une jupe passée à la hâte et d'un vieux châle jeté sur ses épaules et qu'elle serrait sur sa poitrine avec un frisson de terreur. Elle se pencha sur le lit où le petit Loulou, très rouge, enfiévré, la respiration embarrassée, reposait, les yeux à demi fermés.

— Mamie, murmura-t-il en portant la main à sa gorge, Loulou a bien mal.

Digitized by Google

Elle releva vivement la tête, et s'adressant à Lisette :

— Il faut appeler le professeur, — elle appelait ainsi le médecin qui habitait la ville la plus voisine, distante encore de deux grandes lieues, — mes simples et mes tisanes ne peuvent rien pour ma fleur du paradis, et si nous ne nous dépêchons pas, les anges viendront la prendre pour la transplanter dans leur jardin.

Lisette poussa un gémissement de douleur en s'écriant :

— Je n'ai personne à envoyer.

En effet, les plus grands de ses enfants étaient trop jeunes encore pour s'en aller, de nuit, chercher le docteur, et la Vernes était une maison foraine assez éloignée d'une autre habitation et tout à fait privée de voisins.

— Mamie, Loulou a mal, répéta l'enfant.

Alors la pensionnaire courut vers la porte de la maison, tourna, sans effort apparent, la grosse clef dans la serrure et disparut dans l'obscurité en criant :

— J'y vais, moi.

Lisette essaya de la rappeler, de lui crier de revenir au moins se chausser, mettre des vêtements plus chauds : elle ne l'écoutait même pas. Elle courait sur la grand'route, sans s'inquiéter des pierres qui lui déchiraient les pieds, elle courait à

Digitized by Google

perdre haleine, sans s'arrêter, sans se soucier de la pluie qui avait bientôt transpercé son vieux châle trop léger et qui collait sur ses bras les manches de sa chemise de toile trop fine. Elle n'avait pas peur de la nuit, du vent qui soufflait en rafales, des cris de chouettes qui retentissaient longuement sur la plaine que la route traversait entre deux rangées de peupliers ; elle ne craignait qu'une chose : arriver trop tard, trop tard pour sauver sa fleur du paradis.

La nuit était déjà bien avancée quand la voiture du médecin s'arrêta devant la porte de la Vernes. Il ramenait avec lui la pensionnaire, bien enveloppée dans une couverture chaude, sous laquelle, pourtant, ses vêtements trempés n'avaient pas réussi à sécher. A peine à terre elle la rejeta en arrière et, faisant signe au docteur de la suivre, elle se dirigea vers la chambre où le petit Loulou se débattait entre les bras de sa mère épouvantée, tandis que ses frères et sœurs, blottis au pied du grand lit, fixaient sur lui leurs yeux agrandis par la peur.

Non, ce n'était pas trop tard encore, le docteur l'affirma de sa voix rassurante, mais si l'on avait attendu jusqu'au matin pour le faire chercher, aucune puissance humaine n'aurait pu sauver l'enfant blond aux yeux bleus, l'enfant chéri de tous.

Quand il eut fini d'examiner le petit malade,

Digitized by Google

quand il lui eut administré les remèdes qu'il avait apportés avec lui et donné toutes ses instructions à la mère, le docteur songea enfin à la pensionnaire, qui, à genoux par terre, à côté de Lisette, tenait entre les siennes les deux mains de Loulou.

— Il faut la soigner, fit-il, elle doit être transie, et après Dieu, madame, c'est à elle que vous devez la vie de votre enfant.

— C'est vrai, s'écria Lisette, je ne l'oublierai pas, ni Jean-Jacques non plus, quand il le saura. Allez vous remettre au lit, et Aline vous fera du thé.

— Oui, venez, mademoiselle, dit Aline, l'aînée des filles de Lisette, en s'approchant d'elle.

Mais elle ne bougeait pas, perdue qu'elle était dans la contemplation de son trésor retrouvé.

— Chante, Mamie, dit tout à coup l'enfant en tournant les yeux vers elle.

Et aussitôt elle se mit à chanter d'une voix d'abord un peu faible, puis toujours plus forte et si pathétique, si touchante, que le docteur lui-même, pour lequel elle n'était pourtant qu'une étrangère, sentit, en l'écoutant, ses yeux se mouiller.

Longtemps elle chanta ainsi, refusant de prendre aucune nourriture, jusqu'au moment où elle vit le petit Loulou profondément endormi.

Alors seulement elle consentit à monter dans sa chambre et à se coucher. A peine dans son lit, elle fut prise d'un grand frisson qui la secouait toute

Digitized by Google

entière. En vain essaya-t-on de la réchauffer, en vain s'efforça-t-on de faire passer quelque nourriture entre ses dents serrées, en vain le docteur, Lisette, Jean-Jacques, revenu de la montagne, lui prodiguèrent-ils leurs soins : la fièvre augmentait, augmentait toujours et, en même temps, ses forces diminuaient.

Vers la fin du troisième jour, comme les nuages qui flottaient à l'horizon se teignaient de rose, elle ouvrit tout à coup les yeux et murmura :

— Loulou.

— Il va bien, répondit Lisette, qui ne quittait pas son chevet.

— Oh ! je sais, mais je voudrais le voir.

Ils lui apportèrent le petit garçon et le posèrent sur son lit.

— Qu'as-tu, Mamie ? lui dit-il en appuyant son visage rose contre sa joue pâle; pourquoi ne te lèves-tu pas ?

— Je ne me lèverai plus jamais, mon chéri, je m'en vais en paradis, et un jour, dans bien longtemps peut-être, j'irai à ta rencontre pour te montrer ta place dans le jardin de Dieu.

— Prends-moi avec toi, Mamie.

— Non, pas encore, pas à présent, il faut que tu vives pour être un grand homme, un puissant seigneur....

Elle se tut un instant, puis elle ajouta :

Digitized by Google

— Non, non, seulement un honnête homme, un homme servant Dieu.

Sa tête retomba en arrière sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent et, au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes lointaines, son esprit prenait son vol vers les régions sereines où il devait retrouver toute sa clarté.

Ils la pleurèrent sincèrement, mais sans amertume et sans remords, car l'enfant leur restait, et, sans oser l'avouer tout haut, ils se disaient tout bas que ce n'était pas trop du sacrifice d'une existence à son déclin pour arracher à la mort une vie qui, si Dieu le voulait, serait longue, belle et utile.

Jean-Jacques l'avait compris le premier, la pensionnaire avait été une bénédiction pour les habitants de la Vernes.

JOSEPH AUTIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Chronique romande, par PHILIPPE GODET 5

Le bon coin : Chanson romande, par JAQUES-DALCROZE . 27

Une représentation d'étudiants au XVIe siècle, par HENRI WARNERY. 33

Le jardinet, poésie de GEORGE SYLVAIN 60

Souvenir d'Emile Javelle, par ALFRED CERESOLE 61

Propriétaire, par le Dr CHATELAIN 85

Invocation, poésie de CHARLES BONIFAS 110

Pourquoi je ne suis pas chasseur, par EDOUARD ROD. . . 113

Un coup de tête, par O. HUGUENIN 121

Zysine, par EUGÉNIE PRADEZ. 159

Aux Chrysanthèmes, poésie de J. COPPONEX. 174

Notes d'un disparu, par GASPARD VALLETTE. 175

La poupée, poésie de VIRGILE ROSSEL 200

Zette, par EMILE YUNG 201

Digitized by Google

Pages

Bruit de cloches, poésie de M. Durand 212
Dépaysée, par A.-M. Gladès 213
Les petits pieds, poésie de George Sylvain 229
A Westminster, par Samuel Cornut 231
Note de voyage, poésie de Philippe Godet 242
J'avais une marraine, par Berthe Vadier 243
La Chapelle, poésie de J. Copponex 261
Marines, par Paul Seippel 263
Conseil, poésie de Philippe Godet. 268
Médaillons, par T. Combe :
I. Le berger muet 269
II. La petite cosandière. 275
Le fleuve, poésie de Virgile Rossel 285
La pensionnaire, par Joseph Autier 287

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned t
the Library on or before the last dat
stamped below.

A fine of five cents a day is incurre
by retaining it beyond the specifie
time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google